

LE
ROMAN
BOVRGEOIS.

OVVRAGE COMIQUE.

Recollets de Paris. ex dono. 1770



A PARIS,

Chez LOVYS BILLAINE, dans la
Grand'Salle du Palais, au second
Pilier, au grand Cesar.

M. DC. LXVI.

AVEC PRIVILEGE DV ROT.

426348

LE
ROMAN
BOURGEOIS

OUVRAGE COMIQUE.



A PARIS,
Chez LOVYS BILLAINE, dans la
Grand'Salle du Palais, au second
Pilier, au grand Cesar.

M. D C. LXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

ADVERTISSEMENT du Libraire, au Lecteur.



MY LECTEUR, Quoy que tu n'acheptes & ne lises ce livre que pour ton plaisir ; sineantmoins tu n'y trouvois autre chose, lu deurois avoir regret à ton temps & à ton argent. Aussi je te puis assurer qu'il n'a pas esté fait seulement pour divertir ; mais que son premier dessein a esté d'instruire. Comme il y a des Medecin qui purgent avec des potions, agreables ; il y a aussi des Livres plaisans qui donnent des advertissemens fort utiles. On sçait combien la Morale dogmatique est infructueuse ; on a beau prescher les bonnes maximes, on les suit encore avec plus de peine qu'on ne les écoute. Mais quand nous voyons le vice tourné en ridicule, nous nous en corrigeons de peur d'estre les objets de la risée publique. Ce qu'on pourroit trouver à redire au present que je te fais, c'est qu'il n'y est parlé que de bagatelles, & qu'il n'instruit que de choses peu importantes. Mais il faut considerer qu'il n'y a que trop de Predicateurs qui exhortent aux grandes Vertus, & qui crient contre les grands vices : & il y en a tres-peu qui reprennent les défauts ordinaires, qui sont d'autant plus dangereux qu'ils sont plus frequens ; car on y tombe par habitude, & personne presque ne s'en donne de garde. Ne voit-on pas tous les jours une infinité d'esprits bourus ? d'importuns ? d'avares ? de

chicaneurs ? de fanfarons ? de coquets ? & des coquettes ? Cependant y a-il quelqu'un qui les oze advertir de leurs defauts & de leurs sottises ? si ce n'est la Comedie ou la Satyre ? Celle-cy laissant aux Docteurs & aux Magistrats le soin de combattre les crimes, s'arrestent à corriger les indecences & les ridiculitez, s'il est permis d'user de ce mot. Elles ne sont pas moins necessaires, & sont souvent plus utiles que tous les discours serieux ! Et comme il y a plusieurs personnes qui se passent de Professeurs de Philosophie, qui n'ont pû se passer de Maistres d'Escole : De mesme on a plus de besoin de Censeurs des petites fautes, où tout le monde est sujet, que des grandes, où ne tombent que les Scelerats. Le plaisir que nous prenons à railler les autres, est ce qui fait avaller doucement cette medecine qui nous est si salutaire. Il faut pour cela que la nature des Histoires & les caracteres des personnes soient tellement appliquées à nos mœurs ; que nous croyons y reconnoistre les gens que nous voyons tous les jours. Et comme un excellent Portrait nous demande de l'admiration, quoy que nous n'en ayons point pour la personne dépeinte ; de mesme, on peut dire que des Histoires fabuleuses bien décrites, & sous des noms empruntez, sont plus d'impression sur nostre esprit, que les vrais noms & les vrayes adventures ne sçauroient faire. C'est ainsi que celui qui contrefait le Bossu devant un autre Bossu, luy fait bien mieux sentir son sardeau, que la veuë d'un autre homme qui auroit une pareille incommodité. C'est ainsi que l'Histoire fabuleuse de Lucrece que tu verras dans ce Livre, aguery, à ce qu'on m'a assuré, une fille fort considerable de la Ville, de l'amour qu'elle avoit pour un Marquis, dont la conclusion selon toutes les apparèces, eust esté femblable. Voila comment, LECTEUR, je te donne des drogues éprouvées. Toute la grace que je te demande, c'est qu' apres t' avoir bien aduerty qu'il n'y a rien que de fabuleux dans ce Livre, tu n'aïlles point rechercher vainement quelle est la personne dont tu croiras reconnoitre le Portrait ou l'Histoire, pour l'appliquer à Monsieur un tel ou à Mademoiselle une telle, sous pretexte que tu y trouveras un nom approchant, ou quelque caractere semblable. Je sçais bien que le premier soin que tu auras en lisant ce Roman, ce sera d'en chercher la Clef ; mais elle ne te servira de rien, car la Serrure est mêlée. Si tu crois voir le Portrait de l'un, tu trouveras les adventures de l'autre. Il n'y a point de

Peintre qui en faisant un Tableau avec le seul secours de son imagination, n'y fasse des visages qui aient de l'air de quelqu'un que nous connoissons, quoy qu'il n'ait eu dessein que de peindre des Heros fabuleux. Ainsi quand tu appercevrois dans ces personnages dépeints, quelques caracteres de quelqu'un de ta connoissance ; ne say point un jugement temeraire pour dire que ce soit luy : prend plustost garde que comme il y a icy les Portraits de plusieurs sortes de sots, tu n'y rencontres le tien. Car il ny a presque personne qui ait le privilege d'en estre exempt, & qui n'y puisse remarquer quelque trait de son visage, moralement parlant. Tu diras peut-estre que je ne parle point en Libraire, mais en Auteur ; aussi la verité est-elle que tout ce que je t'ay dit a esté tiré d'une langue Preface que l'Auteur mesme avoit mise au deuant du Livre. Mais le mal-heur a voulu qu'ayante esté fait il y a long-temps, par un homme qui s'est diverty à le composer en sa plus grande jeunesse : il luy est arriué tout les accidens à quoy les premiers feuillets d'une vieille Coppie sont sujets. Et comme maintenant ses occupations sont plus serieuses, cét Ouvrage n'auroitiamais veu le jour si l'infidelité de quelques-uns à qui il l'avoit confié ne l'avoit fait tomber entre mes mains. C'est pourquoy je ne t'ay pû donner la Preface entiere ; j'en ay tiré ce que j'ay pû, aussi bien que de plusieurs autres endroits du Livre, que j'ay fait accommoder à ma maniere. J'en ay fait oster ce que j'y ay trouvé de trop vieux, j'y ay fait adjoûter quelque chose de nouveau pour le mettre à la mode. Si tu y trouves du goust, je feray r'ajuster de mesme la suite, dont je te feray un pareil present si tu as agreable de le bien payer.

Extraict du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 13 jour du mois de Mars 1666. Signé par le Roy en son Conseil, CHASSEBRAS, & scellé. Il est permis à l'Autheur du Liure intitulé *Le Roman Bourgeois*, de le faire imprimer, vendre & debiter, par tels Imprimeurs & Libraires qu'il voudra choisir, pendant le temps & espace de *cinq ans* à commencer du jour que chaque volume d'iceluy sera achevé d'imprimer pour la premiere fois : Et deffenses sont faites à toutes personnes d'imprimer ou faire imprimer, vendre ou debiter ledit Liure sans son exprés consentement, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende, ainsi qu'il est contenu plus au long ausdites Lettres de Privilege.

Et ledit Autheura permis à Claude Barbin d'imprimer, vendre & debiter ledit Livre, suivant l'accord qui a esté fait entr'eux.

Et ledit Barbin a fait part dudit droit de Privilege à Thomas Iolly, Billaine, Denis Thierry, & Théodore Girard, suivant l'accord fait entreux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le cinquième Novembre 1666.

LE
ROMAN
BOURGEOIS.
OUVRAGE COMIQUE.
LIVRE PREMIER.



E chante les Amours & les adventures de plusieurs Bourgeois de Paris de l'un & de l'autre sexe. Et ce qui est de plus merveilleux, c'est que je les chante, & si je ne sçay pas la Musique. Mais puis qu'un Roman n'est rien qu'une Poësie en prose, je croirois mal débiter, si je ne suivois l'exemple de mes Maistres, & si je faisois un autre éxorde. Car depuis que feu Virgile a chanté *Ænée* & ses armes ; & que le Tasse de Poëtique memoire, a distingué son ouvrage par chants ; leurs successeurs qui n'estoient pas meilleurs Musiciens que moy, ont tous repeté la mesme chanson, & ont commencé

d'entonner sur la mesme notte. Cependant je ne pousseray pas bien loin mon imitation ; car je ne feray point d'abord une invocation des Muses, comme font tous les Poëtes au commencement de leurs ouvrages ; ce qu'ils tiennent si necessaire, qu'ils n'osent entreprendre le moindre Poëme sans leur faire une priere, qui n'est gueres souvent exaucée. Je ne veux point faire aussi de fictions Poëtiques, ny écorcher l'anguille par la queue, c'est à dire commencer mon Histoire par la fin : comme sont tous ces Messieurs qui croient avoir bien r'asfiné pour trouver le merveilleux & le furprenant, quand ils font de cette forte le recit de quelque aventure. C'est ce qui leur fait faire le plus souvent un long galimathias, qui dure jusqu'à ce que quelque charitable Escuyer ouconfidente, viennent éclaircir le Lecteur des choses precedentes qu'il faut qu'il sçache, ou qu'il suppose, pour l'intelligence de l'Histoire.

Au lieu de vous tromper par ces vaines subtilitez, je vous raconteray sincerement & avec fide lité, plusieurs Historiettes ou galanteries arrivées entre des personnes qui ne seront ny Heros, ny Heroïnes, qui ne desseront point d'armées, ny ne renverseront point de Royaumes : mais qui seront de ces bonnes gens de mediocre condition, qui vont tout doucement leur grand chemin ; dont les uns seront beaux & les autres laids ; les uns sages, & les autres fots ; & ceux-cy ont bien la mine de composer le plus grand nombre. Cela n'empeschera pas que quelques gens de la plus haute vollée, ne s'y puissent reconnoître, & ne profitent de l'exemple de plusieurs ridicules dont ils pensent estre fort éloignez. Pour éviter encore davantage le chemin battu des autres, je veux que la Scène de mon Roman soit mobile ; c'est à dire tantost en un quartier, & tantost en un autre de la Ville : & je commenceray par celui qui est le plus Bourgeois, qu'on appelle communément la place Maubert.

Un autre Auteur moins sincere, & qui voudroit paroistre éloquent, ne manqueroit jamais de faire icy une description magnifique de cette place. Il commenceroit son Eloge par l'origine de son nom ; il diroit qu'elle a esté annoblie par ce fameux Docteur Albert le Grand qui y tenoit son école, & qu'elle fut appelée autrefois la place de M^e Albert, & par succession de temps la place Maubert. Que si par occasion il écrivoit la vie & les ouvrages de son illustre Parrain, il ne seroit pas le premier qui

auroit fait une digression aussi peu à propos. Apres cela il la bâtiroit superbement selon la dépense qu'y voudroit faire son imagination : le dessein de la Place Royale ne le contenteroit pas ; il faudroit du moins qu'elle fut aussi belle que celle où se faisoient les Carrousels, dans la galante & Romanesque Ville de Grenade. N'ayez pas peur qu'il allast vous dire (comme il est vrai) que c'est un place triangulaire, entourée de maisons fort communes pour loger de la Bourgeoisie ; il se pendroit plutôt qu'il ne la fît quarrée, qu'il ne changeast toutes les Boutiques en Porches & galle. ries ; tous les auluens en Balcons, & toutes les chaînes de pierre de taille en beaux Pilastres. Mais quand il viendrait à décrire l'Eglise des Carmes, ce seroit lors que l'Archilecture jouëroit son ieu, & auroit peut-estre beaucoup à souffrir. Il vous feroit voir un Temple aussi beau que celui de Diane d'Ephese ; il le feroit soutenir par cent colonnes Corinthiennes ; il rempliroit les niches de statuës faites de la main de Phidias ou de Praxitelle ; il raconteroit les Histoires figurées dans les bas reliefs ; il feroit l'Autel de Jaspe & de Porphire ; & s'il luy en prenoit fantaisie, tout l'edifice : car dans le pays des Romans, les pierres precieuses ne coûtent pas plus que la Brique, & que le Moilon. Encore il ne manqueroit pas de barboüiller cette description de Metopes), Triglyphes, Volutes, Stilobates, & autres termes inconnus qu'il auroit trouvez dans les tables de Vitruve ou de Vignoles ; pour faire accroire à beaucoup de gens qu'il seroit fort expert en Architecture. C'est aussi ce qui rend les Auteurssifriands de telles descriptions, qu'ils ne laissent passer aucune occasion d'en faire ; & ils les tirent tellement par les cheveux, que mesme pour loger un Corsaire qui est vagabond, & qui porte tout son bien avec foy, ils luy bâtissent un Palais plus beau que le Louvre, ny que le Serrail.

Grace à ma naïveté, je suis déchargé de toutes ces peines ; & quoy que toutes ces belles choses se fassent pour la decoration du Theatre à fort peu de frais ; j'aime mieux faire jouer cette piece sans pompe & sans appareil, comme ces Comedies qui se joient chez le Bourgeois, avec un simple paravant. De sorte que je ne veux pas mesme vous dire comme est faite cette Eglise, quoy qu'assez celebre : car ceux qui ne l'ont point veüe la peuvent aller voir, si bon leur semble ; ou la bâtir dans leur imagination comme il leur plaira. Je diray seulement que c'est le centre de toute la

galanterie Bourgeoise du quartier, & qu'elle est tres-frequentée, à cause que la licence de causer y est assez grande. C'est-là que sur le midy arrive une Caravane de Demoiselles à fleur de corde, dont les meres il y a dix ans portoient le chapperon, qui estoit la vraye marque & le caractere de Bourgeoisie : mais qu'elles ont tellement rogné petit à petit, qu'il s'est évanoüy tout à fait. Il n'est pas besoin de dire qu'il y venoit aussi des muguets & des galans, car la consequence en est assez naturelle : chacune avoit sa suite plus ou moins nombreuse, selon que sa beauté ou son bonheur les y attiroit.

Cette assemblée fut bien plus grande que de coustume un jour d'une grande Feste qu'on y solemnisoit. Outre qu'on s'y empressoit par devotion, les amoureux de la Symphonie y estoient aussi attirez par un concert des vingt-quatre violons de la grande bande : d'autres y couroient pour entendre un Predicateur poly. C'estoit un jeune Abbé sans Abbaye, c'est à dire un tonsuré de bonne famille, où l'un des enfans est tousjours Abbé de son nom. Il avoit un surpelis ou Rochet bordé de dentele, bien plicé & bien empefé : il avoit la barbe bien retrouffée, ses cheveux estoient fort frisez, afin qu'ils parussent plus courts, & il affectoit de parler un peu gras pour avoir le langage plus mignard. Il vouloit qu'on jugeast de l'excellence de son Sermon, par les chaises qui y estoient loüées deux sousmarqués. Aussi avoit-il fait tout son possible pour mandier des Auditeurs, & particulièrement des gens à carosse. Il avoit envoyé chez tous ses amis les prier d'y assister, ayant fait pour cela des billets semblables à ceux d'un enterrement, hormis qu'ils n'estoient pas imprimez.

Vue belle fille qui devoit y quêter ce jour-là y avoit encore attiré force monde ; & tous les polis qui vouloient avoir quelque part en ses bonnes graces, y estoient accourus exprés pour luy donner quelque grosse piece dans sa tasse. Car c'estoit une pierre de touche pour connoistre la beauté d'une fille, ou l'amour d'un homme, que cette queste. Celuy qui donnoit la plus grosse piece, estoit estimé le plus amoureux ; & la Demoiselle qui avoit fait la plus grosse somme, estoit estimée la plus belle. De sorte que, comme autrefois pour soutenir la beauté d'une Maistresse, la preuve Cavalliere estoit de se presenter la lance à la main en un Tournoy, contre tous venans : de même la preuve Bourgeoise estoit en ces derniers temps, de

faire presenter sa Maistresse la tasse à la main en une quête, contre tous les galans.

Certainement la questeuse estoit belle, & si elle eust esté née hors la Bourgeoisie, je veux dire si elle eust esté élevée parmy le beau monde ; elle pouvoit donner beaucoup d'amour à un honneste homme. N'attendez pas pourtant que je vous la décrive icy, comme on a coustume de faire en ces occasions ; car quand je vous aurois dit qu'elle estoit de la riche taille, qu'elle avoit les yeux bleus & bien fendus, les cheveux blonds & bien frisez, & plusieurs autres particularitez de sa personne ; vous ne la reconnoistriez pas pour cela, & ce ne seroit pas à dire qu'elle fut entierement belle ; car elle pourroit avoir des taches de rousseurs, ou des marques de petite verole. Témoin plusieurs Heros & Heroïnes qui sont beaux & blancs en papier ; & sous le masque de Roman, qui sont bien laids & bien basanez en chair & en os & à découvert. J' aurois bien plutôt fait de vous la faire peindre au devant du Livre, si le Libraire en vouloit faire la dépense. Cela feroit bien aussi necessaire que tant de figures, de cobats, de Temples, & de navires qui ne servent de rien qu'à faire acheter plus cher les Livres. Ce n'est pas que je veuille blasmer les Images, car on diroit que je voudrois reprendre les plus beaux endroits de nos ouvrages modernes.

je reviens à ma belle questeuse ; & pour l'amour d'elle, je veux passer sous silence (du moins jusqu'à une autrefois) toutes les autres aventures qui arriverent cette journée-là dans cette grande assemblée de gens enrôlez sous les étendars de la galanterie. Cette fille estoit pour lors dans son lustre, s'estant parée de tout son possible, & ayant esté coiffée par une Demoiselle suivante du voisinage qui avoit appris immédiatement de la Prime. Elle ne s'estoit pas contentée d'emprunter des Diamans, elle avoit aussi un laquais d'emprunt qui luy portoit la queue, afin de paroistre davantage. Or quoy que cela ne fut pas de sa condition, neantmoins elle fut bien aise de ménager cette occasion de contenter sa vanité : car on ne doit point trouver à redire à tout ce qui se fait pour le service & l'avantage de l'Eglise. Quant à son meneur, c'estoit le Maistre Clerc du logis, qu'elle avoit pris par nécessité autant que par ostentation ; car le moyen sans cela de traverser l'Eglise sur des chaises, sur lesquelles on entendoit le Sermon ? à moins que d'avoir une assurance de d'anceur de corde ? Avec ces avantages elle

fit fort bien le profit de la Sacristie ; mais avant que je la quitte, je suis encore obligé de vous dire qu'elle estoit fort jeune ; car cela est necessaire à l'Histoire, comme aussi que son esprit avoit alors beaucoup d'innocence, d'ingénuité ou de sottise. Je n'ose dire assurément laquelle elle avoit de ces trois belles qualitez, vous en ingerez vous-mesme par la suite.

A cette solemnité se trouva un homme Amphibie, qui estoit le matin Advocat, & le soir Courtisan ; il portoit le matin la Robe au Palais pour plaider ou pour écouter ; & le soir il portoit les grands canons, & les galands d'or, pour aller cajoller les Dames. C'estoit un de ces jeunes Bourgeois, qui malgré leur naissance & leur education, veulent passer pour des gens du bel air ; & qui croient quand ils sont vestus à la mode, & qu'ils méprisent ou raillent leur parenté ; qu'ils ont acquis un grand degré d'élevation, au dessus de leurs semblables. Cettuy-cy n'estoit pas reconnoissable quand il avoit changé d'habit. Ses cheveux assez courts qu'on luy voyoit le matin au Palais, estoient couverts le soir d'une belle Perruque blonde ; tres-frequeemment visitée par un peigne, qu'il avoit plus souvent à la main que dans sa poche. Son chapeau avoit pour elle un si grand respect, qu'il n'osoit presque jamais luy toucher. Son collet de manteau estoit bien poudré, sa garniture fort enflée, son linge orné de dentelle ; & ce qui le paroît le plus, estoit que par bonheur il avoit un Porreau au bas de la jouë, qui luy donnoit un honneste pretexte d'y mettre une mouche. Enfin il estoit ajusté de maniere qu'un Provincial n'auroit jamais manqué de le prendre pour modelle, pour se bien mettre. Mais j'ay eu tort de dire qu'il n'estoit pas reconnoissable ; sa mine, son geste, sa contenance, & son entretien le faisoient assez co-noistre. Car il est bien plus difficile d'en changer que de vestement : & toutes ses grimaces & affectations faisoient voir qu'il n'imitoit les gens de la Cour qu'en ce qu'ils avoient de deffectueux & de ridicule. C'est ce qu'on peut dire en passant qui arrive à tous les imitateurs en quelque genre que ce soit.

Cét homme doc n'eut pas si-tost jetté les yeux sur Javotte (tel estoit le nom de la Demoiselle charitable qui questoit) qu'il en devint fort passionné ; chose pour luy fort peu extraordinaire, car c'estoit à vray dire un amoureux universel. Neantmoins pour cette fois, l'Amour banda son arc plus fort, ou le tira de plus près ; de sorte que la flèche enfonça plus avant

dans son cœur quelle n'avoit accoustumé. Je ne vous sçaurois dire précisément quelle fut l'émotion que son cœur sentit à l'approche de cette Belle (car personne pour lors ne luy tasta le poux) mais je sçay bien que ce fut ce jour-là précisément qu'il fit un vœu solennel de luy rendre service. Bien-tost apres, une heureuse occasion s'en presenta tout à propos. Elle vint quester à un jeune homme qui estoit auprès de luy. C'estoit un autre petit Clerc du logis, tres-malicieux, qui estoit en colere contre-elle, parce qu'elle avoit retiré les clefs de la cave des mains d'une seruante qui luy donnoit du vin. Comme il vid qu'elle faisoit vanité de faire voir que sa tasse estoit pleine d'or & de grosses pieces blanches, il tira de sa poche une poignée de deniers ; il en arrosa sa tasse pour luy faire dépit, & couvrit toutes les pieces qu'elle estalloit en parade. La Questeuse en rougit de honte, & du doigt écarta le plus qu'elle pût cette menuë monnoye, qui malgré toute son adresse ne parût encore que trop. Ce fut alors que Nicodeme (ainsi s'appelloit le nouveau blessé) luy presentant une Pistolle seignit de luy en demander la monnoye ; mais il ne fit que retirer de la tasse les deniers, & il luy donna le reste en pur don.

Cette nouvelle sorte de Galéterie fut remarquée par Javotte, qui en son ame en eust de la joye ; & qui crût en effet luy en avoir de l'obligatio. Ce qui fit qu'au sortir de l'Eglise, elle souffrit qu'il l'abordast avec un compliment qu'il avoit medité pendant tout le temps qu'il l'avoit attenduë. Cette occasion luy fut fort favorable, car Jauotte ne sortoit jamais sans sa Mere, qui la faisoit vivre avec une si grande retenuë, qu'elle ne la laissoit jamais parler à aucun homme, ny en public, ny à la maison. Sans cela cet abord n'eut pas esté fort difficile pour luy : car comme Jauotte estoit fille d'un Procureur, & Nicodeme estoit Advocat ; ils estoient de ces Conditions qui ont ensemble une grande affinité & sympathie ; de sorte qu'elles souffrent une aussi prompte connoissance, que celle d'une suivante avec un valet de chambre.

Dés que l'Office fut dit, & qu'il la pût joindre, il luy dit, comme une tres-fine galanterie : Mademoiselle, à ce que je puis juger, vous n'avez pû manquer de faire une heureuse queste avec tant de merite, & tant de beauté. Helas, Monsieur (repartit Jauotte avec une grande ingenuité) vous m'excuserez, je viens de la compter avec le Pere Sacristain ; je n'ay fait que

soixante & quatre livres cinq sous : Mademoiselle Henriette fit bien dernièrement quatre-vingts dix livres ; il est vrai qu'elle quitta tout le long des prières de quarante heures, & que c'étoit en un lieu où il y avoit un Paradis le plus beau qui se puisse jamais voir. Quand je parle du bon-heur de votre quête (dit Nicodeme) je ne parle pas seulement des charitez que vous avez recueillies pour les Pauvres, ou pour l'Eglise ; J'entens aussi parler du profit que vous avés fait pour vous. Ha, Monsieur (reprit Javotte) je vous assure que je n'y en ay point fait, il n'y avoit pas un denier davantage que ce que je vous ay dit ; & puis croyez-vous que je voulusse serrer la Mule en cette occasion ? ce seroit un gros peché d'y penser ? Je n'entends pas, (dit Nicodeme) parler ny d'or ny d'argent, mais je veux dire seulement qu'il n'y a personne qui en vous donnant l'aumosne, ne vous ait en mesme temps donné son cœur. Je ne sçay (repartit Javotte) ce que vous voulez dire de cœurs Je n'en ay trouvé pas un seul dans ma tasse. J'entends (ajousta Nicodeme) qu'il n'y a personne à qui vous vous soyez arrestée, qui ayant veu tant de beauté, n'ait fait vœu de vous aimer & de vous servir, & qui ne vous ait donné son cœur : En mon particulier, il m'a esté impossible de vous refuser le mien. Javotte, luy repartit naïvement, Et bien, Monsieur, si vous me l'avez donné, je vous ay en mesme temps répondu, Dieu vous le rende. Quoy (reprit Nicodeme un peu en colere) agissant si serieusement faut-il se railler de moy ? & faut-il ainsi traiter le plus passionné de tous vos Amoureux ? A ce mot, Javotte repodit en rougissant, Monsieur, prenez garde comme vous parlez, je suis honneste fille, je n'ai point d'amoureux, Maman m'a bien deffendu d'en avoir. Je n'ay rien dit qui vous puisse choquer (repartit Nicodeme) & la passion que j'ay pour vous est toute honneste & toute pure, n'ayant pour but qu'une recherche legitime. C'est donc, Monsieur (repliqua Javotte) que vous me voulez épouser ? il faut pour cela vous adresser à mon Papa & à Maman : car aussi bien je ne sçais pas ce qu'ils me veulent donner en mariage. Nous n'en sommes pas encore à ces conditions (reprit Nicodeme) il faut que je sois auparavant assuré de votre estime, & que je sçache si vous agréerez que j'aye l'honneur de vous servir. Monsieur (dit Javotte) je me sers bié moy-mesme & je sçais faire tout ce qu'il me faut

Cette réponse Bourgeoise defferra fort ce Galand qui vouloit faire l'amour en stile poly. Asseurement il alloit débiter la fleurette avec profusion, s'il eust trouvé une personne qui luy eust voulu tenir reste. Il fut bien surpris de ce que dés les premieres offres de service, on l'avoit fait expliquer en faveur d'une recherche legitime. Mais il avoit tort s'en estonner, car c'est le deffaut ordinaire des filles de cette condition, qui veulent qu'unhomme soit amoureux d'elle si-tost qu'il leur a dit une petite douceur ; & que si-tost qu'il en est amoureux, il aille chez des Notaires, ou devant un Curé, pour rendre les témoignages de sa passion plus assevez. Elles ne sçavent ce que c'est de lier de ces douces amitez & intelligences qui font passer si agreablement une partie de la jeunesse, & qui peuvent subsister avec la vertu la plus severe. Elles ne se soucient point de connoistre pleinement les bonnes ou les mauvaises qualitez de ceux qui leur font des offres de service, ny de commencer par l'estime, pour aller en suite à l'amitié ou à l'amour. La peur qu'elles ont de demeurer filles, les fait aussi-tost aller au solide ; & prendre aveuglément celui qui a le premier conclu. C'est aussi la cause de cette grande difference qui est entre les gens de la Cour & la Bourgeoisie. Car la Noblesse faisant une profession ouverte de Galanterie, & s'accoûtumant à voir les Dames dés la plus tendre jeunesse ; se forme une certaine habitude de civilité & de politesse, qui dure toute la vie. Au lieu que les gens du commun ne peuvent jamais attraper ce bel air, parce qu'ils n'étudient point cét Art de plaire, qui ne s'apprend qu'auprès des Dames, & qu'apres estre touché de quelque belle passion. Ils ne font jamais l'amour qu'en passant, & dans une posture forcée : n' ayant autre but que de se mettre vistement en ménage. Il ne faut pas s'étonner apres cela, si le reste de leur vie ils ont une humeur rustique & bouruë ; qui est à charge à leur famille, & odieuse à tous ceux qui les frequentent. Nôtre demy Courtisan auroit bien voulu faire l'amour dans les sormes ; il n' auroit pas voulu oublier vne des manieres qu'il avoit trouvées dans ses livres ; car il avoit fait son cours exprés dans Cyrus & das Clelie. Il auroit volontiers envoyé des poulets, donné des cadeaux, & fait des Vers qui pis est : Mais le moyen de jouër une belle partie de paume avec une personne qui met à tous les coups sous la corde ?

Il n'eust pas si-tost remené sa Maistresse jusqu'à sa porte, qu'avec une profonde reverence elle le quitta ; luydisant qu'il falloit qu'elle allast songer aux affaires du ménage, & qu'aussi bien sa Maman la crierait, si elle la voyoit causer avec des Garçons. Il fut donc obligé de prendre congé d'elle, en resolution de la venir bien-tost revoir. Mais la difficulté estoit d'avoir entrée dans la maison ; car personne n'y estoit receu s'il n'y avoit bien à faire : encore n'entroit-on que dans l'étude du Procureur. Car si quelqu'un fust venu pour rendre visite à Javotte, la Mere seroit venuë sur la porte luy demandes, qu'est-ce que vous auez à dire à ma fille ? La necessité obligea donc Nicodeme de chercher à faire connoissance avec Vollichon (le Pere de Javotte s'apelloit ainsi) ce qui ne fut pas difficile ; car il le connoissoit desia de veuë, pour l'avoir rencontré au Chastelet où il estoit Procureur ; & où Nicodeme alloit plaider quelquefois. Il seignit de luy consulter quelque difficulté de Pratique, puis il luy dit qu'il le vouloit charger d'un exploit pour un de ses amis. En effet, il luy en porta un chez luy, mais cela ne fit que l'introduire dans l'étude comme les autres : car l'appartement des femmes fut pour luy fermé, comme s'il eust esté un petit Serrail. Il s'avisa d'une ruse pour les voir. Il seignit qu'il avoit une excellente Garenne à la campagne, d'où on luy enuoyoit souvent des Lapins. Il dit à Vollichon qu'il luy en enverroient deux, & qu'il les iroit manger avec luy ; dans la pensée qu'il verroit pour le moins pendant le disner sa femme & sa fille. Il en fit donc acheter deux à la Vallée de misere, mais ce fut de l'argent perdu ; non pas à cause que c'estoient des Lapins de clapié (car le Procureur ne les trouva encore que trop bons) mais parce que cela ne luy donna point occasion de voir sa Maistresse, qui ce jour-là ne disna point à la grande table ; peut-estre à cause qu'elle n'estoit pas habillée, ou qu'elle faisoit quelque affaire du ménage. Il poussa donc plus loin ses inventions. Il fit partie avec Vollichon pour aller joüer à la boule, est le plus grand regale qu'on puisse faire à un Procureur ; & le plus puissant aimant pour l'attirer hors de son étude. Cela les rendit bien-tost bons amis ; & ce qui y contribua beaucoup, c'est que Nicodeme se laissa d'abord gagner quelque argent : mais il n'oublioit point de joüer pour la derniere partie un Chapon, qui se mangeoit aussi-tost chez le Procureur.

Ce fut au quatrième ou cinquième Chapon que Nicodeme eust le plaisir de voir sa Maistresse à table avec luy. Mais ce plaisir fut de peu de durée, car elle ne parût que long-temps apres que les autres furent assis, & elle se leva si-tost qu'on apporta le dessert, apres avoir plié sa serviette, & emporté son assiette elle-mesme. Encore durant le repas elle ne profera pas un mot, & ne leva pas presque les yeux ; montrant avec sa grande modestie, qu'elle sçavoit bien pratiquer tout ce qui estoit dans sa Civilité puerile. Elle s'alla aussitost enfermer dans sa chambre avec sa mere, pour travailler à quelque dentelle ou tapisserie. Enfin jamais il n'y eut Demoiselle avec qui il fust plus difficile de nouer conversation. Car au logis elle estoit tenue de court, & dehors elle ne sortoit qu'avec sa Mere, ainsi qu'il a esté dit ; de sorte que sans le hazard de la queste qui luy donna un moment de liberté, & luy permit de retourner seule chez elle : jamais Nicodeme n'auroit trouvé occasion de l'accoster. L'amitié de Vollichon luy estoit presque inutile ; cependant elle s'augmentoît de jour en jour. Et pour en connoistre un peu mieux les fondemens, il est bon de dire quelque chose du caractere de ce Procureur, qui estoit encore un Original ; mais d'une autre espece.

C'étoit un petit home trapu grisonnant, & qui étoit de même âge que sa calotte. Il avoit vieilly avec elle sous un bonnet gras & enfoncé, qui avoit plus couvert de méchancetez, qu'il n'en auroit pû tenir dans cent autres testes, & sous cent autres bonnets ; Carla Chicane s'estoit emparée du corps de ce petit homme, de la mesme maniere que le Demon se saisit du corps d'un possédé. On avoit sans doute grand tort de l'appeller, comme on faisoit, ame damnée ; Car il le falloit plutôt appeller ame damnante ; parce qu'en effect il faisoit damner tous ceux qui avoient à faire à luy, soit come ses clients, ou comme ses parties adverses. Il avoit la bouche bien fendue, ce qui n'est pas un petit avantage pour un homme qui gagne sa vie à clabauder, & dont une des bonnes qualitez c'est d'estre fort en gueule. Ses yeux estoient fins & éveillez ; son oreille estoit excellente ; car elle entendoit le son d'un quart d'escu de cinq cens pas ; & son esprit étoit prompt, pourveu qu'il ne le fallut pas appliquer à faire du bien. Jamais il n'y eut ardeur pareille à la sienne ; je ne dis pas tant à servir ses parties, comme à les voler. Il re— gardoit le bien d'autrui, comme les chats regardent un oyseau dans une cage, à qui ils tâchent en sautant au tour, de donner quelque

coup de griffe. Ce n'est pas qu'il ne fist quelquefois le genereux : car s'il voyoit quelque pauvre personne, qui ne sçeuse pas les affaires, il luy dressoit un requeste volontiers, & il luy disoit hautement qu'il n'en vouloit rier prendre : mais il luy faisoit payer la signification plus que ne valloit la vacation de l'Huissier & la sienne ensemble. Il avoit une Anthipathie naturelle contre la verité ; car jamais pas une n'eut osé approcher de luy (quand mesme elle cut esté à son avantage) sans le mettre en danger d'estre combatuë.

On peut juger qu'avec ces belles qualitez, il n'avoit pas manqué de devenir riche, & en mesme temps d'estre tout à fait descrié : ce qui avoit fait dire à un galand homme fort à propos en parlant de ce chicanneur ; que c'estoit un homme dont tout le bien estoit mal-acquis, à la reserve de sa repuration. Il en demeuroit mesme quelquefois d'accord, mais il assevroit qu'il estoit beaucoup changé ; & il disoit un jour à Nicodeme, pour l'exciter à suivre le chemin de la vertu : qu'il avoit plus gagné depuis un an qu'il estoit devenu honneste homme, qu'en dix ans auparavant qu'il avoit vécu en fripon. Peut-estre avoit-il quelque raison de parler ainsi ; car il est vray que les amandes & les interdictions, dont on avoit puny quelques-unes de ses friponneries, qui avoient esté descouvertes, luy avoient cousté fort cher. J'en ay appris une entr'autres qu'il n'est pas hors de propos de reciter, parce qu'elle marque assez bien son caractere. Il avoit coustume d'occuper pour deux ou trois parties en mesme procez, sous le nom de differens Procureurs de ses amis. Un jour qu'il ne pouvoit plus differer la condamnation d'un debiteur fuyard ; il suscita un intervenant qui mit le procez hors d'état d'estre jugé ; mais comme celuy qui le poursuivoit s'en plaignit ; Vollichon pour oster la pensée que ce fustluy, dressa des écritures pour cet Intervenant, où il declama de tout son possible contre luy-mesme. Il y soustenoit que Vollichon estoit l'auteur de toute la chicanne du procez ; que c'estoit un homme connu dans le Presidial pour ses friponneries, qu'il avoit esté plusieurs fois pour cela noté & interdit ; Et apres s'estre dit force iniures, il laissa à un Clerc le soin de les décrire & de les faire signifier. Le Clerc paresseux de les copier, & encore plus de les lire, les donna à signifier comme elles estoient, escrites de la main de Vollichon. Elles vinrent ainsi entre les mains de sa partie adverse ; & delà en celles des

Juges, qui en éclatterent de rire ; mais qui ne laisserent pas de l'en punir rigoureusement.

Tel estoit donc le genie de Vollichon, qui vint à ce point de décry ; que le Bourreau mesme, dont il étoit autrefois Procureur, le revoqua, sur ce qu'il ne le trouva pas assez honeste Homme pour se servir de luy. Je laisse maintenant à penser si Nicodeme qui n'étoit pas fort avare, mais qui estoit tresamoureux, pouvoit bien-tost gagner les bonnes graces d'un home aussi affa mé que Vollichon. Il luy faisoit des escritures à dix sous par roolle ; il s'abonnoit avec luy pour plaider ses causes à vil prix, moyennant certaine somme par an ; il luy faisoit des presens, il luy donnoit à manger, & generalement par tous moyens il s'efforçoit de gagner son amitié. Il y avoit encore une chose dans la conversation qui les attachoit puissamment ; c'est que Nicodeme estoit un grand diseur de beaux mots, de pointes, de Phœbus & de galimatias, & Vollichon un grand diseur de Proverbes & de quolibets ; & comme ils s'applaudissoient souvent , l'un à l'autre, leur entretien estoit fort divertissant.

Nonobstant cette grande amitié qui donnoit desormais une libre entrée à Nicodeme dans la maison ; elle ne luy servoit de rien pour entretenir Javotte ; Car ou elle se retiroit dans une autre chambre en le voyant venir : ou si elle y demevroit, elle ne luy disoit pas un mot, tant elle avoit de retenuë en presence de sa Mere qui estoit tousjours auprès d'elle. Il fallut donc qu'à la fin il devint Amant déclaré, pour luy pouvoir parler à son aise. Ce qui le porta encore plutôt à la demander en mariage ; ce fut cette consideration, que c'est toujours un party fortable pur un Advocat, que la fille d'un Procureur. Car Vollichon estoit riche, & avoit une fort bonne Estude, qu'on devoit bien plutôt appeller Boutique, parce qu'on y vendoit les Parties. D' autre costé Vollichon ne vouloit avoir pour Gendre qu'un homme de sac & de corde. C'est ainsi qu'il appelloit en sa langue, celui que nous dirions en la nostre, qui est fort attaché au Palais, & qui ne se plaist qu'à voir des papiers. Il ne se soucioit pas qu'il fut beau, poly, ou galand, pourveu qu'il fut laborieux & bon ménager. Il ne comptoit mesme pour rien la rare beauté de Jauotte, & il ne s'attendoit pas qu'elle luy fist faire fortune. Peut-estre mesme qu'en cecy, il ne manquoit pas de raison ; Car il arrive la pluspart du temps que ceux qui content là dessus se trouvent

attrapez ; & que ces fortunes que les Bourgeoises font pour leur beauté : aboutissent bien souvent à une question de rapt, que font les parens du jeune homme qui les espouse ; ou a une separation de biens que demande la nouvelle mariée à un fanfaron ruiné.

Cette disposition favorable fut cause que Nicodeme, pressé d'ailleurs de son amour, fit une belle declaration & une demande précise au nom de Mariage, au Pere de Javotte : qui ayant receu cette proposition avec la civilité dont un homme de l'humeur de Vollichon estoit capable ; s'enquit exactement de la quantité de son bien, s'il n'estoit point embroüi illé ; & s'il n'avoit point fait de débauches ny de debtes. La seule difficulté qu'il y trouvoit, estoit que e Marié estoit trop beau ; c'est à dire, qu'il estoit trop bien mis & trop coquet. Car à vray dire, la propreté qui plaist à tous les honnestes gens, est ce qui choque le plus ces Barbons. Il disoit que le temps qu'on employoit à s'habiller ainsi proprement estoit perdu : & que cependant on auroit fait cinq ou fix roolles d'écritures. Il se plaignoit aussique telle piece d'ajustement coûtoit la valeur de plus de vingt plaidoyers. Neantmoins l'estime qu'il avoit conceuë pour Nicodeme, effaçoit tout ce dégoust ; & devenat indulgét en sa faveur, il disoit qu'il falloir que la jeunesse se passast ; mais ne croyant pas qu'elle s'estendist au delà du temps qu'il falloir pour rechercher une fille : il esperoit dans trois mois de le voir aussi crasseux que luy.

Enfin apres qu'il eut examiné l'Inventaire, les partages, & tous les titres de la famille ; dressé & contesté tous les Articles du mariage, le contrat en fut passé & on permit alors à Nicodeme de voir sa Maistresse un peu plus librement ; c'est à dire en un bout de la chambre, en presence de sa Mere, qui estoit un peu à quartier occupée à quelque travail. Ce bon-heur ne luy dura pas longtemps ; car peu de jours apres, Vollichon voulut qu'on se preparât pour les Fiançailles, & mesme il fit publier les bans à l'Eglise.

Je me doute bien qu'il n'y aura pas un Lecteur (tant soit il Benevole) qui ne dise icy en luy-même ; voicy un méchant Romaniste ! Cette Histoire n'est pas fort longue, ny fort intriguée ; comment, il conclud d'abord un Mariage. & on n'a coûtume de les faire qu'à la fin du dixième Tome ? Mais il me pardonnera, s'il luy plaist, sij'abrege, & srie cours en poste à la conclusion. Il me doit mesme avoir beaucoup d'obligation, de ce que ie le

gueris de cette impatience qu'ont beaucoup de Lecteurs de voir durer si long-temps une Histoire amoureuse, sans pouvoir deviner quelle en sera la fin. Neantmoins, s'il est d'humeur patiente, il peut fçauoir qu'il arrive, comme on dit, beaucoup de choses entre la bouche & le verre. Ce Mariage n'est pas si avancé qu'on diroit bien, & qu'il se l' imagine.

Il ne tiendrait qu'à moy de faire icy une Heroïne, qu'on enleveroit autant de fois que je voudrois faire de Volumes. C'est un mal-heur assez ordinaire aux Heros, quand ils pensent tenir leur Maistresse, de n'embrasser qu'une Nuë ; comme de malheureux Ixions, qui gobent du vent, tandis qu'un de leurs confidens la leur enleve sur la moustache. Mais comme l'on ne joue pas icy la grande piece des machines, & comme j'ay promis une Histoire veritable ; je vous confesseray ingenuëment, que ce Mariage fût seulement empêché par une opposition formée à la publication des bans, sous le nom d'une fille nommée Lucrece, qui pretendoit avoir de Nicodeme une promesse de Mariage. Ce qui le perdit de reputation chez les parens de Javotte, qui le tinrent pour un débauché, & qui ne voulurent plus le voir ny le souffrir. Or pour vous dire d'où venoit cette opposition (car je croy que vous en avez curiosité) il faut remonter un peu plus haut, & vous reciter une autre Histoire : mais tandis que je vous la conteray, n'oubliez pas celle que je vien de vous apprendre ; car vous en aurez encore tantost besoin.



HISTOIRE DE LUCRECE LA BOURGEOISE.

CETTE Lucrette que j'ay ap-pellée la Bourgeoise, pour la distinguer de la Romaine qui se poignarda, & qui estoit d'une humeur fort differente de celle-cy : estoit vne fille grande & bien faite, qui avoit de l'esprit & du courage, mais de la vanité plus que de tout le reste. C'est dommage. qu'elle n'avoit pas esté nourrie à la Cour, ou chez des gens de qualité ; car elle eut esté guerrie de plusieurs grimasses & affectations Bourgeoises, qui faisoient tort à son bel esprit, & qui faisoient bien deviner le lieu où elle avoit esté élevée.

Elle estoit fille d'un Referendaire en la Chancellerie ; & avoit esté laissée en bas âge avec peu de bien, sous la conduite d'une Tante, femme d'un Advocat du tiers ordre ; c'est à dire qui n'estoit ny fameux ny sans employe. Ce pauvre homme, qui estoit moins Docte que laborieux, estoit tout le jour enfermé dans son Estude, & gagnoit sa vie à faire des roolles d'écritures assez mal payez. Il ne prenoit point garde à tout ce qui se passoit dans sa maison. Sa femme estoit d'un costé une grande ménagere ; car elle eût crié deux jours, si elle eût veu que quelque bout de chandelle n'eust pas esté mis à profit ; ou si on eût jetté une alumette avant que d'avoir seruy par les deux bouts : mais d'autre part c'estoit une grande joëuse, & qui hantoit, à son dire, le grand monde, ou pour mieux parler qui voyoit beaucoup de gens.

De sorte que toutes les aprédisnées on mettoit sur le tapis deux jeux de cartes & un triquetrac ; & aussi-tost arrivoient force jeunes gens de toutes conditions, qui y estoient plûstost attirez pour voir Lucrece, que pour divertir l'Advocate. Quand elle avoit gagnné au jeu, elle faisoit l'honorable, & faisoit venir une tourte & un poupin, avec une tasse de confitures faites à la maison, dont elle donnoit la collation à la compagnie. Ce qui tenoit lieu de soupper à elle & à sa Niepce, & par fois aussi au mary qui n'en tastoit pas ; parce qu'elle ne songeoit pas à luy preparer à manger, quand elle n'avoit pas faim. Elle passoit par ce moyen dans le voisinage pour estre fort splendide ; sa maison estoit appelée une maison de bouteilles & de grande chere ; & il me souvient d'avoir oüy une Greffiere du quartier qui disoit d'elle en enrageant : Il n'appartient qu'à ces Advocates à faire les magnifiques.

Lucrece fut donc élevée en une maison conduite de cette forte, qui est un poste tres-dangereux pour une fille qui a quelques necessitez, & qui est obligée à souffrir toutes sortes de Galans. il auroit fallu que son cœur eût esté ferré à glace pour se bien tenir dans un chemin si glissant. Toute sa fortune estoit fondée sur les conquelles de ses yeux & de ses charmes : fondement fort fresle & fort delicat, & qui ne sert qu'à faire vieillir les filles, ou à les faire marier à l'Officialité. Elle portoit cependant un estat de fille de Condition ; quoy que comme j'ay dit, elle eût peu de de bien, ou plûstost point du tout. Elle passoit pour un party qui avoit, disoit-on, quinze mil écus ; mais ils estoient assignez sur les Broüillarts de la Riviere de Loyre ; qui sont des effects à la verité fort liquides, mais qui ne sont pas bien clairs. Sur cette fausse supposition, Lucrece ne laissoit pas de bastir de grandes esperances ; Et quand on luy proposoit pour mary un Advocat ; elle disoit en secoüant la teste, fy, je n'ayme point cette Bourgeoisie. Elle pretendoit au moins d'avoir un Auditeur des Comptes ou un Tresorier de France : Car elle avoit trouvé que cela estoit deub à ses pretendus quinze mil Escus, dans le Tariffe des partis portables.

Cette citation, Lecteur, vous surprend sans doute ; car vous n'avez peut-estre jamais entedu parler de ce Tariffe. Jeveux bien vous l'expliquer, & pour l'amour de vous, faire une petite digression. Sçachez donc, que la corruption du siecle ayant introduit de marier un sac d'argent,

avec un autresac d'argent ; en mariant une fille avec un garçon : comme il s'estoit fait un Tariffe lors du decry des Monnoyes pour l'évaluation des especes ; Aussi lors du decry du merite & de la vertu, il fut fait un Tariffe pour l'évaluation des hommes, & pour l'assortiment des partis. Voicy la Table qui en fut dressée, dont ie vous veux faire part.

TARIFFE
OU EVALUATION
DES
PARTIS SORTABLES,
POUR FAIRE FACILEMENT
LES MARIAGES.

POur une fille qui a deux mille livres en mariage, ou environ jusqu'à six mille livres. *IL luy faut un Marchant du Palais, ou un petit Commis, Sergent, ou Solliciteur de Procez*

Pour celle qui a six mille livres, & *Un Marchand de Soye, Drappier, Mou*

au dessus jusqu'à douze mille livres. *leur de Bois, Procureur du Chastelet, Maistre d'Hostel, & Secrétaire de grand Seigneur.*

Pour celle qui a 12000. L. & au dessus jusqu'a 20 000. L.	<i>Un Procureur en Parlement, Huissier, Notaire, ou Greffier.</i>
Pour celle qui a vingt mille livres, & au dessus jusqu'à trente mille livres.	<i>Un Aduocat, Conseiller du Tresor, ou des Eauës & Forests, Substitut du Parquet & general des Monnoyes.</i>
Pour celle qui a depuis trente mille livres, jusqu'à quarante-cinq mille li.	<i>Un Auditeur des Comptes, Tresorier de France, ou Payeur des Rentes</i>
Pour celle qui a depuis quinze mil jusqu'à vingt-cinq mil Escus.	<i>Un Conseiller de la Cour des Aydes, ou Conseiller du Grand Conseil.</i>
Pour celle qui a depuis vingt-cinq	<i>Un conseiller au Parlement, ou un</i>
jusqu'à cinquante mil Escus.	<i>Maistre des Comptes,</i>
Pour celle qui a depuis cinquante jusqu'à cent mil Escus.	<i>Un Maistre des Requestes, Intendant des Finances, Greffier & Secretaire du Conseil, President aux Enquêtes.</i>
Pour celle qui a depuis cent mil jusqu'à deux cent mil Escus.	<i>Un President au Mortier, vray Marquis, Sur-Intendant, Duc & Pair.</i>

On trouvera peut-estre que ce Tariffe est trop succinct, veu le grand nombre de Charges qui sont creées en ce Royaume, dont il n'est fait icy aucune mention. Mais en ce cas, il faudra seulement avoir un extrait du registre qui est aux Parties Casuelles, de l'évaluation des Offices. Car sur ce pied on en peut faire aisément la reduction à quelqu'une de ces Classes. La plus grande difficulté est pour les hommes qui vivent de leurs rentes, dont on ne fait icy aucun estat ; comme de gens inutiles, & qui ne doivent songer qu'au Celibat. Car ce n'est pas mal à propos qu'un de nos Autheurs a dit ; qu'une Charge estoit le chausse-pied du mariage ; ce qui a rendu nos François (naturellement galands & amoureux) si friands de charges ; qu'ils

en veulent avoir à quelque prix que ce soit : jusqu'à acheter chèrement des Charges de Mouleur de Bois, de Porteur de Sel, & de Charbon. Toutefois s'il arrive par malheur qu'une vieille fille marchande quelqu'un de ces Rentiers, ils sont d'ordinaire évalués au denier six, comme les Rentes sur la Ville, & autres telles denrées. C'est à dire, qu'une fille qui a dix mil Escus, doit trouver un homme qui en ayt soixante mil, & ainsi à proportion.

Il y en aura encore, qui eussen souhaité que ce Tariffe eut esté porté plus avant ; Mais cela ne s'est pû faire, n'y ayant au delà que confusion. Parce que les filles qui ont au delà de deux cent mille Escus, sont d'ordinaire des filles de Financiers ou de gens d'affaires qui sont venus de la lie du peuple, & de condition servile. Or elles ne sont pas vendues à l'enchere comme les autres, mais délivrées au rabais : c'est à dire, qu'au lieu qu'une autre fille qui aura trente mille livres de bien, est vendue à un homme qui aura un Office qui en vaudra deux fois aillant ; Celles-cy, au contraire, qui auront deux cens mille Escus de bien, seront livrées à un homme qui en aura la moitié moins ; & elles feront encore tropheuses de trouver un homme de naissance, & de condition, qui en veuille.

La seule observation qu'il faut faire de peur de s'y tromper, est qu'il arrive quelquefois, que le mérite & la beauté d'une fille la peut faire monter d'une classe ; & celle de trente mille livres avoir la fortune d'une de quarante ; Mais il n'en est pas de mesme d'un homme, dont le mérite & la vertu sont tousjours comptez pour rien. On ne regarde qu'à sa condition & à sa charge ; & il ne fait point de fortune en mariage : si ce n'est en des lieux où il trouve beaucoup d'années meslées avec de l'argent ; & qu'il achete le tout en tâche & en bloc.

Mais c'est assez parlé de Mariage : il faut revenir à Lucrece, que je perdois presque de vue. Ses charmes ne la laissoient point manquer de Serviteurs. Elle n'avoit pas seulement des Galands à la douzaine, mais encore à quarterons & à milliers. Car dans ces maisons où on tient un honneste Berlan ou Academie de Jeu ; il s'en tient aussi une d'amour : qui d'abord est honneste, mais qui ne l'est pas trop à la fin. Ce qui me fait souvenir de ce qu'un galant homme disoit que c'étoit presque mettre un Bouchon, pour faire voir qu'il y avoit quelque bonne pièce prête à mettre en perse.

Ils venoient, comme j'ay dit, plutôt pour voir Lucrece, que pour jouer ; Cependant il falloit jouer pour la voir. Tel apres avoir joué quelque temps, donnoit son jeu à tenir à quelqu'autre pour venir causer avec elle ; & tel disoit qu'il estoit de moitié avec sa Tante. Elle faisoit de son costé la mesme chose, & estoit de moitié avec quelqu'un quelle avoit embarqué au jeu : mais apres avoir rangé son monde en bataille, elle alloit par la Salle entretenir la Compagnie ; & sçavoit si bien contenter ses Galands, par l'égalité qu'elle apportoit à leur parler, qu'on eust dit qu'elle eust eu un Sable pour regler tous ses discours.

Elle tiroit un grand avantage du jeu ; car elle partageoit le guain qui se faisoit, & ne payoit rien de la perte qui arrivoit. Sur tout elle trouvoit bien son compte, quand il tomboit entre ses mains certains Badauts, qui faisoient consister la belle Galanterie à se laisser gagner au jeu par les filles : pour leur faire par ce moyen accepter sans honte les presens qu'ils avoient deffein de leur faire. Erreur grande du temps jadis ; & dont par la grace de Dieu, les gens de Cour, & les fins Galans sont bien déduppez. Il est vray que les Coquettes rusées sont fort aises de gagner au jeu ; mais comme elles appellent conquête, un effect qu'elles attribuent à leur adresse, ou à leur bonne fortune ; elles n'en ont point d'obligation au pauvre sot, qui se laisse perdre, qu'elles nomment leur duppe, & qu'elles n'abandonnent point qu'apres leur avoir tiré la dernière plume. Et lors il n'est plus temps de commencer une autre galanterie ; car elles n'ont jamais d'estime pour un homme qui a fait le fat, quoy qu'à leur profit. Aussi bien à quoy bon chercher tant de destours ? ne fait-on pas mieux aujourd'huy de jouer avec les Femmes à la rigueur, & de ne leur pardonner rien ? Et si on leur veut faire des presens, de leur donner sans ceremonie ? En voit-on quantité qui les refusent & qui les renvoient ? cela estoit bon au temps passé, quand on ne sçavoit pas vivre. Je croy mesme pour peu que nous allions en avant, comme on se raffine tous les jours, qu'on pratiquera la coustume qui s'observe déjà en quelques endroits : de bien faire son marché, & de dire, je vous envoie tel present pour telle saveur, & d'en prendre des assurances ; car en effect les femmes sont fort trompeuses.

Mais en parlant de jeu, j'avois presque écarté Lucrece, qui aymoît sur tous les Galands, les Joueurs de discretions ; Car dans sa perte elle payoit

d'unfiflet ou d'un ruban ; & dans le guain elle se faisoit donner de beaux Bijoux & de bonnes nippes. Elle n'estoit Vétuë que des bonnes fortunes du jeu, du de la sottise de ses Amans. Le bas de soye qu'elle avoit aux Iambes, estoit vne difcretion ; sa garniture & ses gans autre discretion ; sa cravatte de poinct de Gennes, autre discretion ; son collier, & mesme sa Juppe, encore autre discretion ; enfin depuis les pieds jusqu'à la teste ce n'estoit que discretion. Cependant elle joüa tant de fois des discretions, qu'elle perdit à la fin la sienne ; comme vous entendrez cy-apres. Je vous en advertis de bonne heure ; car ie ne vous veux point surprendre, comme font certains Autheurs malicieux qui ne visent à autre chose.

Entre tous ces Amans dont la jeune serveur adoroit Lucrece, se trouva un jeune Marquis ; Mais c'est peu de dire Marquis, si on n'adjoute de quarante, de cinquante, ou de soixante mille liures de rente. Car il y en a tant d'inconnus & de la nouvelle fabrique, qu'on n'en fera plus de cas, s'ils ne font porter à leur Marquisat le nom de leur revenu : comme fit autrefois celui qui se faisoit nommer Seigneur de dix-sept cens mille Escus. On n'avoit pas compté avec celui-cy ; mais il faisoit grande dépense, & changeoit tous les jours d'habits, de plumes, & de garnitures. C'est la marque la plus ordinaire à quoy on connoist dans Paris les gens de qualité, bien que cette marque soit fort trompeuse. Il avoit veu Lucrece dans cette Eglise (j'ay failly à dire que j'ay déjà décrite) où il estoit allé le jour de cette solemnité dont j'ay parlé, pour toute autre affaire que pour prier Dieu. D'abord qu'il la vid il en fut charmé, & quand elle sortit il commanda à son Page de la suivre pour sçavoir, qui elle estoit. Mais devant que le Page fut de retour, il avoit déjà tout sçeu d'un Suisse François qui chasse les chiens, & louë des chaises dans l'Eglise ; & qui gagne plus à sçavoir les intrigues des femmes du quartier, qu'à ses deux autres mestiers ensemble. Une piece blanche luy avoit donc appris le nom, la demeure, la qualité de Lucrece ; celle de sa Tante, ses exercices ordinaires ; & les noms de la plupart de ceux qui la frequentoient ; Enfin milles choses qu'en une maison privée on n'auroit découvert qu'avec bien du temps : Ce qui fait juger que celles où on se gouverne de la sorte, commencent à passer pour publiques. Il songea, comme il estoit assez discret, à chercher quelqu'un qui le pust introduire chez elle ; en tout cas il se resoluoit de se servir du

pretexte du jeu, qui est le grand Passepartout pour avoir entrée dans de telles Compagnies. Il n'eut besoin de l'un ny de l'autre ; car dès le lendemain passant en Carosse dans la ruë de Lucrece, il la vid de loin sur le pas de sa porte. L'impatience qu'elle avoit de voir que personne n'estoit encore venu l'y avoit portée ; & dès qu'elle entendit le bruit d'un Carosse, elle tourna la teste de ce costé-là, ensant que c'estoit quelqu'un qui venoit chez elle. Le Marquis se mit à la portiere pour la saluer, & tascher à noïer conversation.

Voicy une mal-heureuse occasion qui luy fut favorable. Un petit valet de Maquignon poussoit à toute bride un cheval, qu'il piquoit avec un éperon rouille, attaché à son soullier gauche ; Et comme la ruë estoit estroitte & le ruisseau large, il couvrit de bouë le Carosse, le Marquis, & la Demoiselle. Le Marquis voulut jurer, mais le respect du sexe le retint ; il voulut faire courir apres, mais le Piqueur estoitsibien monté qu'on ne luy pouvoit faire de mal, si on ne le tiroit en volant. Il descendit tout crotté qu'il estoit pour consoler Lucrece, & luy dit en l'abordant. Mademoiselle, j'ay esté puny de ma temerité de vous avoir voulu voir de trop prés, mais je ne suis pas si fâché de me voir en cét estat, que je le suis de vous voir partager avec moy ce vilain present. Lucrece honteuse de se voir ainsi ajustée, & qui n'avoit point de compliment prest, pour un accident si inopiné, se contenta de luy offrir civilement la Salle pour se venir nettoyer, ou pour attendre qu'il eust envoyé querir d'autre linge, & elle prit aussi-tost congé de luy pour en aller changer de son costé. Mais elle revint peu apres avec d'autre linge, & un autre habit ; & ce ne fut pas un sujet de petite vanité pour une personne de sa sorte, de montrer qu'elle avoit plusieurs paires d'habits : & de rapporter en si peu de temps un poinct de Sedan, qui eut pû faire honte à un poinct de Gennes qu'elle venoit de quitter.

La premiere chose que fit le Marquis, ce fut d'envoyer son Page en diligence chez luy, pour luy apporter aussi un autre habit & d'autre linge ; esperant qu'on luy presteroit quelque garde-robe, où il pouroit changer de tout. Mais le Page revint tout en sueur, luy dire que le Valet de chambre avoit emporté la clef de la Garderobe ; & que depuis le matin qu'il avoit habillé son Maistre, il ne revenoit à la maison que le soir : suivant la coustume de ces Faineans, que leurs Maistres laissent jouër,

yvrongner, & silouter tout le jour, faute de leur donner de l'employ ; croyant déroger à leur Grandeur, s'ils les employoient à plus d'un Office. Il fallut donc qu'il prist, comme on dit, patience en enrageant ; & qu'il condannast son peu de prévoyance, de n'avoir pas mis au moins dans le Carosse, une carte où il y eust une garniture de linge ; puisque le Cocher avoit bien le soin d'y mettre un marteau & des clous, pour r'attacher les fers des chevaux quand ils venoient à se déferer. Tout ce qu'il pût faire, ce fut de se placer dans le coin de la Salle le plus obscur, & de se mettre encore contre le jour, afin de cacher ses playes le mieux qu'il pourroit. Il a juré depuis (& ce n'est pas ce qui nous doit obliger à le croire, car il iuroit quelquefois assez legerement) mais j'ay veu des experts en Galanterie qui disoient que cela pouvoit estre vray : que dans toutes ses aventures amoureuses, il n'a jamais souffert un plus grand ennuy, ny de plus cuisantes douleurs ; que d'avoir esté obligé de paroistre en ce mauvais estat, la premiere fois qu'il aborda sa Maistresse. Aussi, quoy que la violence de son amour, le pressast plusieurs fois de luy declarer sa passion, & qu'il s'en trouvast mesme des occasions favorables ; il-referra tous ses compliments : & s'imaginant qu'autant de crottes qu'il avoit sur son habit, estoient autant de taches à son honneur, il estoit merveilleusement humilié : & il ressembloit au Pan, qui apres avoir regardé ses pieds, baisse incontinent la queue.

Pour comble de mal-heurs, dés qu'il fut assis, il arriva chez Lucrece plusieurs filles du voisinage, dont les unes estoient ses amies, & les autres non ; Car elles alloient en cet endroit, comme en un rendez-vous general de Galans ; & elles y alloient chercher un party ; comme on iroit au Bureau d'Adresse, chercher un Lacquais ou un Vallet de chambre. Les unes se mirent à joüer avec de jeunes gens qui y estoient aussi fraischemens arrivez, les autres allerent causer avec Lucrece. Elles ne connoissoient point le Marquis, & ainsi elles le prirent pour quelque miserable Provincial. Comme les Bourgeoises commencent à railler des gens de Province, aussi bien que les femmes de la Cour ; Elles ne manquerent pas de luy donner chacune son lardo. L'une luy disoit, vraymét Monsieur est bien Galand aujourd'huy, il ne manque pas de mouches. L'autre disoit : Mais est-ce la mode d'en mettre aussi fur le linge ? La troisiéme adjoustoit, Monsieur avoit manqué ce matin

de prendre de l'Eau-beniste ; mais quelque personne charitable luy a donné de l'aspergès ; Et la dernière franche Bourgeoise repliquoit, Voila bien dequoy, ce ne sera que de la poudre à la Saint Jean.

Le Marquis d'abord souffroit patiemment tous ces brocards assez communs ; & pressé du remords de sa conscience, n'osoit se défendre d'une accusation, dont il se sentoit fort bien convaincu. Enfin on le poussa tant la dessus, qu'il fut contraint de repartir. Je vois bien, Mesdemoiselles, que vous me voulez obliger à défendre les gens mal-propres ; mais je ne sçay si je pourray bien m'en acquitter ; car jusqu'icy j'ay songé si peu à m'exercer sur cette matière, que je ne croyois pas avoir jamais besoin d'en parler pour moy, sans le malheur qui m'est arrivé aujourd'huy. Vous en serez moins suspect (reprit Lucrece) si vous n'avez pas grand interest en la cause, il y a en recompense beaucoup de personnes à qui vous ferez grand plaisir de la bien plaider. Je ne suis point (dit le Marquis) de profession à faire des Plaidoyers ny des Apologies : mais je diray puisqu'il s'en presente occasion, que je trouve estrange qu'en la pluspart des Compagnies on n'estime point un homme, & qu'on ait mesmes de la peine à le souffrir ; s'il n'est dans une excessive propreté, & souvent encore s'il n'est magnifique. On n'examine point son merite, on en juge seulement par l'exterieur ; & par des qualitez qu'il peut aller prendre tous momens à la rue aux Fers, ou à la Friperie. Cela est vray (dit en l'interrompant la franche Bourgeoise dont j'ay parlé) & si Paris est tellement rempli de crottes, qu'on ne s'en sçauroit sauver.

L'éprouve bien aujourd'huy (reprit le Marquis) qu'on s'en sauve avec bien de la peine, puisque le Carosse ne m'en a pû garantir : Et je me range à l'opinion de ceux qui soutiennent, qu'il faut aller en chaise pour estre propre. L'ancien Proverbe, qui pour expliquer un homme propre, dit qu'il semble sortir d'une boîte, se trouve bien vray maintenant ; & c'est peut-estre luy qui a donné lieu à l'invention de ces boîtes portatives. Mais (interrompit encore la Bourgeoise) tout le monde ne s'y peut pas faire porter ; car les Porteurs vous rançonnent, & il en coûte trop d'argent. J'en me suis voulu faire porter qu'une fois à cause qu'il pleuvoit, & ils me demandoient un Escu pour aller jusqu'à Nostre-Dame. Il est vray (dit le Marquis) que la dépense en est grande, & ne peut pas estre supportée par

ceux qui sont dans les fortunes basses ou mediocres, comme sont la plupart des personnes d'esprit & de sçavoir ; & c'est ce qui fait qu'ils sont reduits à ne voir que leurs voisins comme dans les petites Villes ; Et ils n'ont pas l'avantage que Paris fournit d'ailleurs. Car on y pourroit choisir pour faire une petite societé, les personnes les plus illustres & les plus agreables : si ce n'estoit que le hazard, & les affaires, les dispersent en plusieurs quartiers fort éloignez les uns des autres.

Il n'y a que peu de jours qu'un des plus illustres me fit une fort agreable doleance sur un pareil accident qui luy estoit arrivé. Il estoit (disoit-il) party du Fauxbourg Saint Germain pour aller au Marais, fort propre en linge & en habits, avec des galoches fort justes, & en un temps assez beau. Il s'estoit heureusement sauvé des bouës à la saveur des Boutiques & des allées, où il s'estoit enfoncé fort Judicieusement au moindre bruit qu'il entendoit d'un cheval ou d'un Carosse. Enfin, grace à son adresse, & au long détour qu'il avoit pris, pour choisir le beau chemin, il estoit prest d'arriver au port désiré : quand un malautru Baudet qui alloit modestement son petit pas, sans songer en apparence à la malice, mit le pied dans un trou, qui estoit presque le seul qui fust dans la ruë ; & le crotta aussi coppieusement qu'auroit pû faire le cheval le plus fringuant d'un Manege. Cela fit qu'il n'osa continuer le dessein de sa visite, & qu'il s'en retourna honteusement chez luy, le nez dans son manteau ; Ainsi il fut privé des plaisirs qu'il esperoit trouver en cette visite, & celles qui la devoient recevoir perdirent les douceurs de sa conversation. Cét accident au reste l'a tellement dégoûté de faire des visites éloignées, qu'il a perdu toutes les habitudes qu'il avoit hors de son quartier. Vôte amy (dit alors Lucrece) estoit un peu scrupuleux ; s'il eut bien fait, il se seroit contenté de faire d'abord quelque Compliment en faveur de ses canons crottez ; quelque inuective contre les desordres de la Ville, & contre les Directeurs du nettoyageement des bouës, & un petit mot d'imprecation contre cet asne hypocrite auteur du scan dalle. Cela eut esté ce me semble sussisant pour le mettre à couvert de tout reproche. Je trouve (interropit Hyppolite qui estoit une veritable Coquette, & qui avoit fait la premiere raillerie) qu'il fit prudemment de s'en retourner ; Car s'il y eust eu là quel qu'une de mon humeur, il n'eût pas manqué d'avoir quelque attaque. Quoy (reprit Lucrece) y avoit-il de sa

saute ? N'avez – vous pas remarqué toutes les precautions qu'il avoit prises ? Quoy, tout le temps & les pas qu'il avoit perdus en s'enfonçant dans les Boutiques & dans les allées, ne luy seront-ils contez pour rien ? Non (dit l'Hyppolite) tout cela n'importe, que ne venoit-il en chaise ?

Vous ne demandez pas s'il avoit moyen de la payer (reprit le Marquis) Mais vous n' estes pas seule de vostre humeur, & & je prevoy que si le luxe & la delicatesse du siecle continuënt ; il faudra enfin que quelques grands Seigneurs, à l'exemple de ceux qui ont fondé des Chaises de Theologie, de Medecine, & de Mathématique ; fondent des Chaises de Sous-carriere, pour faire porter proprement les Illustres dans les Ruelles, & les metre en estat d'estre admis dans Les belles conuerfations. Ce seroit (dit Lucrece) une belle fondation, & qui donneroit bien du lustre aux gens de lettres ; mais elle coûteroit beaucoup, car il y a bien des Illustres pretendus. Il faudroit au moins les retraindre à ceux de l'Academie, & alors on ne trouveroit point estrange qu'on en brigust les places si fortement. Cette fondation (dit le Marquis) ne se fera peut-estre pas si-tost, & je la souhaite plus que je ne l'espere, en faveur de Mademoiselle (dit-il en montrant Hyppolite dont il ne sçavoit pas le nom) afin qu'elle n'ayt point le déplaisir de conuerser quelquefois avec des gens crottez. Le Marquis dit ces paroles avec assez d'aigreur, estant animé de ce qu'elle l'avoit raillé d'abord : Et pour luy rendre le change, il adjousta un peu librement. Encore je souffrirois plus volontiers que des femmes de condition, qui ont des appartemens magnifiques, & qui ne voyent que des polis & des parfumés, eussent de la peine & du degoust à souffrir d'autres gens ; Mais je trouve estrange que des Bourgeoises les veüillent imiter : Elles qui iront le matin au marché avec une escharpe & des souliers de Vache retournée, & qui pour les necessitez de la maison receurent plufieurs pieds. plats dans leur chambre, où il n'y a rien à risquer qu'un peu d'exercice pour les bras de la servante qui frotte le plancher : Cependant ce sont elles qui font les plus delicates sur la propreté, quand elles ont mis leurs souliers brodez & leur belle juppe.

Certes (dit alors Lucrece) Monsieur à grande raison ; & pour estre de la Cour, il ne laisse pas de connoistre admirablement les gens de la Ville. Je connois des personnes qui ne sont gueres loin d'icy, qui sont si difficiles à

contenter sur ce poinct, qu'elles en sont insupportables : Et je crois qu'elles aimeroient mieux qu'un homme apportast dix sottises en conversation, que la moindre irregularité en l'adjustement. Je pense mesme qu'elles ne veulent voir des gens bien mis, qu'afin de se pouvoir vanter de voir le beau monde. Mais (dit Hyppolite) approuvez-vous la conduite de certains Illustres, qui sous ombre de quelque capacité qu'ils ont au dedans, negligent tout à fait le dehors. Par exemple, nous avons en nostre voisinage un homme de robbe fort riche & fort avare, qui a une calotte qui luy vient jusqu'au menton ; & quand il auroit des oreilles d'asne comme Midas, elle seroit assez grande pour les cacher. Et j'en sçais un autre dont le manteau & les éguillettes sont tellement effilées, que je souhaiterois qu'il tombast dans l'eau, à cause du grand besoin qu'elles ont d'estre rafraischies. Voudriez vous deffendre ces chichetez & ces extravagances ? Et faudroit-il empescher une honneste Compagnie, où ils se voudroient introduire, d'en faire des railleries ? Je ne crois pas (repliqua le Marquis) que personne ayt jamais loué ces vitieuses affectations ; Au contraire on void avec mépris & indignation ces Barbons & ces gens de College, dont les habits font aussi ridicules que les mœurs. Mais il faut avoir quelque indulgence pour les personnes de merite, qui estant le plus souvent occupées à des choses plus agreables, n'ont ny le loisir, ny le moyen de songer à se parer ? Ce n'est pas que je loue ceux qui par negligence ou par avarice demeurent en un estat qui fait mal au cœur, ou qui blesse la veüe. Car ce sont deux vices qu'il faut également blasmer. Mais combien y en a-t'il, qui quelque soin qu'ils prennent à s'ajuster & à cacher leur pauvreté ? ne peuvent empescher qu'elle ne paroisse tousjours à quelque chapeau qui baisse l'oreille ? quelque manteau pelé ? quelque chausse rompuë ; ou quelque autre playe, dont il ne faut accuser que la fortune ?

Vostre sentiment (dit Lucrece) est tres-raisonnable, & j'ay toujours fort combattu ces delicatesses ? Mais encore ce feroit beaucoup s'il ne falloit qu'estre propre, qui est une qualité necessaire à un honneste homme ; il faut aussi avoir dans ses vestemens de la diversité & de la magnificence. Car on donne aujourd'huy presque par tout aux hommes le rang selon leur habit ; on met celuy qui est vestu de soye, au dessus de celuy qui n'est vestu que de camelot ; & celuy qui est vestu de camelot, au dessus de celuy qui n'est

vestu que de serge. Comme aussi on juge du merite des hommes à proportion de la hauteur de la dentelle qui est à leur linge, & on les élève par degrez depuis le Pontignac, jusqu'au point de Gennes. Il est vray qu'on en use ainsi (dit Hyppolite) & je trouve qu'on a raison Car comment jugerez-vous d'un hôte qui entre en une compagnie sice nest par l'exterieur ? s'il est richement vestu, on croit que c'est un homme de condition qui a esté bien nourry & élevé, & qui par consequent a de meilleures qualitez. Vous auriez grande raison (reprit le Marquis) si vous n'en usiez ainsi qu'enuers les inconnus. Car j'excuserois volontiers l'honneur qu'on fait à un faquin qui passe pour un homme de condition à la faveur de son habit ; puisque vous ne feriez qu'honorer la Noblesse que vous croiriez estre en luy. Mais on en use de mesme envers ceux qui sont les mieux connus ; Et j'ay veu beaucoup de femmes qui n'estimoient les hommes que par le changement des habits, des plumes, & des garnitures. J'en ay veu, qui au sortir d'un bal ou d'une visite, ne s'entretenoient d'autre chose. L'une disoit, Monsieur le Comte avoit une garniture de huit cens livres, je n'en ay point veu de plus riche : L'autre, Monsieur le Baron estoit vestu d'une estoffe que je n'avois point encore veüe, & qui est tout à fait jolie ; Une troisième disoit ; Ce gros pisre de Cheualier est tousjours vestu comme un Gouverneur de Lyons ; il n'oseroit changer d'habits, il a peur qu'on le méconnoisse. Cependant, il est souvent arrivé que le gros pifre, a battu la belle Garniture portée par un poltron : Et que celuy qui avoit l'étoffe fort jolie, n'aura dit que des fadaises. J'en ay veu mesme une assez sotté, pour Joüer l'extravagance d'un certain Galand de ma connoissance, qui pourporterle deüilde sa Maistresse, avoit fait faire exprès une garniture de rubans noirs & blancs, avec des figures de testes de mort & de larmes, comme celles qui sont aux paremens d'Eglise le jour d'un enterrement. Je crois (interrompt Lucrece) qu'on doit plustost dire qu'il portoit le deüil de sa raison qui estoit morte. Vous dites vray (repliqua le Marquis) mais il n'en devoit porter que le petit deüil ; car il y avoit desia long-temps qu'elle estoit deffunte. Vous attaquez de fort bonne grace, dit Lucrece, des personnes qui m'ont tousjours fort déplu ; à dire le vray, je n'attendois pas de tels sentimens d'un homme de la Cour, & qui a la mine de se piquer d'estre propre & magnifique.

Je vous avouë (dit le Marquis) que ma condition m'oblige à faire dépense en habits, parce que le goust du siecle le veut ainsi : Et pour ne pas avoir la tache d'avarice ou de rusticité ; je suy les modes, & j'en invente quelquefois. Mais c'est contre mon inclination, & je voudrois qu'il me fust permis de convertir ces folles dépenses en de pures liberalitez envers d'honnestes gens qui en ont besoin. Sur tout j'aytoûjours blâmé l'exces où l'on porte toutes ces choses. Car c'est un grand mal-heur, lors qu'on tombe entre les mains de ces Coquettes siessées qui sont de choisir, & qui ne sçavent s'encretenir d'autres choses. Elles examineront un homme comme un criminel sur la sellette, depuis les pieds jusqu'à la teste ; & quelque soin qu'il ait pris à se bien mettre, elles ne laisseront pas de luy faire son proces. Je me suis trouvé souvent engagé en ces conferences de bagatelles, où j'a y veu agiter fort serieusement plusieurs questions tres-ridicules. J'y vis une fois un sot de qualité qu'on avoit pris au collet ; une femme luy dit que son Rabat n'estoit pas bien mis, l'autre dit qu'il n'estoit pas bien empesé, & la troisième soûtint que son defaut venoit de l'echancrure. Mais il se deffendit bravement, en disant qu'il venoit de la bonne faiscuse, qui prend un escu de saçon de la piece. Le Rabat fut déclaré bien fait au seul nom de cette Illustre ; je dis Illustre, & ne vous en estonnez pas ? car le fiecle estsi fertile en Illustres ; qu'il y en a qui ont acquis ce titre à faire des mouches. Cette autorité (dit Lucrece) estoit decisive, & la question apres cela n'estoit plus problematique. Aussi il faut demeurer d'accord que le Rabat est la plus difficile & la plus importante piece de l'adjustement ; que c'est la premiere marque à laquelle on connoist si un homme est bien mis ; & qu'on n'y peut employer trop de temps & trop de soins ; comme j'ay oüy dire d'une Presidente, qu'elle est une heure entiere à mettre ses manchettes, & elle soûtient publiquement qu'on ne les peut bien mettre en moins de temps. Apres que ce Rabat fut bien examiné (adioûta le Marquis) on descendit sur les chausses à la Candalle ; on regarda si elles estoient trop plicées en devant ou en arriere, & ce fut encore un sujet sur lequel les opinions furent partagées. En suite on vint à parler du bas de foye, & alors on traitta vne question fort grande & fort nouvelle, n'estant encore decidée par aucun Autheur. Si le bas de soye est mieux mis quand on le tire tout droit, que quand il est pliçé sur le gras de la jambe. Et apres avoir employé deux

heures, à ce ridicule entretien : Comme je vis qu'elles alloient examiner tout Le reste article par article, comme sic'eust esté un compte ; je rompis la conversation en me retirant, & je vis qu'elles remirent à une autrefois à parler du reste : Car pour juger un proces si important, elles y employèrent plusieurs vacations.

Vous raillez si agreablement (dit Lucrece) ces personnes qui vous ont dépleû, qu'il faut bien prendre garde à l'entretien qu'on a avec vous ; & je ne sçay si vous n'en direz point autant de celui que nous avons aujourd'huy ensemble. Le respecte trop (dit le Marquis) tout ce qui vient d'une si belle bouche, & je vous ay veu des sentimens si justes & si éloignez de ceux que nous venons de tailler, que vous n'avez rien à craindre de ce costé-là. En effet (reprit Lucrece) je n'approuve point qu'on s'entretienne de ces bagatelles, ny qu'on aille pointiller sur le moindre défaut qu'on trouve en une personne : il suffit qu'elle n'ait rien qui choque la veuë. Aussi bien je sçais que quelque soin qu'on prenne à s'adjuster, particulièrement pour les gens de la Ville, on y trouvera tousjours à redire, Car comme la Mode change tous les jours, & que ces jours ne sont pas des festes marquées dans le Calendrier ; il faudroit avoir des avis & des espions à la Cour, qui vous advertissent à tous momens des changemens qui s'y font ; autrement on est en danger de passer pour Bourgeois ou pour Provincial.

Vous avez grande raison (adjousta le Marquis) cette difficulté que vous proposez est presque invincible, à moins qu'il y eust un Bureau d'Adresse estably, ou un Gazetier de Modes, qui tint un Journal de tout ce qui s'y passeroit denouveau. Ce dessein (dit Hyppolite) seroit fort ioly, & je croy qu'on vendroit bien autant de ces Gazettes que des autres.

Puisque vous vous plaisez à ces desseins (dit le Marquis) je vous en veux reciter un bien plus beau, que j'ouys dire ces jours passez à un Advocat, qui cherchoit un Partisan pour traiter avec luy de cét advis. Et ne vous estonnez pas si j'ay commerce avec les gens du Palais, & si je me sers par fois de leurs termes ; car deux mal-heureux procès qui m'ont obligé de les frequenter, m'en ont fait apprendre à mes dépens plus que je n'en voudrois sçavoir. Il disoit, qu'il feroit très-important de créer en ce Royaume un Grand Conseil de Modes ; & qu'il seroit aisé de trouver des Officiers pour le remplir. Car premierement des six Corps des Marchands, on tireroit des

Procureurs de Modes, qui en inventent tous les jours de nouvelles pour avoir du débit. Du Corps des Tailleurs, on tireroit des Auditeurs de Modes, qui sur leurs Bureaux ou Establis, les mettroient en estat d'estre jugées, & en feroient le rapport. Pour luges, on prendroit les plus legers & les plus extravagans de la Cour de l' un & de l'autre sexe ; qui auroient pouvoir de les arrester & verifier, & de leur donner autorité & credit. Il y auroit aussi des Huissiers porteurs de Modes, exploitans par tout le Royaume de France. Il y auroit enfin des Correcteurs de Modes, qui seroient de bons prud'hommes qui mettroient des bornes à leur extravagance ; & qui empescheroient par exemple, que les formes des Chapeaux ne devinssent hautes comme des pots à beure, ou plattes comme des calles ; chose qui est fort à craindre, lors que chacun les veut hausser ou applattir à l'enuy de son compagnon, durant le flux & reflux de la Mode des Chapeaux. Ils auroient soin aussi de procurer la reformation des habits, & les décriés nécessaires ; comme celuy des rubans, lors que les Garnitures croissent tellement, qu'il semble qu'elles soient montées en graine, & viennent jusqu'aux pochettes. Enfin il y auroit un Gresse ou un Bureau estably, avec un Estalon, & toutes sortes de Mesures, pour regler tous les differens qui se formeroient dans la jurisdiction ; avec une figure vestuë selon la dernière Mode, comme ces Poupées qu' on envoie pour ce sujet dans les Provinces. Tous les Tailleurs seroient obligez de se servir de ces modelles, comme les Appareilleurs vont prendre les mesures sur les plans des édifices qu'on leur donne à faire. Il y auroit pareillement en ce Greffe vue Pancarte ou Tableau, où seroient specifiez par le menu les manieres & les regles pour s'habiller ; avec les longueurs des chausses, des manches, & des manteaux ; les qualitez des estoffes, garnitures, dentelles, & autres ornemens des habits ; le tout de la mesme forme que les devis de Maçonnerie & de Charpenterie. Et voicy le grand avantage que le Public en retireroit. C'est qu'il arrive souvent qu'un Riche Bourgeois, & sur tout un Provincial, ou un Alleman, aura prodigué beaucoup d'argent pour se vestir le mieux qu'il luy aura esté possible ; & il n'y aura pas réussi, quelque consultation qu'il ait faite de toute sorte d'Officiers, qu'il aura pû assembler pour resoudre toutes ses difficultez. Car il se trouvera souvent que si l'habit est bien fait, il n'en sera pas de mesme des bas ou du chapeau : Enfin il vivra tousjour dans

l'ignorance & dans l'incertitude. Au lieu que s'il est en doute, par exemple, si la forme de son Chapeau est bien faite ; il n'aura qu'à la porter au Bureau des Modes, pour la faire jauger & mesurer, comme on fait les litrons & les boisseaux qu'on marque à l'Hostel-de-Ville. Ainsi se faisant estalonner & examiner depuis les pieds jusqu'à la teste, & en ayant tiré bon Certificat ; il auroit sa conscience en repos de ce costé-là, & son honneur seroit à couvert de tous les reproches que luy pourroit faire la Coquette la plus Critique.

C'est dommage (dit Lucrece) que vous n'estes associé avec cét homme qui a inuenté ce party, vous le seriez bien valoir. Je crois qu'il y a beaucoup d'Officiers en France moins utiles que ceux-là, & beaucoup de Reglemens moins necessaires que ceux qu'ils feroient. J'ay mesme ouy dire à des Sçavans, qu'il y avoit de certains Pays, où estoient establis de certains Officiers, expressément pour faire regler les habits : Mais comme je ne suis pas sçavante, je ne vous puis dire quels ils sont.

Lucrece n'avoit pas encore a-cheve, quand sa Tante rompit le jeu, & mesme un cornet qu'elle tenoit à la main ; à cause d'un Ambezas qui luy estoit venu le plus mal à propos du monde. Cela rompit aussi cette conversation, car elle s'en vint avec un grand cty annoncer le coup de malheur qui luy estoit arrivé ; qu'elle plaignit avec des termes aussi pathetiques que s'il y fust allé de la ruine de l'Estat. Cela troubla tout ce petit peloton ; quelques-uns par complaisance luy ayderent à pester contre ce mal-heureux Ambezas qui estoit venu sans qu'on l'eust mandé ; d'autres la consolerent fur l'inconstance de la fortune, & luy promirent de sa part un Sonnez pour une autre fois. Et cependant le Marquis qui ne cherchoit qu'une occasion de se retirer, prit congé de Lucrece : non sans luy dire en particulier qu'il esperoit de venir chez elle le lendemain en meilleur ordre, luy demandant la permission de continuer ses visites. Mais en sortant il pensa luy arriver encore le mesme accident ; car les Maquignons sont tres-frequens en ce quartier-là. Il ne put battre celui-cy non plus que l'autre à cause de sa suite ; mais son Page l'en vengea ; & n'estant pas dans sa colere si raisonnable que son Maistre, il l'a déchargea sur un autre Maquignon qui estoit à pied sur le pas de sa porte. Et comme ce pauvre homme luy disoit ; Ha, Monsieur, je ne crotte personne ; il luy répondit ; Hé bien, c'est pour

ceux que tu as crottez & que tu crotteras. Action de justice & chastiment remarquable, qui devoit faire honte à nos Officiers de Police.

A peine le Marquis estoit-il remonté dans son Carosse, que ses Laquais à l'exemple du Maistre & du Page, animez contre les Crotteurs de gens, virent passer des Meusniers sur la croupe de leurs Mulets accouplez trois à trois, qui faisoient aussi belle diligence que des Courriers extraordinaires. Le grand Laquais jetta un gros pavé qu'il trouva sous sa main, à l'un de ces Meusniers, avec une telle force, que cela eut esté capable de rompre les reins de tout autre : Mais ce rustre hochant la teste, & le regardant par dessus l'épaule, luy dit avec un ris badin ; Ha ouy, je t'engeolle ? Et piquant la croupe de sa monture avec le bout de la poignée de son soüet, il se vit bien-tost hors de la portée des pauez. Dés le lendemain le Marquis vint voir Lucrece en un équipage, qui fit bien connoistre que ce n'estoit pas pour luy qu'il avoit fait l'Apologie du jour precedent.

Jecroy que ce fut en cette visite qu'il luy découvrit sa passion : on n'en sçait, pourtant rien au vray. Il se pourroit faire qu'il n'en avoit parlé que les jours suivans ; Car tous ces deux Amans estoient fort discrets, & ils ne parloient de leur amour qu'en particulier. Par malheur pour cette Histoire, Lucrece n'auoit point de Confidente, ny le Marquis d'Escuyer, à qui ils repetassent en propres termes leurs plus secrettes conversations. C'est une chose qui n'a jamais manqué aux Heros & aux Heroïnes. Le moyen sans cela d'écrire leurs aventures, & d'en faire de gros volumes ? Le moyen qu'on pust sçavoir tous leurs entretiens & leurs plus secrettes pensées ? qu'on pust avoir coppie de tous leurs vers, & des billets doux qui se sont envoyez ? & toutes les autres choses necessaires pour bastir un intrigue ? Nos Amans n'estoient point de condition à avoir de tels Officiers. De sorte que je n'en ay rien pû apprendre que ce qui en a paru en public ; encore ne l'ay-je pas tout sçeu d'une mesme personne, parce qu'elle n'auroit pas eu assez bonne memoire pour me repeter mot à mot tous leurs entretiens ; mais j'en ay appris un peu de l'un, & un peu de l'autre ; & à n'en point mentir, j'y ay mis aussi un peu du mien. Que si vous estes si desireux de voir comme on découvre sa passion. Je vous en indiqueray plusieurs moyens qui sont dans l'Amadis, dans l'Astrée, dans Cirus, & dans tous les autres Romans, que je n'ay pas le loisir ny le dessein de copier, ny de dérober ;

comme ont fait la pluspart des Autheurs qui se sont seruis des inventions de ceux qui avoient écrit auparavant eux. Je ne veux pas mesme prendre la peine de vous en citer les endroits & les pages ; mais vous ne pouvez manquer d'en trouver à l'ouverture de ces Livres. Vous verrez seulement que c'est tousjours la mesme chose, & comme on sçait assez le refrain d'une chanson, quand on en écrit le premier mot avec un & c. C'est assez de vous dire maintenant que nostre Marquis fut amoureux de Lucrece, & c. vous devinerez ou supplérez aisément ce qu'il luy dit, ou ce qu'il luy pouvoit dire pour la toucher.

Il est seulement besoin que je vous declare, quel fut le succès de son amour. Car vous serez sans doute curieux de sçavoir si Lucrece fut douce ou cruelle, parce que l'un pouvoir arriver aussi-tost que l'autre. Sçachez donc qu'en peu de temps le Marquis fit de grands progrès. Mais ce ne fut point son esprit & sa bonne mine qui luy acquirent le cœur de Lucrece. Quoy que ce fust un Gentil-homme des mieux faits de France, & un des plus spirituels ; qu'il eust l'air galand & l'ame passionnée ; cela n'estoit pas ce qui faisoit le plus d'impression sur son esprit ; elle faisoit grand cas de toutes ces belles qualitez, mais elle ne vouloit point engager son cœur qu'en établissant sa fortune. Le Marquis fut donc obligé de luy faire plus de promesses qu'il ne luy en vouloit tenir, quelque honneste homme qu'il fust. Car qu'est-ce que ne promet point un Amant, quand il est bien touché ? & qu'y a-t'il, dont ne se dispense un Gentil-homme, quand il est question de se deshonnorer par une indigne alliance ? Il avoit commencé d'acquérir l'estime de Lucrece en faisant grande dépense pour elle ; il luy laissa mesme gagner quelque argent, en faisant voir neantmoins qu'il ne perdoit pas par sottise, ny faute de sçavoir le jeu. Apres il s'accoustuma à luy faire des presens en forme, qu'elle receut volontiers, quoy qu'elle eut assez de cœur ; mais elle estoit obligée d'en user ainsi, car elle avoit moins de bien que de vanité. Elle vouloit paroistre, & ne le pouvoit faire qu'aux dépens de ses amis. Les cadeaux n'estoient pas non plus épargnez ; les promenades à Saint Clou, à Meudon, & à Vaugirard, estoient fort frequentes, qui sont les grands chemins par où l'honneur Bourgeois va droit à Versailles, comme parlent les bonnes gens. Toutes ces choses neantmoins ne concluoient rien : Lucrece ne donnoit encore que de petites douceurs qu'il

falloit que le Marquis prist pour argent comptant. Il fut donc enfin contraint, vaincu de sa passion, de luy faire une promesse de l'épouser, signée de sa main, & écrite de son sang, pour la rendre plus authentique. C'est là une puissante mine pour renverser l'honneur d'une pauvre fille : Et il n'y a guere de place qui ne se rende si-tost qu'on la fait joüer. Lucrece ne s'en deffendit pas mieux qu'une autre ; elle ne feignit point de donner son cœur au Marquis, & de luy voüer une amour & une foy reciproque. Ils vécurent depuis en parfaite intelligence, sans avoir pourtant le dernier engagement. Ils se flatterent tous deux de la plus douce esperance du monde ; le Marquis de l'esperance de posseder sa Maîtresse, & Lucrece de l'esperance d'estre Marquise. Mais ce n' estoit pas le compte de cet Amant impatient, sa passion estoit trop forte pour attendre plus long-temps les dernieres faveurs.

D'ailleurs, il y avoit un obstacle inuincible à l'execution de sa promesse de Mariage, supposé qu'il eust eu dessein de l'executer. Il estoit encore mineur, & il avoit une Mere & un Oncle qui possedoient de grands biens, sur lesquels toute la grandeur de sa maison estoit fondée. L'un & l'autre n'y auroient jamais donné leur consentement ; au contraire, il estoit en danger d'estre dés-herité, ou mesme de voir casser son. Mariage s'il eust esté fait. Il redoubla donc son empressement aupres de Lucrece, & il trouva enfin une occasion favorable dans une de ces malheureuses promenades, qu'ils faisoient souvent ensemble.

Ce n'est pas que Lucrece n'y allast tousjours avec sa Tante, & quelques autres filles du voisinage accompagnées de leurs Meres ; mais ces bonnes Dames croyoient que leurs filles estoient en seureté, pourveu qu'elles fussent sorties du logis avec elles, & qu'elles y ruinassent en mesme temps. Il y en a plusieurs attrapées a ce piege : Car comme la campagne donne quelque espece de liberté à cause que les témoins & les espions y sont moins frequens, & qu'il y a plus d'espace pour s'écarter ; il s'y rencontre souvent une occasion de faire succomber une Maistresse, & c'est proprement ce qu'on appelle l'heure du Berger. D'ailleurs, les gens de la Cour ne meurent pas de faim faute de demander leurs necessitez ; ils prennent des avantages sur une Bourgeoise Coquette, qu'ils n'oseroient pas prendre sur une personne de condition dont ils respecteroient la qualité. Enfin, nostre Assiegeant somma tant de fois la place de ses rendre, & la

presa de si pres, qu'il la prit un jour au dépourueu, & éloignée de tout secours. Car la Tante estoit alors en affaire, & bien occupée à une importante partie de Triquetrac qu'elle saillit à gagner Bredouille.

Lucrece se rendit donc, je suis fâché de le dire ; mais il est vray. le voudrois seulement pour son honneur, sçavoir les parolles pathetiques que luy dit son Amant passionné pour la toucher. Elles Furent plus heureuses que toutes es autres qu'il luy avoit dites jusques-là. Jecroy qu'il luy fit bien valoir le Saffran qu'il avoit sur le visage ; car en effet, il estoit devenu tout jaune de soucy. Je croy aussi qu'il tira un poignard de sa poche pour se percer le cœur en sa presence, puisque son amour ne l'avoit pû encore faire mourir. Il ne manqua pas non plus de la faire ressouvenir de la promesse de Mariage qu'il luy avoit donnée, & de luy faire là dessus plusieurs sermens pour la confirmer. Mais par malheur on ne sçait rien de tout cela, parce que la chose se passa en secret : ce qui serviroit pourtant beaucoup pour la décharge de cette Demoiselle. Seulement il faut croire qu'il ysi de grands efforts ; car en effet Lucrece estoit une fille d'honneur & de vertu ; & elle le monstra bien. ayant esté fort long-temps à teni bon, bien que de la maniere donelle avoit esté élevée, ce deus estre vne Bicoque à estre emportée facilement. Quoy qu'il en soit elle songea plustost à establir sa fortune qu'à contenter son a mour. Elle ne crût pas pouvoimener d'abord le Marquis che un Notaire, ou devant un Curé qui auroient esté peut-estre de Causeurs capables de divulgues l'affaire, & de donner occasion aux parens de son Amant de ompre. Elle crut qu'il falloit qu'il eust quelque engagement precedent ; & elle ayma mieux hazarser quelque chose du sien, que le manquer une occasion d'estre grande Dame. Ce n'est point la haute de Lucrece, si le Marquis n'a point tenu sa parolle, qu'elle voit ouy dire inviolable chez les Gentils-hommes. Et certes il y en beaucoup qui ne se mocqueront pas d'elle, parce qu'elles y ont esté suffi attrapées. Leur amour dura encore quelque-temps avec plus le familiarité qu'auparavant, sans qu'il y arrivast rien de memorable. Car il n'y eust point de rival qui contestast au Marquis la place qu'il avoit gagnée, ou qui envoyast à sa Maistresse de fausses Lettres. Il n'y eut point de portrait, ny de monstre, ny de bracelet de cheveux qui fut pris ou égaré, ou qui eust passé en d'autres mains ; point d'absence, ny de fausse nouvelle de mort, ou de changement

d'amour ; point de Rivale jalouse qui fift faire quelque fausse vision ou équivoque ; qui sont toutes les choses necessaires & les materiaux les plus communs pour bastir des Intrigues de Romans. Inventions qu'on a mis en tant de formes, & qu'on a rapetassées si souvent qu'elles sont toutes usées.

Je ne puis donc raconter autre chose de cette Histoire ; car toutes les particularitez que j'en pourrois sçavoir, si j'en estois curieux, ce seroit d'apprendre combien un tel jour on a mangé de Dindons à Saint Cloud chez la Durier ; combien de plats de petits pois ou de fraises on a consommé au logis de petit Maure à Vaugirard ; parce qu'on pourroit encore trouver les parties de ces Collations, chez les Hostes où elles ont esté faites ; quoy qu'elles ayent esté acquitées peu de temps apres par le Marquis, qui payoit si bien, que cela faisoit tort à sa Noblesse. Ils furent mesme si discrets, qu'on ne s'avisa point qu'il y eust plus de privauté qu'auparavant ; & cela n'empescha pas qu'il n'y eust plusieurs personnes du second ordre qui entretinssent Lucrece, & qui en fissent les amoureux & les passionnez. Mais c'estoit tousjours avec quelque espece de respect pour le Marquis, & fous son bon plaisir. Ils prenoient leur avantage quand il n'y estoit pas, & ils luy cedoient la place quand il arrivoit. Car chacun sçait que ces Nobles sont un peu redoutables aux Bourgeois, & par consequent nuisent beaucoup aux filles, à cause qu'ils écartent les bons partis.

Lucrece avoit accoustumé son Amant à souffrir qu'elle entretinst comme elle avoit tousjours fait, tous ceux qui viendroient chez elle. Particulierement depuis sa faute, que le remords de sa conscience luy faisoit croire plus pu— blique qu'elle n'estoit ; elle les traita encore plus favorablement. Peut-estre aussi que par adresse elle en usoit de la sorte ; car quoy qu'elle se flattast tousjours de l'esperance d'estre Madame la Marquise ; neantmoins comme la chose n'estoit pas faite, & qu'il n'y a rien de si assuré qui ne puisse manquer ; elle estoit bien-aise d'avoir encore quelques autres personnes en main, pour s'en servir en cas de necessité. Outre qu'il est fort naturel aux Coquettes, d'aymer à se faire dire des douceurs par toute sorte de gens, quoy qu'elles n'ayent pour eux, ny amour, ny estime.

Parmy ce Corps de reserue de Galans assez nombreux, se trouva Nicodeme, qui estoit un grand diseur de fleurettes ; & comme j'ay dit, un

amoureux universel. Il s'engagea si avant dans cette amour, qu'un jour apres avoir prosné sa passion avec les plus belles Marguerites Françoises qu'il pust trouver ; Lucrece pour s'en défaire, dit qu'elle n'adjoustoit point de foy à ses parolles, & qu'elle en voudroit voir de plus puissans témoignages. Il luy répondit serieusement, qu'il luy en donneroit de telle nature qu'elle voudroit ; elle luy repliqua qu'elle se raportoit à luy de les choisir. Aussi-tost Nicodeme, pour luy monstrar qu'il la vouloit aymer toute sa vie ; luy dit qu'il luy en donneroit tout à l'heure une promesse par écrit. Tout en riant elle l'en deffia ; & un peu de temps apres, Nicodeme s'estant retiré expressément dans une Antichambre, luy apporta en effet une promesse de Mariage qu'il luy mit en main. Elle la prit en continuant sa raillerie, & luy demanda seulement, la quantiéme est-ce d'aujourd 'huy ? (Car c'étoit un homme sujet à de telles foiblesses.) En mesme temps, pour monstrar qu'elle n'en faisoit pas grand estat, elle s'en servit à envelopper une orange de Portugal qu'elle tenoit en sa main. Neantmoins elle ne laissa pas de la ferrer assez proprement pour les besoins qu'elle en pourroit avoir ; quand ce n'eust esté que pour faire voir un jour qu'elle avoit eu des Amans.

Cela s'estoit passé auparavant que Nicodeme fust engagé avec Javotte. Quelque-temps apres il arriva qu'un Procureur de l'Officialité nommé Villeslatin, qui estoit amy & voisin de l'Oncle de Lucrece, le vint voir, & le trouva dans sa chambre au coin du feu. Par hazard Lucrece estoit à foüiller dans un Buffet qu'elle avoit dans la mesme chambre. Comme c'est la premiere cajolierie des Vieillards, de demander aux jeunes filles quand elles seront mariées ; ce fut aussi le premier compliment de ce Procureur. Hé bien (luy dit-il) Mademoiselle, quand est-ce que nous danserons à vostre Nopce ? Je ne sçay pas quand ce fera (répondit Lucrece en riant) au moins ce ne sera pas faute de Serviteurs : voila une Promesse si j'en veux, il ne tient qu'à moy de l'accepter. Elle dit cela en montrant un papier plié, qui estoit cette Promesse qu'elle avoit trouvée fortuitemet sous la main ; surquoy neantmoins elle ne faisoit pas grad fondemet : car elle mettoit toutes ses esperances en celle du Marquis, dont elle n'avoit garde de faire alors mention. Le Procureur par curiosité jetta la main dessus sans qu'elle y prift garde : Et faisant semblant de la vouloir arracher, elle fut obligée de la lascher de peur de la rompre. Il la leut exactement, & il luy dit qu'il

connoissoit celuy qui l'avoit souscrite : qu'il avoit du bien, & il n'en fit point d'autre éloge : Car il croyoit bien par ce mot avoir dit tout ce qui s'en pouvoit dire. Il luy demanda si la promesse estoit reciproque, & si elle en avoit donné une autre. Mais Lucrece sans dire ny ouy, ny non, luy répondit tousjours en bousonnant. Il luy recommanda serieusement de la bien garder, luy offrant de la servir en cette occasion, & de faire une exacte enquête du bien que Nicodeme pouvoit avoir.

A quelques jours de là, il auint que Villelatin estant allé au Châtelet pour quelques affaires, y trouva Vollichon pere de Javotte ; & comme il le connoissoit de longue main, Vollichon luy fit part de la joyeuse nouvelle du Mariage prochain de sa fille. Villelatin s'en réjouyt d'abord avec luy, disant qu'il faisoit fort bien de la marier ainsi jeune ; qu'une fille est de grande garde, qu'un Pere en est déchargé & n'est plus responsable de ses fredaines, quand elle est entre les mains d'un Mary qui est obligé d'en avoir le soin. Qu'à la vérité sa petite Javotte estoit bien sage ; mais que le siecle estoit si corrompu, & la jeunesse si dépravée ; qu'on ne faisoit non plus de scrupule de surprendre une pauvre innocente, que de boire un Verre d'eau. Et apres d'autres discours de cette nature, que j'obmets à dessein, non pas faute de les sçavoir (car je les ay ouy lire mille fois) Il luy demanda qui estoit celuy qu'il avoit choisi pour lire entrer en son alliance, & quand se feroit la solemnité du Mariage. Vollichon luy répondit que les Bans estoient desia jettez à paint Nicolas & à Saint Scuerin, tes Parroisses des futurs Espoux ; que les Fiançailles se devoient faire dans deux jours, & que c'estoit Nicodeme qui devoit estre son Gendre. Comment (s'écria Villelatin ?) & on disoit qu'il devoit pouser Mademoiselle Lucrece vostre voisine ? J'ay veu, leu, & tenu une promesse de Mariage à on profit, & qui est bien signée de luy. Vous me surprenez (dit Vollichon) je vous prie de m'en faire sçavoir des nouvelles certaines & de me dire s'il..... Et sans achever, il le quitta avec surie, en criant. Qui appelle Volli chon ? C'estoit le Guichetier de l Porte du Presidial qui appelloi Vollichon, pour venir parler su-la montée à une Partie qu'on ne vouloit pas laiffer entrer. Son auidité qui ne vouloit rien laisse perdre, ne luy permit pas de fair reflexion qu'il quittoit une affaire tres-importante, pour une autre qui estoit peut-estre de neant comme elle estoit en effet. Si-toit qu'il eût expédié cette

Partie, i retourna au lieu où il avoit laisse Villeslatin, pour luy demande s'il se souvenoit des termes auxquels la promesse de Mariag estoit conceuë, puisqu'il l'avoieuë entre ses mains. Mais il ne le trouva plus. Car comme celui-ci estoit fort zelé pour le service de Lucrece & de toute sa familles voyant le brusque départ de Vollichon, il s'imagina qu'il estoit allé promptement faire avertir sa femme & la fille, qu'on vouloit aller sur son marché ; & qu'une autre personne avoit surpris une promesse de Mariage de Nicodene. Enfin, il crût qu'il estoit allé sonner ordre d'achever le Mariage avant qu'on y pust former opposition, de peur de laisser échaer ce party, qui en effet luy estoit anantageux. Il eut peur que ce qu'il avoit decouvert à Vollichon ne le poussast encore plûtost precipiter l'affaire. C'est ce qui l'obligea d'aller tout de ce pas & se son propre mouvement (sans parler de rien à Lucrece, ny à son Oncle, ny à sa Tante) afin de ne perdre point de temps, former une opposition au Mariage entre les mains des Curez de Saint Nicolas & de Saint Severin. Et nor content de cela, il obtint du Lieutenant Civil & de l'Official des deffenses de passer outre, qu'il si signifier aux mesmes Curez & à Vollichon ; car quand à Nicode me, il ne sçavoit où il demeuroit Puis il vint tout en sueur sur le trois heures apres midy, dire Lucrece, qu'il y avoit bien de nouvelles, qu'elle luy avoit bien de l'obligation, qu'il n'avoit n bû ny mangé de tout le jour, qu'il avoit tousjours couru pour son service. Et apres plusieurs semblables Prologues, il luy raconta il rencontre qu'il avoit fait de Vollichon, & tous les exploits qu' avoit fait depuis.

Lucrece fut fort surprise de recit, & il luy monta au visage une rougeur plus forte qu'aucune qu'elle eust jamais euë. Pour tout remerciement de la bonne volonté de ce Procureur, elle luy dit qu'il la servoit vraiment avec beaucoup de chaleur ; puisqu' il n'avoit pas mesme pris le temps d'en parler à son Oncle, ny à sa Tante ; qu'en son particulier, elle n'avoit point dessein d'épouser Nicodeme, & encore moins par l'ordre de la Justice. Ha, ha (dit alors le Procureur) il faut apprendre à cette jeunesse éventée, à ne se mocquer pas des filles d'honneur : nous avons sa signature, il faudra au moins qu'il paye des dommages & interests ; laissezmoy seulement faire. Et avec un nous nous verrons tantost plus amplemenr, je n'ay ny bû ny mangé d'aujourd'huy ; il enfila l'escalier, & tira la porte de la chambre apres luy ;

il la ferma mesme à double tour pour empescher qu'on ne courust apres luy pour le reconduire.

Lucrece, que par bon-heur il avoit-trouvée seule, demeura en grande perplexité. Son Marquis s'en estoit allé il y avoit quelque temps, & luy avoit laissé des marques de son amour. Peu avant son départ, elle s'estoit apperceuë d'un certain mal qui avoit la mine de luy gaster bien-tost la taille. Cela mesme l'avoit obligée de le presser de l'épouser. Mais lors qu'elle le conjuroit si vivement qu'il ne s'en pouvoit presque plus deffendre ; il luy vint un ordre de la Cour d'aller joindre son Regiment : A quoy il obeyt en apparence avec regret, & en luy faisant de grandes protestations de revenir au plustost satisfaire à sa promesse. Il partit bien, mais je ne sçay quel terme il prit pourson retour, tant y a qu'il n'est point encore revenu. Lucrece luy écrivit force lettres ; mais elle n'en receut point de réponse. Elle vit bien alors, mais trop tard, qu'elle estoit abusée ; & ce qui la confirma dans cette pensée, c'est que depuis le départ du Marquis, elle n'avoit plus trouvé la promesse de Mariage qu'il luy avoit données. Elle ne pouvoit pas mesme s'imaginer comme elle l'avoit perduë, veu le grand soin qu'elle avoit eu de la serrer dans son Cabinet : Or voicy comme la chose estoit arrivée.

La passion du Marquis estant un peu refroidie par la jouyssance, il fit reflexion sur la sottise qu'il alloit faire s'il executoit la parolle qu'il avoit donnée à Lucrece. Outre le tort qu'il faisoit à sa maison en se mésalliant ; il voyoit tous ses parens animez contre luy, qui luy feroient perdre les grands biens, sans lesquels il ne pouvoit soustenir l'éclat de sa naissance. Il voyoit d'unautre costé, que si Lucrece playdoit contre luy en vertu de sa Promesse de Mariage, cela luy seroit une très- fâcheuse affaire. Car outre que ces sortes de Procés laissent tousjours quelque tache à l'honneur d'un honneste homme, à cause qu'il est accusé en public de trahison & de manquement de parolle ; les événemens en sont quelquefois douteux ; & avec quelque avantage qu'on en sorte, ils coustent toûjours tres-cher. Il se resolut donc d'user de ftratagéme pour se tirer de ce mauvais pas, où son amour trop violent l'avoit engagé. Pour cét effet, il mena sa Maistresse à la Foire Saint Germain ; & luy disant qu'il luy vouloit donner le plus beau Cabinet d'ébeine qui s'y trouveroit, il la pria de le choisir, & d'en faire le prix. Elle fit l'un & l'autre, & de plus elle Le remercia de sa liberalité. Le Marquis

prit le soin de le luy faire porter chez elle ; mais auparavant il commanda secrettement au Marchand d'y faire des clefs doubles, dont il garda les unes par devers luy, & il fit livrer les autres à Lucrece, avec le Cabinet. Soudain qu'elle eut ce present, elle y serra avec joye ses plus precieux Bijoux, & ne manqua pas sur tout d'y mettre sa Promesse de Mariage qu'elle avoit du Marquis.

Quand il fut sur son départ, ayant dessein de retirer sa Promesse ; il alla chez Lucrece à une heure où il sçavoit qu'elle n'estoit pas au logis. Il y entra familièrement comme il avoit accoustuté, & feignant d'avoir quelque chose d'importance à luy dire, il demanda permission de l'attendre dans sa Chambre. Estant là, il se trouva bien-tost seul, & alors avec la clef qu'il avoit par devers luy, il ouvrit le Cabinet, & trouvant la Promesse, s'en saisit, sans que Lucrece quand elle fut arrivée s'apperceût d'aucune chose. Elle n'avoit mesme reconnu ce vol que peu de jours avant ce Procès que venoit de former Ville-flattin contre Nicodeme, & n'en avoit pas encore soubçonné le Marquis. Mais quand elle vid que son absence duroit, qu'il ne luy écrivoit point, & que sa Promesse estoit perduë, elle ne douta plus de sa persidie. Dans son déplaisir elle ne trouva point de meilleur remede à son affliction, que d'entretenir avec plus de soin ses autres conquestes. Or comme il falloit qu'elle se mariast avant qu'on s'apperceust de ce qu'elle avoit tant de sujet de cacher ; elle commença à s'affliger moins du zele indiscret de son voisin, qui luy cherchoit un mary mal-gré elle par les voyes de la Justice.

Elle attendit donc avec patien ce le succès de cette affaire, rai sonnante ainsi en elle-mesme ; que si elle gagnoit sa cause, elle gagnoit un mary dont elle avoit grand besoin ; & si elle la perdoit, elle pourroit dire (comme il estoit vray) qu'elle n'avoit point approuvé cette procedure, & qu'on l'avoit commencée à son insçu ; ce qu'elle croyoit estre suffisant pour mettre son honneur à couvert. Aussi bien il n'estoit plus temps de deliberer, la promptitude du Procureur avoit fait tout le mal qui en pouvoit arriver ; la matiere estoit desia donnée aux caquets & aux railleries, il falloit voir seulement où cela aboutiroit. Ville-flattin la revenant voir le soir, luy dit qu'elle luy donnast sa Promesse. La honte ne l'ayant pas encore fait refoudre, elle fit semblant de l'avoir égarée, & luy dit mesme qu'elle craignoit qu'elle ne fust perduë. Vous auriez fait là (reprit-il) une belle

affaire. Orsus, trouvez-là au plustost, cependant que ce Mariage est arrêté, il ne peut pas passer outre au prejudice de nos deffenses ; mais il la faudra bien avoir pour la faire reconnoistre. Dites-moy cependant, N'a-t-il point eu d'autres privautez avec vous ? N'y a-t-il point eu de copule ? Dites hardiment, cela peut servir à vostre Cause ? Dame, en ces occasions il faut tout dire, on n'y seroit pas receu par apres.

Lucrece rougit alors avec une confusion qui n'est pas imaginable, & qui l'empescha de faire aucune réponse. Elle fut tellement surprise de cette grosse parole, qu'elle fut toute preste à luy advoüer son mal-heur, dont elle croyoit qu'il se fust desia apperceu de la sorte qu'il la traitoit. Elle l'alloit prier en mesme temps de s'entremettre auprès de Son Oncle & de sa Tante, pour obtenir le pardon de sa faute. Ville-flattin crût que sa rougeur venoit de ce qu'il luy avoit demandé assez cruement, une chose dont un homme plus civil que luy se seroit informé avec plus d'honnesteté : de forte que sans la presser davantage, il la loüa de sa pudeur, luy disant ; Soyez aussi sage à l'advenir comme vous avez esté jusqu'icy, & vous reposez sur moy de cette affaire.

Cependant Nicodeme qui ne sçavoit rien de ces nouveaux incidens, alla le soir mesme voir Javotte sa vraye Maistresse ; & ayant mis des canons blancs, s'estant bien frisé & bien poudré ; il y arriva en chaise fort gay, retroussant sa moustache, & gringottant un air nouveau. Il rencontra dans la Salle la mere & la fille, toutes deux Bourgeoisement occupées à ourler quelque linge pour achever le Trousseau de l'Accordée Le froid accueil qu'elles luy firent le surprit un peu, & commençant la conversation par l'ouvrage qu'elles tenoient ; Certes, ma bonne Maman (luy dit-il) vostre Fille vous aura bien de l'obligtion, car je me doute bien que ce linge à quoy vous travaillez est pour elle. La pretenduë Belle-mere luy répondit assez brusquement ; Ouy, Monsieur, c'est pour elle, mais il vous passera bien loin du nez. Je vous trouve bien hardy de venir encore ceans, apres nous avoir voulu affronter. Là, là, ma Fille est jeune, & ne manquera pas de Partis ; nous ne sommes pas des personnes à aller playder à l'Officialité pour avoir un Gendre. Allez trouver vostre autre Maistresse à qui vous avez promis Mariage ? Nous ne voulons pas estre cause qu'elle soit dés-honorée. Nicodeme encore plus estonné, jura qu'il n'avoit aucun engagement

qu'avec sa Fille. Vrayment (reprit aussi-tost la Procureuse) il nous en feroit bien accroire si nous n'avions dequoy le convaincre. Et appellant sa Servante, elle luy dit ; Julienne, allez querir un papier qui est, là haut sur le manteau de la cheminée, que je luy fasse voir son bec-jaune ? Quand il fut apporté ; tenez (dit-elle) voyez si je parle par cœur ? Nicodeme pensa tomber de son haut en le lisant ; car il connoissoit le cœur de Lucrece, & il ne pouvoit concevoir qu'une si siere personne voulust playder à l'Officiatité pour avoir un mary. Il sçavoit qu'elle n'avoit receu sa Promesse qu'en riant, & sans fonder sur cea aucune esperance ny dessein de Mariage. Aussi n'en avoit-elle point parlé depuis ; de sorte qu'il imagina que cela n'estoit point fait par son ordre. Il dit donc à sa Belle mere ; Voilà une piece que quelque ennemy me jouë ; s'il ne tient qu'à cela, je vous apporte lés demain une main-levée de cette opposition pardevant Notaires.

Je n'ay que faire (réponditelle) de Notaires ny d'Advocats, je ne veux point donner ma fille ces débauchez, & à ces amoureux des onze mille Vierges. Je veux un homme qui soit bon mary, & qui gagne bien sa vie.

Nicodeme qui ne trouvoit pas là grande satisfaction, & d'ailleurs impatient de sçavoir la cause de cette broüillerie, prit congé d'elle peu de temps apres. Il ne fut pas assez hardy pour falüer en sortant sa Maistresse, de la maniere qu'il est permis aux Amans declarez. Pour Javotte, elle se contenta de luy faire une reverence muette ; mais en se levant elle laissa tomber un peloton de fil & ses ciseaux qui estoient sur sa juppe. Nicodeme se jette aussi-tost avec precipitation à ses pieds pour les relever, Javotte se baisse de son costé pour le prevenir ; & se relevans tous deux en mesme temps, leurs deux fronts se heurterent avec telle violence, qu'ils se firent chacun une bosse. Nicodeme au desespoir de ce mal-heur, voulut se retirer promptement ; mais il ne prit pas garde à un Buffet boiteux qui estoit derriere luy, qu'il choqua si rudement qu'il en fit tomber une belle Porcelaine, qui estoit une fille unique fort estimée dans la maison. Là dessus la mere éclatte en injures contre luy ; il fait mille excuses, & en veut ramasser les morceaux pour en renvoyer une pareille. Mais en marchant brusquement avec des souliers neufs fut un plancher bien fratté, & tel qu'il devoit estre pour des Fiançailles, le pied luy glissa ; & comme en ces occasions on tâche à se retenir à ce qu'on trouve, il se prit aux houpes des

cordons qui tenoient le Miroir attaché ; or le poids de son corps les ayant rompus, Nicodeme & le Miroir tomberent en mesme temps. Le plus blessé des deux neant moins, ce fut le Miroir, car il se cassa en mille pieces, Nicodeme en fut quitte pour deux contusions assez legeres. La Procureuse s'écriant plus fort qu'auparavant, luy dit ; Qui m'a amené icy ce Ruïne-maisons ? Ce Brise-tout ? Et se met en estat de le chasser avec le manche du ballay. Nicodeme tout honteux gagne la porte de la Salle ; mais estant en colere, il l'ouvrit avec tant de violence, qu'elle alla donner contre un Theorbe qu'un voisin avoit laiffé contre la muraille, qui fut entierement brisé. Bien luy en prit qu'il estoit tard : car en plein jour, au bruit que faisoit la Procureuse, la huée auroit fait courir les petits enfans apres luy. Il s'en alla donc également rouge de honte & de colere ; & à cause de l'heure ne pouvant rien faire ce soir- là, il se resolut d'attendre au jour d'apres à voir Lurece.

Le lendemain donc voulant y aller en bon ordre, il demanda sa belle garniture de dentelle, qui luy fut apportée à la reserve du rabat qui se trouva manquer. Il envoya son Laquais pour le chercherchés sa Blanchisseuse, qui répondit par ce Trucheman qu'elle ne l'avoit point. Comme Nicodeme estoit bon Bourgeois & bon ménager, il alla le chercher luymesme ; il foüilla & renuersa tout son linge blanc & son linge sale, & il trouva à la fin ce qu'il cherchoit, & mesme ce qu'il ne cher-Choit pas. Car il faut sçavoir que cette Blanchisseuse nommée Dame Roberte, blanchissoit aussi en la maison de Lucrece, & y estoit fort familiere. Or comme il remuoit ce linge sale, voyát une chemise de femme assez haute en couleur : il luy demanda en riant si c'estoit une chemise de Madeoiselle Lucrece. Dame Roberte luy répondit avec une grande naïveté ; Vrayement nenny, ce n'en est pas, Mademoiselle Lucrece est maintenant la plus propre fille qu'il y ait à Paris ; depuis plus de trois mois, je ne vois pas la moindre petite tache à son linge ; il est presque aussi blanc quand je le prends, que quand je le reporte. Et comment se porte-t'elle, luy dit Nicodeme ? Dame Roberte luy répondit avec la mesme ingenuité. La pauvre fille est toute mal bastie ; quand je vais chés elle le matin, je la trouve qui a des vomissemens & de si grands maux de cœur & d'estomac, qu' elle ne peut durer lassée dans son corps de juppe ; elle est tousjours avec ses brassieres de satin blanc. Toutefois cette pauvre

fille ne se plaint pas, & cache si bien son mal, qu'on ne sçait pas mesme au logis qu'elle soit malade ; l'apresdisnée elle reçoit son monde, comme si rien n'estoit ; c'est la meilleure ame & la plus patiente creature qui se puisse voir. Nicodeme remarqua ces parolles ingenuës ; & changeant de dessein, au lieu d'aller voir Lucrece, il alla consulter un Medecin, & un de ses amis du Barreau. Enfin il se douta de la vérité, & son imagination alla encore au delà. Car il s'imagina que pour remedier au mal de Lucrece, ses parens avoient formé cette action afin de la luy faire épouser. Il crut aussi que pour couvrir sa faute, elle leur avoit fait entendre qu'il avoit abusé d'elle sous la Promesse de Mariage, qu'il luy avoit sottement donnée. Il avoit appris de ses amis qu'il avoit consulté, & il le pouvoit sçavoir luy-mesme, puisque c'estoit son mestier, que son affaire estoit mauvaise ; qu'une fille enceinte fondée en Promesse de Mariage, seroit plustost cruë en Justice que luy ; & que quelques sermens qu'il fit du contraire, il ne détruiroit point la presumption qu'on auroit que ce ne fust de ses œuvres. D'ailleurs Lucrece estoit belle, & avoit beaucoup d'amis de gens de Robbe, qui luy pouvoient faire gagner sa Cause, quelque mauvaise qu'elle fust. Outre qu'elle estoit si discrete en apparence, qu'il ne la pouvoit pas convaincre d'aucune débauche, quoy que sa Coquetterie fust publique. Il resolut donc de sortir de cette affaire à quelque prix que ce fust avant qu'elle éclatast tout à fait ; car il s'imaginait, que si-tost qu'il auroit conjuré cet orage, & levé cette opposition, il renoüeroit aisément avec les pares de Javotte, de laquelle il estoit amoureux au dernier point. Et certainement si on eust connu son foible, il luy en eust coûté bon. Il employa quelque temps à chercher des connoissances pour faire parler sous main à l'Oncle de Lucrece, n'osant pas y aller en personne, de peur d'un amené sans scandale. Il y trouva quelque accès, par le moyen d'un amy qui connoissoit Villeflatin, le Plenipotentiaire & le grand Directeur de cette affaire, qui écouta volontiers ses Propositions.

Cependant Lucrece estoit demeurée dans un grand embarras. Elle craignoit tous les jours de plus en plus que son mal secret ne devint public ; & voyant bien qu'il ne falloit plus avoir d'esperance au Marquis, elle se resolut tout de bon de ménager l'affaire que le hazard & la promptitude de ce Procureur luy avoit préparée. Ce qui la fit encore plustost

resoudre, c'est qu'elle avoit presté l'oreille à vne Consultation qui s'estoit faite chez son Oncle sur une pareille espece, où l'affaire avoit esté decidée en faveur d'une Elle qui estoit en une semblable agonie. Elle prit donc en main sa Promesse pour la porter à son Oncle, & le prier en luy demandant pardon de sa faute, de luy faire reparer son honneur. Mais hélas ! en ce moment, elle avoit deux estranges repugnances ; l'une de découvrir sa faute, & l'autre d'en charger un Innocent ; ce qui estoit pourtant necessaire en cette occasion.

Trois fois elle monta en la chambre de son Oncle, & trois fois elle en descendit sans rien faire. Enfin y estant retournée avec une bonne resolution, elle commença à luy dire ; Mon Oncle : Et se repentant d'avoir commencé, elle s'arresta aussi-tost. Son Oncle luy ayant demandé ce qu'elle desiroit, elle luy demanda s'il n'avoit point veu ses ciseaux qu'elle avoit laissez sur la table. A la fin pourtant apres avoir longtemps tournoyé, elle luy dit tout de bon. Mon Oncle, je voudrois bien vous entretenir d'une affaire, en laquelle je vous prie de m'estre favorable. Mais comme elle commençoit à s'expliquer, & en mesme temps à rougir, on vint dire à son Oncle qu'on le demandoit en bas pour une affaire fort pressée. Il descendit promptement, & un peu apres il envoya querir ses gans & son manteau. Lucrece alors tint à bon-heur de n'avoir pas commencé le recit de son aduventure ; car elle auroit esté faschée de s'y voir interrompuë. Or cette affaire estoit que Villes lattin avoit envoyé querir cet Oncle, pour luy parler de l'affaire qu'il avoit poursuivie à son insceu & de son propre mouvement, dans la confiance qu'il avoit qu'il ne seroit point desavoüé, à cause du grand soin qu'il prenoit des interests de toute la Famille. Ce bon homme Fut fort surpris de cette nouvelle, & dit qu'il s'estonnoit fort de ce que sa Nièce ne luy en avoit rien dit. Mais il fut encore plus surpris, quam Villestattin luy ayant fait le recit de ce qui s'y estoit passé, dans le peu de jours que l'affaire avoitduré, luy dit que le Procés estoit terminé s'il vouloit. Qu'on luy offroit de gros dommages & interests ; & qu'en effet, l'Entremetteur de Nicodeme estoit chés luy, qui faisoit une proposition de donner deux mille écus en argent comptant à Lucrece ; à la charge de terminer l'affaire sur le champ. Il leur faisoit entendre que Nicodeme ne craignoit pas l'évenement de cette opposition en Justice, & qu'il monstreroit bien qu'elle estoits ans

fondemét : mais qu'il vouloit seulement lever l'ombrage qu'elle donoit aux parens de Javotte qu'il estoit prest d'épouser ; & particulièrement à cause que l'Aduét qui approchoit ne luy permettent pas de laisser tirer l'affaire en longueur. Qu'enfin il sacrifioit cette somme d'arget à son plaisir, afin de ne perdre point de temps, ce qu'il n'eust pas fait en autre saison. Villeslartin à qui on avoit promis en particulier une bonne paraguante, sçeut si bien cajoller le bon homme ; qu'il le fit resoudre d'accepter cette proposition, dans la menace qui leur estoit faite de reuoquer le lendemain ces offres pour en playder tout de bon. Et ce qui l'y porta encore plustost fut, que villelartin luy dit que Lucrece avoit égaré la Promesse qu'il falloir produire, ce qui la mettoit en danger d'estre debouttée au premier jour de sa demande. Illuy fit considerer aussi que n'y ayant qu'une simple Promesse de Mariage, sans autre suite ny engagement avec Lucrece ; & y ayant d'ailleurs un Contract solennel fait avec Javotte : cette action ne se pourroit resoudre qu'en quelques dommages & interests, qu'on n'arbitre pas tousjours fort grands, & qui dépendent purement du caprice des Juges.

Il passa donc aussi-tost une Transaction, en laquelle il ne fut pas besoin de faire parler Lucrece qui estoit mineure, & dont l'Oncle qui estoit son Tuteur crut bien procurer l'avantage. Il recent donc les deux mille écus, qui luy seturent bien depuis. Aussi-tost on vint annoncer cette bonne nouvelle à Lucrece, & Villeflartin luy cria dés la porte. Ne vous avois-je pas bien dit, que je vous serois avoir des dommages & interests ? Tenez, voilà deux mille écus que j'en ay tiré, & si ie n'avois pas la Promesse en main ; Regardez ce que c'eust esté si vous ne l'eussiez point perduë ? Hé bien, si on vous eust creuë, vous alliez laisser tout perdre ? Vous m'en remercieriez si vous voulez, mais c'est comme si je vous les donnois en pur don.

Lucrece surprise de ce compliment, & encore plus de cet accord qu'elle n'avoit esté du commencement du Procés, ne répondit qu'avec une action qui témoignoit un genereux mépris des richesses. Elle feignit qu'elle n'attendoit pas à vivre apres cela, & qu'elle n'avoit jamais approuvé tout ce procedé. Elle le remercia pourtant de la bonne volonté qu'il avoit témoignée pour elle. Dés le soir elle luy envoya une somme d'argent pour le payer de ses peines, qu'il refusa genereusement ; & le lendemain elle luy envoya le triple en presens qu'il receût fort bien.

Lucrece n'eut plus besoin alors de découvrir son mal secret, mais de chercher de nouvelles adresses pour le cacher & pour le couvrir ; & elle en vint à bout à la fin, comme vous verrez dans la suite : mais je veux la laisser un peu reposer ; car il ne faut pas tant travailler une personne enceinte.

Nicodeme sorty de cette fascheuse affaire, & joyeux d'avoir la main-levée de cette opposition ; alla aussi-tost trouver le Pere de Javotte, apres avoir neantmoins appaisé la Mere, en luy renvoyant un autre Miroir, un autre Theorbe, & une autre Porcelaine. Vollichon luy fit un accueil plus froid qu'il ne croyoit ; car il ne fit pas grand cas de la main-levée de cette opposition ; & sous pretexte que s'il avoit fait cette sottise-là, il en pourroit bien avoir fait d'autres, donc il desiroit s'informer : Il luy demanda du temps pour ne rien precipiter, & il remit le Mariage au lendemain des Roys, à cause que l'Advent estoit fort proche. Ce que Nicodeme fut obligé de souffrir, en regrettant neantmoins l'argent qu'il avoit donné dans l'esperance de se marier deux jours apres. Or ce n'estoit pas ce qui arrestoit Vollichon ; mais c'est que deux jours auparavant, on luy avoit parlé d'un autre party pour sa fille, qui estoit plus avantageux : Et voulant avoir (comme il disoit) deux cordes à son arc ; il ne vouloit differer, qu'afin de voir s'il pourroit s'engager avec le plus riche, pour rompre aussi-tost avec celui qui l'estoit le moins.

Ce beau Galand qu'on luy avoit proposé pour Javotte, estoit encore un Advocat ; ou pour le moins un homme qui portoit au Palais la Robbe & le Bonnet. La seule fois qu'il parut au Barreau, ce fut lors qu'il presta serment de garder les Ordonnances. Et vrayment il les garda bien ; car il ne trouva jamais occasion de les transgresser. Depuis vingt ans il n'avoit pas manqué un matin de se trouver au Palais ; & cependant il n'avoit jamais fait Consultation, Escritures, ny Plaidoyer. En recompense il estoit fort employé à discovrir sur plusieurs fausses nouvelles qui se debitoient à son Pillier ; & il avoit fait plusieurs Consultations sur les affaires Publiques, & sur le Gouvernement. Car il se méloit parmy de gros pelotons de gens inutiles, qui tous les matins vont au Palais, & y parlent de toutes sortes de nouvelles ; comme s'ils estoient Controlleurs d'Estat (Offices fort courus & fort en vogue) je m'étonne de ce qu'on ne les fait pas financer.

L'apresdisnée il alloit aux Conferences du Bureau d'Adresse, aux Harangues qui se faisoient par les Professeurs dans les Colleges, aux Sermons, aux Musiques des Eglises, à l'Orvietan, & à tous les autres jeux & divertissemens publics qui ne coustoient rien. Car c'estoit un homme que l'avarice dominoit entierement ; qualité qu'il avoit trouvée dans la succession de son Pere. Il estoit fils d'un Marchand Bonnetier, qui estoit devenu fort riche à force d'épargner ses écus, & fort barbu à force d'épargner sa barbe. Il se nommoit Jean Bedout, gros & trapu, un peu camus, & fort large des épaules.

Sa chambre estoit une vraye Salle des Antiques ; ce n'est pas qu'il y eust force belles curiositez ; mais à cause des Meubles dot elle estoit garnie. Son Buffet & sa Table estoient pleines de vieilles sculptures, & si delicates (j'entends la Table & le Buffet) qu'elles n'eussent pû souffrir les travaux du démenagement ; car il les auroit fallu embourer, ou garnir de paille, pour les transporter, comme si c'eust esté de la poterie. Sa Tapisserie & ses Sieges estoient de pieces raportées, & de tel prix, que pas un n'avoit son pareil. Sa cheminée estoit garnie d'unratelier chargé d'armes, qui estoient roüillées dès le temps des guerres de la Ligue ; & à sa poultre estoient attachées plusieurs cages pleines d'Oyseaux, qui avoient appris à siffler sous luy. La seule chose où il s'efforçoit de faire dépense estoit en Bibliotheque. Il avoit tous Livres d'élite ; je veux dire qu'il choisissoit ceux qui estoient à meilleur marché. Un mesme Auteur estoit composé de plusieurs Tomes d'inégale grandeur, d'impression, de volume, & de relievre differente ; encore estoit-il toujours imparfait. Entre les caracteres, ceux qu'il estimoit le plus c'étoient les Gothiques, & entre les relievres celles de Bois. Il fuyoit la conversation des honnestes gens, à cause qu'il pourroit arriver par malheur qu'on y seroit engagé à faire quelque dépense. Il se trouva mesme une fois mêlé dans une Conference de gens d'esprit, où comme on discouroit de plusieurs matières, il y avoit à faire un grand fruit : mais il rompit avec eux, à cause qu'à la fin de l'année il falloit payer un quart d'écu pour quelques menuës necessitez, & pour donner à un pauvre homme qui avoit soin de nettoyer la Salle. Il trouva ce present trop excessif ; & n'ayant voulu donner pour sa part que cinq sous, il les tira avec grande peine de son gousset ; mais pour les en faire sortir, il fallut qu'il retournast tout à fait sa pochette,

tant il avoit edans d'autres brimborions. Il s'y trouva mesme une grosse poignée de miettes de pain ; ce qui donna sujet à quelques railleurs, de dire qu'il avoit mis exprés ces miettes avec son argent : de peur qu'il ne se roüillast, de mesme qu'on met des cousteaux dans du son, quand on est long-temps sans les faire servir. Cette rupture leur sit grand plaisir, parce qu'ils virent bien que son esprit estoit une Pierre-ponce, qu'il estoit tout à fait impossible de polir.

Il avoit pourtant quelques bonnes qualitez ; car la chasteté & la sobriété estoient en luy en un souverain degré, & generalement toutes les vertus épargnantes. Il avoit une pudeur ingenuë, qui luy eust esté bien-seante s'il eut esté jeune. Il seroit devenu plus rouge qu'unChérubin, s'il eust revé les yeux sur une femme. Il estoit mesme si honteux en tout temps, qu'en parlant à l'un il regardoit l'autre : il tournoit ses glans ou ses boutons, mordoit ses gans, & se grattoit où il ne luy demangeoit pas ; En un mot, il il avoit point de contenance assevrée. Ses habits estoient aussi ridicules que sa mine. C'estoient des memorians ou repertoires des anciennes modes qui avoient regné en France. Son chapeau estoit plat, quoy que sa teste fust pointuë ; ses souliers estoient de niveau avec le plancher, & il ne se trouva, jamais bien mis que quand on porta de petits rabats, de petites basques, & des chausses estroites. Car comme il y trouva quelque épargne d'étoffe, il retint fort opiniastrement ces modes. Il avoit la teste grasse, quoy que son visage fust maigre, & ses sourcils & sa barbe estoient assez bien nourris, veu la petite chere qu'il faisoit.

C'eust esté dommage qu'une si belle plante & unique en son espece, n'eust point eu de rejetton. Il parla donc de se marier, ou plutôt quelqu'autre en parla pour luy ; car c' estoit un homme à marier par Ambassadeur, comme les Princes ; mais ce que ceux-là font par grandeur, cettuy-cy le faisoit par timidité. Cela l'excita à faire honorable & à visiter un peu les Bourgeois de son quartier ; jusqu'a telle familiarité, qu'ils souproient ensemble les Festes & les Dimanches, à condition que chaun feroit apporter son souper de on logis. Il arriva un jour fort plaisamment, qu'il s'y trouva huit clanches venans de huit ménages qui composoient l'Assemblée. Mais sa plus grande dépense fut du temps du Carnaval, ou il donna à manger à son tour aussi bien que les autres : & là furent mangez

quelques Coqs-d'Inde & quelques Cochons de lait qui n'ajoient point passé par les mains du Rotisseur : car le Maistre du Festin avoit coustume de dire qu'ils estoient plus propres quand on les accommodoit à la maison.

Je ne sçaurois me tenir que je ne raconte vne aduventure qui arriva à l'une de ces réjouyssances du quartier. Une Greffiere avoit coustume d'emporter la clef de l'armoire au pain, après en avoit taillé quelques morceaux qu'elle laissoit à la Servante & aux Clercs pour leur souper. Un jour qu'elle alloit manger chez un de ses voisins, elle avoit oublié de leur laisser leurs bribes ; de sorte qu'un des Clercs fut depuré, qui luy alla demander la clef de l'armoire au pain, au milieu de la Compagnie. Elle en rougit, & n'osa pas la luy refuser : mais quand elle fut au ogis, elle luy fit de grandes reprimandes sur son indiscretion, & luy deffendit bien expressément le luy venir jamais demander la clef du pain quand elle seroit en quelque Assemblée. Il retint bien cette leçon ; & une autrefois qu'il arriva à la Greffiere un pareil dévaut de memoire, le mesme Clerc luy vint dire devant tout le monde. Madame, puisque vous ne voulez pas qu'on vous demande a clef du pain, je vous prie au moins de nous ouvrir icy l'Armoire : & en mesme temps il fit entrer un Crocheteur qui avoit l'Armoire chargée sur son dos ; ce qui fit éclatter de rire toute la Compagnie. Peu apres il arriva un petit incident de cuisine qui fit continuer la risée. Car un Barbier estuniste qui estoit de la feste, se piquant de faire des sauces, se mit en devoir de faire un Salmigondis : mais ayant mis chauffer le plat sur les cendres auprès du feu qui estoit trop ardent ; un de bords du plat se fondit, & il s'y fit une échancrure pareille à celle de Bassins à faire la Barbe. Comme il le servit chaudement sur la table, un galand homme qui se trouva par hazard dans la troupe, dit assez plaisamment ; Jesça vois bien que ce Barbier maladroit nous donneroit icy un plade son mestier. Ces rencontres qui arriverent par bon-heur pour Bedout lors qu'il rendit le Bouquet, furent bien-tost connues par la Ville ; de force qu'on ne parloit en tous lieux que de son souper, qui par ce moyen fut mis en reputation.

Or comme il ne vouloit pas perdre cette dépense, cela fit qu'il resolut pendant ce temps de bonne chere, de se marier tout de bon. il semit donc sur sa bonne mine, fit lustrer son chapeau, & le remettre en forme ; il mit un peu de poudre sur ses cheveux. Il augmenta sa manchette de deux doigts ; il

mit mesme des canons, mais si petits, qu'il sembloit plutôt avoir des bandeaux sur les ambes, que des canons. Il fit abbattre la haute fustaye de sa Barbe, & le taillis de ses Sourcils. Enfin le force de soins, il devint un peu moins effroyable qu'auparavant. Une de ses Cousines parla aux parens de Javotte, qui estoit du voisinage, de la marier avec cét Adonis, qui avoit tous ses charmes enfermez sous la clef de son coffre. Elle fit bien-tost agréer cette proposition au Pere & à la Mere ; parce qu'elle assevera qu'il avoit beaucoup de bien, & sur tout que ce seroit un bon homme de Mary, qui ne mangeroit pas son fait ny la dot de sa femme. Mais comme Vollichon estoit plus formaliste, il dit qu'il vouloit voir plus précisément en quoy consistoient ses effets ; & il luy en fit demander le mémoire pour s'en informer. Bedout le refusa absolument ; dit pour toutes raisons qu'il avoit esté taxé aux Aisez, & contraint de se cacher pour cela six mois dans le Temple. Que les Partisans qui avoient des espions par tout, pourroient voir le memoire de son bien, s'il l'auoit donné vne fois à quelqu'un, & qu'ils recommenceroient, leurs poursuites. Il se contenta de dire qu'il monstreroit tousjours autant de bien, qu' on en donneroit à la fille qu'on luy proposoit. Or comme sa richesse estoit assez évidente, & qu'elle consistoit en maisons dans la Ville, & dans les Faux-bourgs ; Laurence, tel estoit le nom de sa Cousine, fit qu'on n'insista pas d'avantage sur cette formalité. Mais elle se trouva bien-embarassée pour faire l'entreveuë de luy & de la Maistresse qu'elle luy destinoit, afin de voir s'ils seroient agreables l'un à l'autre.

Bedout esquiua la partie qu'elle vouloit faire pour cela, & il luy lit que rien ne pressoit, qu'il ne prenoit pas une femme pour sa Beauté ; qu'il seroit assez temps de la voir, quand l'affaire seroit conluë ; qu'enfin telle qu'on la luy voudroit donner, elle luy plairoit assez. Mais si vous ne luy plaisez pas (luy dit Laurence ?) Bedout répondit, qu'une honneste femme ne devoit point avoir d'yeux pour les défauts de son mary. Nonobstant ces brutalitez, l'affaire s' avançoit tousjours, & vint au point que Laurence voulut à quelque prix que ce fut les faire rencontrer ensemble. Elle invita donc son Cousin de venir chés elle, un jour qu'elle sçavoit que Madame Vollichon luy devoit venir rendre visite avec sa fille. Il y vint sans se douter de l'embusche qui luy estoit preparée ; & apres quelque temps, quand il vit entrer ces deux Dames qu'il ne connoissoit point encores ; il rougit, perdit

contenance, & à tout force s'en vouloit aller. Mais Laurence le retint par le bras, & luy dit ; Demeurez, mon Cousin, la fortune vous favorise beaucoup aujourd'huy ; voilà celle que vous devez peut-estre avoir pour femme, & celle que vous aurez ainsi pour Belle-mere. Cela l'embarrassa encore davantage, il fut pourtant obligé de demeurer. Aussi-tost il fit deux reverences, une du pied droit, & l'autre du pied gauche, à chacune la sienne, & laissa parler pour luy sa Cousine, qui fit les honneurs de la maison.

Or comme il se trouva plus près le Javotte quand ils eurent pris Les sieges, ayant mis son chapeau plus son coude, & frottant ses mains l'une dans l'autre, apres un asses long silence, peut-estre afin le mediter ce qu'il devoit dire : il ouvrit ainsi la conversation. He bien (Mademoiselle) c'est dont vous dont on m'a parlé ? Javotte répondit, avec son innocence accoustumée. Je ne sçay pas (Monsieur) si on vous a parlé de moy mais je sçais bien qu'on ne m'a point parlé de vous. Comment (reprit-il) est-ce qu'on pretend vous marier sans vous en rien dire Jene sçais (dit-elle.) Mais que diriez-vous (repartit-il) si ou vous proposoit un Mariage ? Je ne dirois rien (répondit Javotte. Cela me seroit bien avantageux (reprit Bedout affez haut croyan dire un bon mot) Car nos Loi portent en termes formels, que qui ne dit mot semble consenti Jene sçais quelles font vos Loi (luy dit-elle ;) mais pour moy, ne connois que les Loix de mon Papa & de Maman. Mais (reprit-il) s'ils vous commandoient d'aymer un garçon comme moy, le feriez-vous ? Non (dit Javotte) Car ne sçait-on pas bien que les filles ne doivent jamais aymer les garçons ? J'entends (repliqua Bedout) s'il estoit devenu Mary. Ho, ho (dit-elle) il ne l'est pas encore ; il passera bien de l'eau sous les Ponts entre-cy & là. La bonne Mere qui vouloit ce party, qu'elle regardoit comme tresavantageux, se mit de la partie, & luy dit : Il ne faut pas (Monsieur) prendre garde à ce qu'elle dit ; c' est une fille fort jeune & si innocente, qu'elle en est toute fotte. Ha, Madame (reprit Bedout) ne dites pas cela, c'est vôtre Fille, & il ne se peut qu'elle ne vous ressemble. Quand à moy, je. trouve qu'il n'y a rien de tel, que de prendre pour femme une fille fort jeune ; car on la forme comme l'on veut auant qu'elle ait prison ply. La Mere reprend aussitost ; Ma Fille a tousjours esté bien élevée, & je la livreray à un Mary bonne ménagère ; depuis le matin jusques au soir, elle ne leve pas les yeux de dessus sa befongne. Quoy (interrompt

Javotte) faudra-t'il encore travailler quand je seray mariée ? je croyois que quand on estoit Maistresse on n'avoit autre chose à faire qu'à joüer, se promener, & faire des visites ? Si je sçavois cela, j'aymerois autant demeurer comme je suis ; A quoy sert donc le Mariage ? Laurence qui estoit adroite & malicieuse, se mit là-dessus à luy dire. Non, non, Mademoiselle, n'ayez point de peur, mon Cousin est plus galand homme qu'il ne semble ; il a du bien assez pour vivre honnorablement, sans que vous songiez tant à le ménager ; vous vivrez à vostre aise & fort en repos ; vous dormirez toute la matinée, vous direz joüer & vous promener tout le reste du jour, pourveu que vous soyez avec luy à disner & à souper, cela suffira. Vous parlez sans procuration fpeciale (luy dit Bedout presque en colere) un Mary ne prend une femme que pour avoir de la Compagnie & pour regler sa maison ; cependant au lieu de ménager son bien elle iroit le dissiper : le bien de Cresus n'y founiroit pas. Pour moy, ie voudrois qu'une femme vescu à ma mode, & qu'elle ne prift plaisir qu'à voir son mary. Vous donneriez (dit Laurence) des bornes bien estroites à ses plaisirs. Pour moy (reprit Bedout) je vous vais prouver par cent autoritez, que cela doit aller ainsi ; & il alloit enfile cent sottises & pedanteries, quand par bon-heur, vne Collation entra dans la Salle, qui rompit ce ridicule entretien.

La seule galanterie qu'il fit ce jour là, fut qu'il voulut peler une poire pour sa Maistresse : mais comme c'estoit presque fait, elle luy échappa des doigts, & se sucra d'elle-mesme sur le plancher de la chambre. Il la ramassa avec une fourchette, souffla dessus, la ratissa un peu, puis la luy offrit, & luy dit encore comme font plusieurs personnes maintenant, qu'il luy demandoit un million d'excuses. A quoy Javotte répondit angenuëment : Monsieur, je ne vous en sçavrois donner ; car je n'en ay pas vne seule. Apres quelques discours & aventures semblables, la visite se termina. Bedout se hazarda jufqu'à reconduire sa Maistresse chés elle : mais il prit tousjours le haut du pavé ; ce qu'il ne faisoit pas pourtant par incivilité ny par ambition, mais par ignorance ; qui estoit bien pardonnable à un homme qui faisoit son apprentissage d'Escuyer, & à qui semblable faute n'estoit jamais arrivée. A peine l'eut-il quittée, que Javotte dit à sa Mere. Mon Dieu, Maman, que voilà un homme qui me déplaist ; qui luy répondit seulement, Taisez-vous, petite Babouïne, vous ne sçavez pas ce qui vous est propre.

Bedout en s'en retournant rentra chez sa Cousine pour prendre : congé d'elle, qui luy demanda aussi-tost, ce qu'il disoit d'une sijolie personne. Il répondit qu'il n'y trouvoit rien à redire, sinon que la Mariée estoit trop belle. Et comme les timides sont tousjours désians & jaloux ; il luy advoüa que si elle devenoit sa femme, il auroit bien de la peine à la garder. Neantmoins la Beauté ayant des forces si puissantes, qu'elle fait des viues impressions sur les cœurs les plus bours & les plus farouches ; il s'en trouva dès lors amoureux, & pria sa Cousine de continuer ses soins pour avancer au plustost ce Mariage. Cependant il crût faire mieux sa cour dans son Cabinet en écrivant à sa Maistresses quelque chose qu'il auroit eu les loisir de mediter, qu'en luy parlant de vive voix ; à cause que sa timidité luy ostoit quelquefois la facilité de s'exprimer sur le champ. Il se mit donc à y travailler serieusement ; & apres avoir bien griffonné des sottises pour faire une Lettre galante, il la mit eau net dans du papier doré, & la cacheta bien proprement avec de la soye : c'estoit un soin qu'il n'anoit jamais pris pour perfonne. Il la donna à porter à un Laquais nouvellement venu de Picardie, & partant bien digne d'untel Maistre. Le Laquais avoit charge de donner la Lettre à Mademoiselle Javotte en main propre : ce qu'il fit ; mais aussi ce fut tout : Car il ne luy dit aucune chose, ny à qui elle s'adressoit, ny d'où elle venoit. Elle luy demanda seulement si le port estoit payé, & elle la porta soudain à son Pere à qui elle crut qu'elle s'adessoit : car elle avoit accoustumé d'en recevoir souvent pour luy, & n'en avoit jamais receu pour elle ; de sorte qu'elle ne songea pas seulement à lire l'adrese, quoy que je ne sçache pas précisément s'il y en avoit. Vollichon l'ouvrit & la leût, & en mesme temps souffrit de la naïfueté de sa fille, & admirale bel esprit de celui qu'il destinoit pour son Gendre, qui écrivoit en un style si magnifiques & si peu commun. Le Laquais. s'en retourna donc sans réponse. Bedout luy demanda où il s'estoit amusé si long-temps, & le cria fort de ce qu'il avoit tant tardé à revenir. Je me suis arrêté à voir de petites Demoiselles pas plus hautes que cela (dit le Laquais en montrant la hauteur de son coude) que tout le monde regardoit eau bout du Pont-Neuf qui se battouint. Or ce beau spectacle estoit, qu'il avoit veu la Monstre des Marionettes, qu'il croyoit ingenuement estre de chair & d'os, & animées. Bedout ne pouvant donc pas apprendre d'un Laquais si spirituel, comme sa

Maistresse avoit receu son Ambassade, resolut de l'aller voir sur le soir en personne. S'il y eust esté seul, il auroit peut-estre eu la mesme peine a y estre receu que Nicodeme : mais c'est ce qu'il n'auoit garde de faire ; il falloit mesme que son amour fust desia bien violente, pour luy faire entreprendre d'y aller avec une bonne & seure introduction. Il pria donc sa Cousine Laurence d'aller rendre à Madame Vollichon sa visite, & de trouver bon qu'il luy seruit d'Escuyer. Laurence fut ravie de luy rendre ce service, mesme rendit grace à Dieu de ce qu'elle voyoit son Cousin si changé, n'ayant pas creû qu'il peust : jamais avoir la hardiesse d'aller voir sa Maistresse. Elle fut fort bien receuë de la Mere & de la Fille, & à sa faveur Bedout le fut aussi. Et comme il n'estoit passibien mis que Nicodeme, & qu'il n'avoit pas la mine d'un cajolleur dangereux, Madame Vollichon ne craignit point de le laisser seul avec sa fille, tandis qu'elle entretenoit Laurence, qui l'avoit adroitement tirée un peu à l'écart pour favoriser ce nouvel Amant. Bedout impatient de sçavoir le succès du grand effort de son esprit ; dés les premiers complimens qu'il fit à Javotte, il luy demanda ce qu'elle disoit de la Lettre qu'elle avoit receuë, & pourquoy elle n'y avoit pas fait réponse. Elle luy répondit froidement qu'elle n'auoit point veu de Lettre, sinon une pour son Papa qu'elle luy avoit portée, & qui y feroit réponse par la Poste. Je ne vous parle pas de celle-là (repliqua-t'il) je vous parle d'une que vous a donnée aujourd'huy mon Laquais, & qui estoit pour vous-mesme. Pour moy (reprit Javotte en s'estonnant) hé les filles reçoivent-elles des Lettres ? N'est-ce pas pour, des affaires qu'on les écrit ? Et puis qui est-ce qui me l'auroit envoyée ? Bedout luy dit que c'estoit luy qui avoit pris cette hardiesse. Vous (dit-elle ?) Et vous n'estes pas aux champs ? Vous me prenez bien pour une ignorante, comme si je ne sçavois pas que toutes les Lettres viennent de bien loin par des Messagers ? Nous en recevons tous les jours ceans & mon Papa ne fait que se plaindre de l'argent qu'il couste à en payer le port. Aussi bien à quoy bon m'écrire ? Ne me direz-vous pas bien vous-mesme ce que vous voudrez, sans me le mander, puisque vous venez icy ? Aviez-vous quelque chose de si pressé à mes dire ? Bedout qui croyoit avoir fait une merveilleuse Lettre, & : qui en attendoit de grades loüanges, l'a prit au mot, en disant ; Puisque vous voulez donc bien. sçavoir ce qui est dans ma Lettre, je vous en veux faire la

lecture : car j'en ay gardé une coppie, qu'il tira en mesme temps de sa poche. Et qu'il leût en ces termes.

EPISTRE AMOUREUSE.

A

MADemoiselle

LA VOTTE

MADemoiselle,

Comme j'agis sous l'aveu & l'autorité de Messieurs vos Parens, qui m'ont permis d'esperer l'entrer en leur Alliance, Je ne vois pas qu'il soit hors des limites de la bien-seance de vous tracer ces lignes : Et vous faire là-dessus ma déclaration. Qui est que je vous offre un cœur tout neuf, tout pur & tout net, & qui est comme un parchemin vierge où vostre image se

pourra peindre à son aise, n'ayant jamais esté broüillé par aucun autre crayon ou portrait qu'il ait reçu. Mais que dis-je ? C'est plutôt vne planche d'airain, sur laquelle par le burin & les pointes de vos regards, vostre belle figure a esté desseignée ; Et puis ayant versé l'eau forte de vos rigueurs ; Elle y a esté gravée profondément, que vous pouvés désormais en tirer tant d'espreuves qu'il vous plaira. Je vous dois en revanche, que je ma puisse voir sur le vostre gravé en taille-douce ; & pour ne pas pousser plus loing mon Allegorie, je voudrois que nos deux cœurs passans sous la presse du Mariage, receussent de si belles impressions, qu'ils pussent estre apres reliés ensemble avec des nerfs indissolubles, pour venir sous deux habiter dans une estume, où nous apprendrions à jouir les bon-heurs d'une vie privée & tranquille ; bon-heurs que vous souhaitez dès aujourd'huy & pour toujours, Vostre tres-sumble & tres-affectionné futur spoux.

JEAN BEDOUT.

Après que Javotte eut bien escouté cette lettre, & qu'elle n'y eut rien entendu ; Elle crut que c'estoit faute d'y avoir esté assés attentive. Elle pria donc Bedout de la relire, ce qu'il fit tresvolontiers, croyant que c'étoit une marque de la bonté de la piece. Mais sur ce mo d'Allegorie, elle l'interrompit avec un grand cri (disant Ha, mon Dieu, quel grand Villain mot ! N'y a-t'il rien cache de mauvais là dessous ? Et comme il se mit en deuoir de le luy expliquer, Elle luy dit en l'interrompant derechef. Non, nom je ne le veux pas sçavoir, il susfit que Maman m'a toujours deffendu d'entendre dire de gros mots. Et sans vouloir entendu lire davantage, elle alla joindre sa Mere : De sorte que Bedout fut reduit faute de meilleur entretien, d'ayder à Iauotte à devider quelques Pelotons de laine.

Cependant, Madame Vollichon, avec son entretien Bourgeois, faisoit beaucoup souffrir la pauvre Laurence ; qui estoit une femme d'esprit & accoustumée à voir le beau monde. Elle luy avoit déjà fait des plaintes de l'embaras, & des soins que donnét les enfans, de la difficulté d'avoir de bonnes servantes ; Et elle luy savoit demandé, si elle n'en sçavoit point quelqu'une, parce qu'elle vouloit chasser la sienne ; non sans luy raconter tous les deffauts de celle-cy, & sans regretter les bonnes qualités de celles qu'elle avoit eues auparavant. Elle luy avoit aussi fait plainte de la despence de la maison & de la cherté des viures ; Disant tousjours pour

refrain, qu'un ménage avoit la gueulle bien grande ; Et une autrefois que c'étoit un gouffre & un abisme.

Quand Laurence pour destourner cette basse conversation, luy parla de quelques femmes du quartier ; Et entr'autres d'une Tresoriere de France logée vis à vis d'elle, qui faisoit assez de bruit dans le voisinage. Ha, ne me parlez point de celle-la (reprit Madame Vollichon !) C'est une glorieuse que je ne sçaurois souffrir. J'ay deux sujets de mes plaindre d'elle, que je ne luy pardonneray jamais. Laurence s'étant enquisse de la qualité de ces deux injures ; elle aprit que c'étoit parce que la Tresoriere n'étoit pas venue voir Madame Vollichon à sa dernière couche : Et ne luy avoit pas envoyé du cousin quand elle avoit fait le Pain benit. Laurence rioit encore de ce plaisant ressentiment, quand Vollichon entra dans la chambre. Il avoit tout le jour fait la débauche ayant esté à la Comedie, & de là au Cabaret, ou une de ses parties l'auoit traité. L'espargne d'unrepas, & les fumées du vin l'avoient rendu plus gay que de coutume ; ce qui l'auoit empêché de s'aller r'enfermer dans son estude, pour y travailler jusqu'à minuit comme il avoit accoustumé. A peine fut-il entré, qu'il dit tout en haletant, & avec un transport merveilleux ; qu'il avoit esté à la plus belle Comedie qui se pust jamais voir ; Et qu'il y avoit tant de monde, qu'on ne pouvoit entrer à la porte. Il dit mesme qu'il avoit trouvé là des Imprimeurs, & des gens qui travailloient à la presse. On n'entendoit pas d'abord ce quolibet ; Mais il l'expliqua, en disant que c'estoient des Coupeurs de bourse, qui avoient pris une monstre à un homme dans cette grande foule. Laurence luy demanda quelle pièce on avoit jouée. Il luy respondit Attendez, je vais vous le dire. Voyci le fait. Un particulier nommé Cinna, s'aduse de vouloir tuer un Empereur ; il fait ligue offensive & deffensive avec un autre appelé Maxime ; Mais il arrive qu'uncertain quidam va decouvrir le pot aux rose. Il y là une Demoiselle qui est cause de toute cette manigance, & qui dit les plus belles pointes du monde. On y voit l'Empereur assis dans un fauteuil devant qui ses deux Meilleurs font de beaux Haidoyers, où il y a de bons arrumens : Et la piece est toute pleine d'accidens qui vous ruisent. Pour conclusion, l'Empereur leur donne des lettres deremission ; Et ils se trouvent à la un camarades comme cochons. tout ce que j'y trouve à redire, c'est qu'il y deuroit avoir cinq ou six couplets de vers, comme j'en y veu

dans le Cid, car c' est le lus beau des pieces. C'est dommage (dit Laurence) qu'on ne sous donne la commission de faire des Prologues, car vous sũffissés merveilleusement, à expliquer le sujet d'une Tragédie

Nicodeme les interrompit pason arrivée ; La bonne humeur où estoit Vollichon, fut cause qu'il le receut mieux qu 'à. l'ordinaire ; bien qu'en son ame il eux dessein de rompre avec luy, attendant seulement que quel qu'une de ses legeretés luy e fournist l'occasion. Aussi ne lu pouvoit-on pas refuser un libre accès aupres de sa Maistresse tant que l'engagement qu'il avoit avec elle, c'est à dire son contract subsisteroit.

Dés que cet Amant eut sa faises reverences, Il dit à Madame Vollichon ; Hé bien, ma bonne Maman, ne m'avés-vous pas donné une generale Amnistà de tout le passé ? Qu' est-ce qui vous me venés conter (luy répondit-elle brusquement) avec vostre Amnistie ? Je veux dire reprit Nicodeme) que je crois que vous avés noyé toutes mes autes dans le fleuve d'oubly. voilà bien debutté (dit Vollichon) les oublies sont chez le s'atiffier : & il se mit à rire à gorse desployée, comme il faisoit tous ses méchans quolibets. Si nay fait icy quelque Bicestre (contunua Nicodeme) j'en ay payé ses dommages & interests, & je suis prest de parfournir ce qui y manquera. Ce n'est pas de cela rue je suis en, colere (dit Madame Vollichon) mais de ce que vous estes un perdu, un vilain & un desbauché ; Aussi-tost on Mary adjousta en adressant a parole à Nicodeme. Je veux envoyer un Commissaire chez vous, car on dit que vous vivez mal. Nicodeme se voulut iustifier), & jurer qu'il n'avoit jamais fait aucun scandale ; quand Laurence (voyant un souris guoguenard de Vollichon) interpreta ainsi ce brocard. Je vois bien (dit-elle) à la mine de Monsieur, qu'il vous veut reprocher que vous ne faites pas bonne chere. Il ne tiendra qu'à luy (repartit Nicodeme) de faire l'experience du contraire Car je le traiteray quand il voudra de maniere qu'il en sera content Hé bien (dit Vollichon) je vous prens au mot, j'iray demain difner chez vous, & je porteray dequoy manger. Il ne sera pas necessaire que vous aportiez dequoy manger (reprit Nicodeme) la Ville est bonne, je ne vous laisseray pas mourir de faim. Laurence fut encore l'interprete d'un pareil souris de Vollichon, en disant : Je vois bien que Monsieur m'a pas dessein de rien porter chez vous pour augmenter la bonne chere ; mais qu'il veut dire qu'il y portera ses

dents qui sont ses instrumens pour manger. A la bonne heure (dit Nicodeme) je vous sattendray demain, & vostre Compagnie ; (Il dit cela en montrant Bedout, qu'il connoissoit pour l'avoir veu au Palais, & qu'il croyoit estre venu avec Vollichon, sans sçavoir que ce fust son Rival.) Bedout repartit aussi-tost qu'il l'en remercioit, & qu'il n'estoit pas un homme à estre à charge à ses amis, pour aller ainsi disner chez eux sans necessité. Et bien (dit Vollichon) je porteray les deux, je mangeray pour luy & pour moy. Gardez bien (dit Nicodeme) de faire vanité d'estre grand mangeur, de peur d'attire le reproche qu'on fait souvenir aux Procureurs du Chastelet, de faire mille mangeries. Il n'y a rien qui ait moins de fondement que cela (repliqua Vollichon) canostre mestier maintenant est ce luy d'un Gagne-petit. Il est vray (dit alors Bedout) que la journée d'un Procureur du Chastelet n'est taxée que six deniers ; mais cette taxe est tant de fois reiterée, & il se passe si grand nombre d'actes en un jour, que cela monte à des sommes immenses. Je ne sçais pourquoy on a souffert jusqu'icy un si grand abus ; & je ne m'estones point qu'il y ait beaucoup de ces Messieurs qui ayent fait de grandes fortunes en fort peu de temps. bedout alloit faire de grandes moralitez sur les abus de la Justice ; car sur ces matieres, il estoit toûsjours muet. Quand Nicodeme luy rompit les chiens pour mettre Javotte de la conversation ; & la voyant qui devoit un peloton le laine, il luy dit assez Poëtiquement. Quand je vous vois occupée à ce trauail, il me semble que je vois une de ces Parques qui Hevident le fil de la vie des hommes. Et comme ma Destinée est en vos mains, il me semble aussi que c'est la mienne que vous demidez ; de sorte que je crains à toute heure que vos rigueurs n'en couppent le fil. Je n'entends point tout ce que vous dites (répondit Javotte) je n'ay point de Destinée entre les mains, je n'ay qu'un peloton de laine pour faire ma tapisserie. Mais quoy (reprit Nicodeme) n'avez-vous pas dessein de me faire mourir mille fois : par les cruelles longueurs que vous apportez à me rendre heureux Car quand je vois vostre tapisseries en vos mains, je crois voir encore la toile de Penelope ? Je ne sçais comment sont faites vos toiles de Penelope (repliqua Javotte) je n'en ay point veu chez pas une Lingere de Paris. Et pour le reste, ce n'est point de moy que cela dépend ; s'il en dépendoit, je vous assure que ce ne seroit encore de long-

temps. Madame Vollichon qui preloit l'oreille à cet entretien, dit là dessus prenant la parole. Vrayman, vrayman, vous avez tout loisir de masquer à vuide ; Je me garderay bien de passer outre jusqu'à ce que j'aye fait d'autres enquestes. Vous voyez, (adjousta son mary) elle n'est encore qu'à la premiere des Enquestes ; Mais je ne me soucie pas qu'elle passe par toutes les Chambres, pourueu qu'elle n'aille point à la Cour des Aydes. Ha Monsieur (interrompit Laurence) vous avez une trop honnête femme, pour avoir rien à craindre de ce costé-là. Je le crois dit Vollichon) mais ces bonnes ménageres sont fort à craindre, qui sont que leurs maris ont leur mouison de bois sans l'aller acheter sur le port.

Vous auriez esté bon du temps uv vieux Testament (dit Nicodeme) vous ne parlez que par figures. Il faudra donc (interrompit Bedout) ne prendre ses parolles que dans le sens Tropologique. Est-ce-là du Latin (dit alors Vollichon) je ne l'entends point, mais du Graisi vous en cassez ? Il y a longtemps (dit alors Laurence) que j'admire vostre maniere de parler ; il faut que vous ayez un Dictionnaire de quolibets que vous ayez appris par cœur, pour les prodiguer comme vous faites. Vrayement (dit Vollichon) j'en sçais bien d'autres dont je ne prens point d'argent. Et en effet il en alloit enfilier un grand nombre, si ce n'eust esté qu'un petit garçon vint à sa sœur Javotte demande tout haut en sa langue de petit enfant, quelques pressantes necesitez. Cette conversation fut ainsi interrompue ; & quand elle auroit esté mille fois plus serieuse, elle ne l'auroit pas esté moins. Car c'est la coustume de ces bons Bourgeois d'avoir tousjours leurs petits enfans devant leurs yeux, d'en faire le principal sujet de leur entretien, d'en admirer les sottises, & d'en boire toutes les ordures. Le petit Toinon fut aussitost loué de sa propreté, on luy promit à cause de cela du bon son ; Et apres qu'on l'eut mis sien à son aise, Madame Vollichon ne parla plus avec Mademoiselle Laurence que des belles qualitez de son fils, de ses mesures & postiqueries. Ce sont les termes consacrez chez les Bourgeois, & les mots de l'art, pour expliquer les gentilleffes de leurs enfans. Elle ne se contenta pas de le parler de celui-là, elle en loua encore un autre qui estoit à la mamelle : Disant de luy qu'il parloit tout seul, qu'il avoit la plus belle Eloquence du monde & qu'il sçavoit deja huit ou dix mots.

Toinon r'entra peu de temps apres dans la Salle en equipage de Cavalier, c'est à dire avec un baston entre les jambes, qu'il appelloit son Dada. Vollichon prit aussi-tost un manche de Balay qu'il mit entre les siennes ; & courant apres son fils, ils sirent ensemble trois tours au tour de la table ; ce qui donna occasion à Nicodeme, d'appeller cette course unTournoy.

Laurence commençoit à rire de la folie de Vollichon, quand Bedout luy remontra, qu'ell avoit tort de trouver à redire cette action ; Et que si elle avoit leu Plutarque, elle aupoit veu qu'autrefois Agesilaus sut surpris en la mesme pofure ; & qu'au lieu de s'en defendre, il pria seulement ceux qui l'avoient veu de n'en rien dire jusqu' à ce qu'ils eussent des enfans. Laurence ne répondit aue chose, sinon qu'on ne pouvoir rien faire qui n'eust son exemple dans l'antiquité ; Et par discretion, elle ne voulut pas continuer sa risée au nez de Vollichon, de peur de le fâcher. Elle se contenta de faire en elle-mesme refexion sur la sottise des Bourgeois qui quittent l'entretien de la meilleure compagnie du monde, pour vüer & badiner avec leurs enans ; & qui croient estre bien. escusez en alleguant l'affection paternelle ; comme s'ils n'avoient pas assez de temps pour y satisfaire, quand ils font en particulier & dans leur domestique Et comme si le reste de la compagnie, qui n'est pas obligée d'avoir la mesme affection, devoit prendre le mesme divertissement à leurs jeux, & à leurs gamba des. Sottise d'aurant plus ridicule, qu'elle s'estend bien souven jusqu'aux gens les plus esloignes de la Bourgeoisie, & qui ne s'en dessendent que par l'exemple qu'avoit cité Bedoutinutilement puisqu'Agesilaus ne se divertise soit ainsi qu'en secret ; encore estoit-il honteux d'avoir esté surpris en cette action.

Le reste de cette visite se passe en actions aussi badines ; Laurence en fut bien-tost fatiguée & se levant, emmena avec elle son cousin. Nicodeme fut obligé de sortir en mesme temps, parce que Madame. Vollichon le vouloit retirer & mettre la clef de la maison sous son chevet. Ces deux Amans firent encore plusieurs visites, aussi ridicules : mais je ne veux pas m'amuser à repeter toutes les sottises qui il y dirent de part & d'autres ; ce que nous en avons rapporté suffit.

Cependant, les affaires de Nicodeme alloient de mal en pis, & celles de Bedout de mieux en mieux. Ce n estoit pas que l'un rust plus de part aux bonnes grandes de leur Maistresse que l'autre : Car Javotte avoit pour eux,

une égale indifférence, ou plustost une égale aversion. Mais c'est que Vollichon trouvoit plus de bien, & moins de legereté & de fanfaronnade en Bedout qu'en Nicodeme. Il resolut donc tout à fait dans sa teste le mariage avec Bedout, sans demander l'advis de sa fille ; & il différa seulement la signature des articles, jusqu'à ce qu'il fust desgagé d'avec Nicodeme, avec lequel il esperoit de rompre bien-tost.

Comme on ne douta plus alors que Javotte ne fust bien-tost mariée, à cause qu'on avoit en main ces deux partis, on commença à luy donner chez elle plus de liberté qu'elle n'avoit auparavant. On luy fit venir un Maistre à Dancer pour la façonner ; & on choisit entre tous ceux de la ville, celui qui monstroit à meilleur marché ; encore sa Mere voulut qu'il luy monstrast principalement les cinq pas, & les trois visages ; Danses qui avoient esté lancées à sa nopce, & qu'elle lisoit estre les plus belles de toutes. On luy permit aussi de voir le beau monde, de faire des vites dans les beaux reduits, & le se mesler en des Compagnies Illustres & de Precieuses : Le out neantmoins sans s'esloigner beaucoup de son quartier ; Car in ne la vouloit pas perdre de reuë. Elle fut introduitte dans la Ilus belle de ces Compagnies par aurece, qui en estoit. Son exquise beauté, fut cause qu'elle y fut la bien venuë malgré son innorence & son ingenuité ; Car une elle personne est tousjours un grand ornement dans une compagnie de femmes. Ce beau reduit estoit une de ces Academies Bourgeoises dont il s'est estably quantité en toutes les Villes, & en tous les quartiers du Royaume ; où on discouroit de vers & de prose, & où on faisoit les jugemens de tous les ouvrages qui paroisoient au jour. La plupart des personnages qui la composoit, vouloient estre traitte d'Illustres, & avec raison ; puis qu'il n'y en avoit pas un qui ne se fist remarquer par quelque caractere particulier. Elle se tenoit chez Angelique qui estoit un personne de grand merite, que je ne sçay quel hazard avoit engagée dans cette Societé. Elle n'a voit point voulu prendre d'autre nom de guerre, ny de Roman que le sien : Car le nom d'Angelique est au poil & à la plume passant par tout, bon en prose, & bon en vers, & celebre dans l'Histoire, & dans la Fable. Elle avoit appris quelques langues, & eu toutes sortes de bons livres ; Mais elle s'en cachoit, comme d'un crime. Elle ne faisoit point sanité d'estaller ses sentimens qui estoient tousjours fort justes : Mais presque toujourns contredits, par comme dans

cette assemblée ce nombre des gens raisonnables estoit le moindre, elle ne màquoit jamais de perdre sa cause à la pluralité des voix. Et à propos de cela, elle se comparoit à cette Cassandre, qui n'estoit jamais rreüe quand elle disoit la verité. Elle avoit une de ses parentes qui oreñoit tout le contrepied. C'estoit la fille d'un Receveur & Payeur des Rentes de l'Hoftel de Ville ; que pour parler plus correctement, il falloit seulement appeller Receveur ; Car pour la seconde partie de sa charge, il ne la faisoit point. Elle s'appelloit Phylippote en son nom ordinaire, & en son nom de Roman elle se faisoit appeller Hyppolite qui est l'Anagramme du nom de Phylippote. Ce qui n'est pas une petite fortune pour une pretenduë Heroïne, quand son nom de Roman se peut faire avec les lettres d'un nom de Baptesme Elle affectoit de paroistre sçavàte avec une pedanterie insupportable. Un de ses amans luy enseignoit le Latin, un autre l'Italien un autre la Chiromance, un autre à faire des vers, de sorte qu'elle avoit presque autant de Maistres : que de Serviteurs. Il y avoit et cette compagnie des esprits de toutes les sortes, dont le plus honneste homme s'appelloit hylalete, passionné admirateur ses Vertus, & des beautés d'Angelique, & qui faisoit tout son possible pour se bien mettre dans son esprit. D'autre costé un certain Autheur nommé Charoselles à venoit aussi ; il avoit esté assés ameux en sa jeunesse, mais il estoit decrié à tel point, qu'il ne pouvoit plus trouver de Libraires pour Imprimer ses Ouvrages. Il se consoloit neantmoins par la lecture qu'il essayoit d'en faire en putes les compagnies, &.... Mais put beau, si je voulois descrire y par le menu toutes ses quali tez, & celles de ces autres personnages, je serois une trop longue digression, & ce seroit trop differer le mariage qui est sur le tapis. Pour couper court, il s'a massoit tous les jours bonne Compagnie chez Angelique quelquefois on y traittoit des questions curieuses : D'autrefois on y faisoit des conversations galantes, & on tâchoit d'imite tout ce qui se pratique dans le belles ruelles par les Pretieuses du premier ordre.

Le jour que Javotte fut introduitte dans cette Compagnie il y avoit moins de monde, & elle ne fut pas si tumultueuse qu'à l'ordinaire. Il arriva mesme que la conversation y fut assés agreable & spirituelle. Or quoy que Javotte n'y contribuast que de se presence, il ne sera pas hors de propos d'en inserer icy une parties qu'elle escouta avec une attention merveilleuse. Pour

vous consoler de cette digression, imaginez vous si vous voulez, qu'il arrive icy comme dans tous les Romans ; que Javotte est emarquée, qu'il vient vne tempeste qui la jette fur des bors estrangers au qu'un Rauisseur l'enleve en les lieux d'où l'on ne peut avoir le long-temps de ses nouvelles ; Encore aurez-vous cela de bon que vous ne la perdrez point de veüë, & vous la pourrez tousjours joüer de son silence, qui est une vertu bien rare en ce sexe.

Si-tost que les premiers compliments furent faits, dont les plus ingenües se tirent quelquefois assez bien ; parce que cela ne consiste d'ordinaire qu'en une profonde reverence, & en un petit galimatias qu'on prononce si bas qu'on ne l'entend point Hyppolite qui n'ay moit que les entretiens sçauans, esloigna bien tost ces discours communs qui se sont dans les visites ordinaires. Elle le se plaignit de Laurence qui avoit commencé à parler de nouvelles de la Ville & du voisinage, luy disant que cela sentoit sa visite d'accouchée, ou le discours de Commeres : Et que parmy le beau monde il ne falloit parler que de Livres & du belles choses. Aussi-tost elle si jetta sur la fripperie de plusieurs pauvres Auteurs, qui sont le premiers qui ont a souffrir de ce fausses Pretieuses, quand cette humeur critique les saisit. Dieu sçait donc, si elle les ajusta de toutes pieces : Mais dispésez moy de vous reciter cet endroit de peur conversation, que je veux passer sous silence. Car je n'oserois nommer pas un des Auteurs vivans : Ils m'accuseroient de tout ce qui auroit esté dit alors, quoy que je n'en pusse mais. L'aurois peu condamner tous les jugemens quiauroient esté prononcez contre eux, ce seroit un crime Capital d'en faire seulement mention. Ils me traitteroient bien plus rigoureusement qu'un Historien ou un Gazetier, qui ne sont jamais garands des recits qu'ils sont. Outre que ces Messieurs sont si delicats, qu'il faut bien prendre garde comme on parle d'eux. Ils sont si faciles à piquer, que le moindre mot de raillerie, ou une loüange mediocre les met aux champs, & les rend ennemis irreconciables. Apres quoy ce sont autant de bouches que vous fermez à la Renommée, qui auparavant parloient pour vous : & cela fait grand tort au Libraire, qui est intéressé au debit d'un Livre. J'ay mesme ce respect pour eux, que je ne veux pas faire comme certains Escrivains ; qui lors qu'ils en parlent retournent leurs noms, les escorchent, ou les anagrammatisent. Invention

assez inutile, puisque si leur nom est bien caché, le discours est obscur & perd de sa force & de sa grace ; on n'est tout au plus plaisant qu'à peu de personnes : Et si on le descouvre (comme il arrive presque tousjours) ce déguisement ne sert de rien ; veu que les Lecteurs sont si bien qu'ils en attrapent la clef, & il arrive souvent qu'il y a des Larrons d'honneur qui en font faire de fausses clefs. C'est pourquoy je ne parleray point du destail ; Mais seulement de ce qui fut dit en general, & dont personne ne se peut choquer, s'il n'est de bien mauvaise humeur, & s'il n'a la conscience bien chargée. On s'estendit d'abord sur les Poèmes & sur les Romans, & l'on y parla fort de l'institution du Poète, de la maniere de devenir Autheur, & d'acquérir de la reputation dans le monde.

La plus grande passion que j'aurois (dit entre autres Hyppolite) ce seroit de pouvoir faire un Livre ; c'est la seule chose dont je porte enuie aux hommes ; Je leur en vois faire en si grand nombre, que je m'imagine que l'avantage de leur sexe leur donne cette facilité. Il n'est point necessaire (repondit Angelique) de souhaitter pour cela d'estre d'un autre sexe, le nostre à produit en tout temps d'assez beaux Ouvrages, jusqu'à pouvoir estre. enviez par les hommes. Cela est vray (dit Laurence) mais celles qui en font bien, s'en cachent comme d'un crime ; & celles qui en font mal sont la fable & la risée de tout le monde : De sorte que de quelque costé que ce soit, il ne nous en revient pas grande gloire ; Pour moy (dit Philaethe, qui estoit cet honneste homme dont j'ay parlé) Jene fuis pas de cet avis, & je tiens qu' à l'égard de celles qui cachent leur Science ; elles acquierent une double gloire, puisqu'elles joignent celle de la modestie à celle de l'habileté ; & à l'esgard des autres, elles ne laissent pas d'estre loüables ; de tascher à se mettre au dessus du commun de leur sexe, malgré le deffaut de leur esprit. Et moy (adjousta Charroselles) si je suis jamais Roy, je feray faire deffences à toutes les filles de se mesler de faire des Livres ; Ou si je suis Chancellier, je ne leur donneray point de Privilege : Car sous pretexte de quelques bagatelles de Poësies ou de Romans qu'elles nous donnent ; elles épuirent tellement l'argent des Libraires, qu'il ne leur en reste plus pour Imprimer les Livres d'Histoire, ou de Philosophie des Autheurs Graves. C'est une chose qui me tient fort au cœur, & qui nuit grandement à tous les Escrivains Feconds, dont je puis parler comme sçauât. Vrayement,

Monsieur (dit Pancrace, qui estoit un autre Gentil-hommes qui s'estoit trouvé par hazard dans cette mesme assemblée) on voit bien que vostre interest vous fait parler ; Mais considerez que nonobstant qu'on imprimes beaucoup de Vers & de Romans, on ne laisse pas d'imprimer encore un nombre infini de gros Autheurs Anciens & Modernes.. De sorte que si les Libraires en rebutent quelques-uns, ce n'est pas une bonne marque de leur merite. S'il ne tenoit plus qu'à cela (reprit Hyppolite) je ne m'en mettrois gueres en peine Car j'ay un Libraire qui melou des Romans, qui ne demandoit pas mieux que de travailler pour moy ; particulièrement à cause que je ne luy en demanderois point d'argent, car je sçais bien qu'ils n'ont jamais refusé de coppies gratuites. Et puis j'ay tant d'amis & une si grande Caballe, que je leur en serois voir le debit assuré. Ce dernier moyen (dit Charroselles) est le meilleur pour faire imprimer & vendre des Livres, & c'est à ce deffaut que j'impute la mauvaise fortune des miens. Mal-heureusement pour moy, je me suis aduifé d'abord de satiriser le monde ; Et je me suis mis tous les Autheurs contre moy : Ainsi les Prosneurs m'ont manqué dans le besoin. Ha que si c'estoit à recommencer..... Vous diriez du bien (dit Laurence qui le connoissoit de longue main) ce seroit bien le pis que vous pourriez faire ; vous y seriez fort nouveau, & ce seroit un grand hazard, si vous y pouviez reüssir. Hé bien je ne regretteray plus le passé ; (dit Charroselles) puis qu'il ne peut plus se r'appeller ; Mais du moins pour me vanger, Je donneray au public mon Traitté de la grande Caballe ; où je traitteray des fources de beaucoup d'Autheurs au grand collier, & j'y feray voir que ce sont de vrays escrocs de reputation, plus punissables que tous ceux qui pipent au jeu : Et si je trouveray bien moyen de le faire imprimer malgré les Libraires, quand je le devrois donnet à quelqu'un de ces Autheurs, qui ont amené la mode d'adopter des Livres.

Il est vray (dit alors Angelique) que les amis & la Caballe, ont seruy quelquefois à mettre les gens en reputation ; Mais ç'a sté tant qu'ils ont eu la discretion & la retenuë de cacher leurs Ouvrages, ou d'en faire juger sur la bonne foy de ceux qui les annoncoient. Mais si-tost qu'ils les ont donnez au public, il a rendu justice à leur merite ; & toute leur reputation qui n'estoit pas establie sur de solides fondemens est tombée par terre. Je

mourrois de peur (adjousta Pancrace) que vous ne citaffiez quelque exemple qui nous eut attiré quelque querelle sur les bras ; non pas de la nature de celles dont je me desmeslerois le mieux. Mais (dit Philalete) ne mettriez vous point en mesme rang ceux qui font des vers au devant d'un Livre, des Prefaces, ou des Commentaires Car ce sont des gens qui loüen tant qu'il leur plaift, fans que la modestie de l'Autheur courre aucune fortune. Ouy dea (respondi Charroselles) & ce n'est pas un petit stratageme pour mendier de l'estime. Ce n'est pas qu'il n'y arrive souvent quelque sourbe, ca un Autheur emprunte quelque fois le nom d'un amy ; on suppose un nom de Roman pour se loüe librement luy-mesme : Je puis dire icy entre nous, que je l'ay pratiqué avec assez de succès, & que sous un nom emprunté de Commentateur de mon propre Ouvrage, je me suis donné de l'encens tout mon soul.

Quoy qu'il en soit (reprit Hyppolite) je n'ay jamais pû concevoir comment on faisoit ces gros volumes, avec une suite de tant Intrigues & d'incidens ; j'ay essayé mille fois de faire un Rosan, & n'en ay pû venir à bout ; Pour des Madrigaux, des Chansons, & d'autres petites pieces, en sçait que je m'en escrime assez bien, & que j'en feray tant qu'on en voudra. Voila (dit Charoselles) un second moyen pour arriver promptement à la gloire, en ce mal-heureux Siecle où on ne s'amuse qu'à la bagatelle. C'est tout ce qu'on estime, & ce qu'on debite, pendât que les plus grands efforts d'esprit & les plus nobles travaux nous demeurent sur les bras.

Vous estes donc (dit Angelique) de l'opinion de ceux qui disent que le premier pas pour aller à la gloire est le Madriga & le premier pour en déchoir est le grand Poëme ? Il y a grande apparence (adjousta Pancrace) mais comment est-ce que si peu de chose pourroit mettre les gens et reputation ? Vous ne dites pas le meilleur (adiousta Laurence) c'est qu'il faut qu'ils soient mis en Musique pour estre bien estimez. Asseurement (interrompit Charroselles) c'est pour cela que vous voyez tous ces petits Poëtes caresser Lambert, le Camus Boisset, & les autres Musiciens de reputation ; & qui ne mettent jamais, en air que les Vers de leurs Favoris ; Car autrement ils auroient fort à faire. On ne peunier (dit Philalethe) que cette invention ne soit bonne pour se mettre fort en vogue : Car c'est un

moyen pour faire chanter leurs pers par les plus belles bouches de la Cour, & leur faire en suite courir le monde. Outre que la bauté de l'air est une espece de tard qui trompe & qui esbloüit : Et j'ay veu estimer beaucoup de choses quand on les chantoit, qui estoient sur le papier de purs galimathias ; où il n'y avoit ny fison ny finesse. Je les compare volontiers (reprit Charroselles) à les Images mal enluminées, qui estant couvertes d'un talc ou d'un verre, passent pour des Tableaux dans un Oratoire : Et moy (dit Pancrace) à un habit de droguet enrichy de broderie par le caprire d'un Seigneur.

Cela me fait souvenir (adjoûta Laurence) d'un homme que j'ay veu à la Cour d'une grande Princesse, qui s'estoit mis en reputation par la bagatelle melodieuse. Il avoit fait quantité de paroles pour des Chansons ; de sorte qu'on disoit de luy que c'étoit un homme de belles paroles. Il se vantoit d'avoir des pensées fort delicates, & en effect elles l'estoient tellement, que les plus éclairés souvent n'en pouvoient voir la finesse. Mais si-tost que son esprit voulut un peu prendre l'essor, & faire une galanterie seulement de cinquante vers, elle fut generalmente bernée. Voyla qui me surprend (dit Hyppolite car un Poëte de Cour, a tousjour assez d'approbateurs & de gens qui sont valloir son Ouvrage. Il falloit que son Livre fust bien mauvais, ou que cet Autheur eut bien peu d'amis. C'est-là où vous attendois (interrompit harroselles) puisque je tiens que plus necessaire qualité à un poëte pour se mettre en reputation, c'est de hanter la Cour, d'y avoir esté nourry. Car un poëte Bourgeois, ou viuant Bourtoisement, y est peu consideré. voudrois qu'il eust accès dans toutes les ruelles, reduits & Academies Illustres ; qu'il eust un Mecenas de grande qualité qui e protegeast, & qui fist valloir les Ouvrages ; jusques-là qu'on est obligé d'en dire du bien malheré foy, & pour faire sa Cour. voudrois qu'il escriuist aux Ilus grands Seigneurs ; qu'il fist les vers de commande pour les filles de la Reyne, & sur toutes les avantures du Cabinet ; qu'il en contrefist mesme l'Amoureux, & qu'il escriuist encore ses amour sous. quelque nom emprunté, ou dans une histoire fabuleuse. Le meilleur seroit qu'il eust assez de credit pour faire les vers d'un Balet du Roy ; car c'est une fortune que les Poëtes doivent autant briguer, que les Peintres sont le tableau du May qu'on presente à Nostre-Dame.

On ne peut nier (répondit Angelique) que toutes ces inventions, & sur tout les amis & l'autorité d'un grand Seigneur ne feruent beaucoup à ces Messieurs Car les trois quarts du monde jugent des ouvrages d'autrui sans les connoistre, & sont de l'opinion de celuy qui a dit le premier son aduis ; comme nous voyons que les Moutons se laissent conduire au premier qui marche. Adjoustez (dit Philalethe) qu'il y en a plusieurs qui à force de parler contre leur sentiment changent d'opinion ; & se persuadent à la fin qu'une chose qu'ils auront condamnée d'abord avec justice, sera bonne, parce qu'ils auront esté souvent obligez de parler en sa faveur pour d'autres considerations. Pour moy, dit Pancrace) j'ay veu un mauvais Poëte de l'autre Cour fort stimé, parce qu'on faisoit quelquefois sa fortune en loüant ses Ouvrages ; comme luy mesme avec de meschans Vers avoit fait masienne. Je l'ay aussi connu (requit Hyppolite) & je trouve qu'on voit raison de l'estimer. Car entre tous les Poëtes, ceux qui sont sa fortune ont tout à fait mon approbation ; & dés qu'un homme est assez accommodé pour avoir un carosse à luy ; Je ne veux pas qu'on songe seulement à censurer ses Ouvrages. La naissance un peu riche fert bien autant à un Poëte pour arriver à la gloire, que ce Genie qu'il faut qu'il obtienne de la naturel, & qui a fait dire qu'on peut bien devenir Orateur, mais qu'il faut naistre Poëte. Et pour moy, je conseillerois à quiconque voudroit estre de ce mestier, de vendre tout le reste de son bien pour obtenir ce degré d'honneur. Aussi bien (dit Pancrace) un Carosse de Poëte ou de Musicien ne couste gueres à acheter : témoin celuy d'un Illustre Marquis dont l'attelage cousta que quarante francs, & qui à la verité eut la honte de demeurer embourbé dans un crachat. Et quant à l'entretien, il couste aussi peu, veu que ces Messieurs sont accoustumez à vitre aux dépens d'autrui allant à la Ville & à la Campagne, tancost chez l'un, & tantost chez l'autre. Helas ! (interrompit Charoselles avec un grand soûpir) que ce raisonnement est Vain ! il y a long-temps que j'entretiens exprés un Carosse qui sent assez l'Autheur comme vous sçavez, & cependant je n'en ay pas eu plus de creance chez ces damnez de Libraires qui ne veulent point imprimer mes Ouvrages.

J'ay un bon avis à vous donner (dit Laurence) vous n'avez qu'à en donner des pieces separées aux Faiseurs de Recueils, ils n'en laissent échapper aucunes. Les belles pieces sont valloir les mauvaises, comme la

fausse monnoye passe à la faveur de la bonne qu'on y mesle. Je me suis déjà aduisé de cette invention (répondit Charroselles, avec un autre grand Helas !) Mais elle ne m'a seruy qu'une fois. Car il est vray qu'après qu'on m'eut rebuté un Livre entier, je le hachay en plusieurs petites pieces, Episodes, & Fragmens ; & ainsi je fis presque imprimer un volume de moy seul, quoy que sous le Titre de Recueil de pieces de divers Auteurs. Mais malheureusement le Libraire descouvrir la chofe, & me fit des reproches de ce qu'il ne le pouvoit debiter Cela m'estonne (dit alors Philalethe) car les Recueils se vendoient bien autrefois ; Il est vray qu'ils sont maintenant un peulescriez : & ils ont en cela je ne sçay quoy de commun avec le fin, qui ne vaut plus rien quand est au dessous de la barre, quoy qu'il fust excellent quand il estoit frais percé. A propos (reprit Hyppolite) ne trouvez-vous pas que les Recueils fournissent une occasion de se faire connoistre bien facilement & à peu de frais ? Je vois beaucoup d'Auteurs qui n'ont esté connus que par là ? Pour moy j'ay quasi enuie d'en faire de mefme, je fourniray assez de Madrigaux & de Chansons pour faire Imprimer mon nom, & le faire afficher s'il est besoin. il semble (dit Angelique) qu'ils peuvent du moins servir à faire une Tentative de reputation. Car il les pieces qu'on y hazarde sont estimées, on en recueille la gloire en feureté ; Etsi elles ne plaisent pas on en est quitte pour les desadvoüer, ou pour dire qu'on vous les a desrobées, & qu'elles n'estoient pas faites à dessein de leur faire voir le jour.

J'advouë bien (dit Pancrace) que ceux qui sont déjà en reputation, & dont les Ouvrages ont esté loüez dans les Ruelles, & dans les Caballes, l'ont bien conseruée dans les recueils. Mais je ne vois pas que ceux-là en ayen beaucoup acquis qui n'estoient point connus auparavant d'ailleurs. De sorte qu'il est arrivé que la plupart des honnestes gens n'ont pas souffert qu'on y ait mi leur nom ; & il n'y a eû qui quelques ignorans qui se son empressiez pour cela. Je vis ce jours passez un different (adjouste Philalethe) qui serviroit bien confirmer ce que vous dites, c'étoit à la boutique d'un des plus fameux faiseur de Recueils. Un fort honneste homme qui ne vouloit point passer pour Auteur déclaré, le vint menacer de luy donner des coups de baston, à caufe qu'il avoit fait Imprimer un petit nombre de vers de Galenterie, fous son nom, & l'avoit mis au commencement du Livre dans le

Catalogue des Auteurs, qu'il avoit mçfme fait afficher au coin des ruës. Le pauvre Libraire avec un ton pleureux (aussi pleuroit-il effectivement) luy dit, Helas, Monsieur, les pauvres Libraires comme moy sont bien miserables, & ont bien de la peine à contenter Messieurs les Auteurs ; il en vient de sortir un autre qui m'a fait la mesme menace, à cause que je n'ay pas mis son nom à ce Rondeau ; & en disant cela il luy monftra un Rondeau qui estoit la plus méchante piece du Livre.

Voyla comme les gousts sont differents (dit Laurence) il y auroit eu bien du plaisir si ces Messieurs eussent tous deux executé leur deffein en mefme temps. Pour moy (reprit Charroselles) je ne sçaurois condamner ceux qui tafchent d'aquerir de la gloire par ce moyen : Car en martiere de Poësie (que vous sçavez que j'ay tousjours traittée de bagatelle) je trouve qu'il ny a point de plus méchant trafic, que d'en estre Marchant Groffier : c'est à dire de faire Imprimer tout à la fois ses Ouvrages, & en donner un juste volume : la Methode est en meilleure de les debiter en etail, & de les faire courir piece piece, de la mesme manière qu'on debite les moulinets & les coupées pour amuser les petits enfans. Vostre maxime est assez confirmée par l'experience (dit angelique) car elle nous a fait voir des Auteurs, qui pour de petites pieces, ont acquis autant et plus de gloire, que ceux qui tous ont donné de grands Ouvrages tout à la fois, & qui estoient en effect d'unplus grand merite. Ne vous estonnez pas de cela (dit Philalethe) l'humeur impatiente de nostre Nation, est cause qu'elle ne se plaist pas aux grands Ouvrages : & une marque de cela, c'est que si on tient un ciure de Vers, on lira plustost un Sonnet, qu'une Elegie ; une Epigramme, qu'un Sonnet & si un Liure n'est plein que d'Epigrammes, on lira plustost celle de quatre vers, que celle de dix ou de douze.

Je suis bien-heureuse (dit Hyppolite) qu'on estime en France d'avantage les petites pieces qui les grandes : Car pour des Madrigaux j'en feray tant qu'on voudra, comme j'ay déjà dit ; on n'a presque qu'à trouver des rismes, & quelque petite douceur & on en est quitte : Au lieu qu'il est bien difficile de trouver des pointes pour faire des Epigrammes, & des Vers pompeux pour faire des Sonnets. Ce n'est pas tout (adjousta Charroselles) qui de faire de petites pieces ; il faut pour les faire bien courir que contient pieces du temps, c'est à faire à la Mode, de sorte que ce ont tantost Sonnets,

Rondeaux, portraits, Enigmes, Metamorphoses, tantost Triolets, Ballages, Chansons, & jusqu'à des Bouts-Rimez. Encore pour les lire courir plus viste, il faut choisir le sujet, & que ce soit sur la mort d'un petit Chien, ou 'un Perroquet, ou de quelques autres grandes auantures arrivées dans le monde Galand & Poétique.

Quand à moy (reprit Hyppolite) j'ayme sur tout les Bouts-Rimez, parce que ce font le plus souvent des In-promptus, ce que estime la plus certaine marque de l'esprit d'un homme. Vous n'etes pas seule de vofre aduis (dit Angelique) j'ay veu plusieurs femmes tellement insatuées de cette forte de galanterie d'in-proptu, qu'elles les preferoient aux Ouvrages les plus accomplis & aux plus belles meditations. Je ne fuis pas de l'aduis de ces Dames (reprit brusquement Charroselles, dont l'humeur a esté toujours peu civile & peu complaisante & je ne trouve point de plus grande marque de reprobations à l'égard du jugement, que d'aymeces fortes de choses. Car ceux qui y reüssissent le mieux ce sont les personnes gayer, & bouffonner, & mesme les foux achevez font quelquefois d'heureufes rencontres. Au lieu que la vraye estime se doit donner aux ouvrages travaillez avec meure deliberation, où l'art se mesle avec le Genie. Ce n'est pas que les gens esprit ne puissent faire quelque-uns sur le champ quelques gailrdises, mais il faut qu'ils enent avec grande discretion. Car autrement ils se hazardent souvent à dire de grandes sottises, comme font tous ces Messieurs les faiseurs d'in-promptu & gens de reputation fubite. Adioustez à cela (dit Philalethe) qu'on ne debite point de Marchandise où il y ayt plus de tromperie. Car comme dans les Academies de peu on pippe souvent avec de faux avez, & de fausses cartes ; de mesme dans les reduits Academiques on pippe souvent l'interomptu ; & il y en a tel qu'on prend pour un nouveau né, qui pourroit passer pour vieux & Barton. Cela est vray (adiousta Pancrace) car j'ay connu un certain folastre qui a fait affez de bruit dans le monde qui avoit toujours des In-promptu de poche & qui en avoit de preparés sutant de sujets, qu'il en avoit fait de gros lieux communs. Il me noit avec luy d'ordinaire un homme de son intelligence, avec l' ayde duquel il faifoit tourner la conversation sur divers sujets, & il faisoit tomber les gens en certains defilez, ou il avoit mis quelque In-promptu en embuscade : où ce Galand tiroit son coup & deffaisoit le plus hardy

champion d'esprit, non sans grande surprise de l'assemblée. Avec la mesme invention il se faisoit donner publiquement par son Camarade des Bouts-Rimez, sur lesquels à quelques moments de là, il rapportoit un Sonnet qu'il donnoit sur estre fait sur le champ, & qu'il avoit fait chez luy en toute perté & à loifir. Il est vray qu'il y arriva un iour un petit Esclanve ; c' est qu'une Dame qui avoit escouvert la chose par l'infideté de son associé, & qui conpoissoit d'ailleurs l'humeur du personnage, & la portée de son esprit ; luy dit lors qu'il luy mit la main un Sonnet dont il voudit faire admirer la promptitude : vous me le pouvez donner encore en moins de temps, ou vous etes bien long à escrire.

Je suis bien aise d'apprendre dit Laurence) les fauffetez qui y commettent, car quand on n'en donnera je voudray avoir ce bons certificats de gens de pien & d'honneur, pour attester qu'ils ont esté faits en leur presence, & qu'il n'y sera arrivé n'y fraude n'y mal-engin. Quand moy (reprit Angelique) je n'ay jamais voulu donner mon approbation à ces fortes de pieces ; cas ce feroit donner de la reputation à bon marché ; Jela referue pour les ouvrages polis & ferieux, & particulièrement pour le Sonnet qui est (comme dit un de mes bons amis) le chef-d'œuvre de la Poësie & le plus Noble de tous les Poèmes.

Vous ne seriez pas souvét en esta de la prodiguer (adjousta Charroselles) car il faut un grand effort d'esprit, ou plustost un grand effort de patience pour y reuffir. Encore y a-t'il peu de gens qui fassent profession d'en faire, & de plus pour un bon qu'ils feront il y en aura cent mauvais. J'en ayant de meschans (adjousta Pancrace) que je fuis persuadé que la pluspart ne valent rien, & à moins qu'une personne d'esprit m'asseuve auparavant de leur bonté, je que me sçaurois resoudre à les lire. que n'est pas d'aujourd'huy (adjusta Philalethe) que je fçay la difficulté qu'il y a d'en faire de nons ; & j'ay veu des Poètes faveux qui avoient acquis de la croire par de grands Poèmes dont reputation est eschoüée aupres un Sonnet.

A propos de Sonnet (dit Jacotte, qui jufques- là avoit esté avette) j'en ay sur moy un fort d'eau, qu'une partie de mon Par à laissé dans son estude en venant solliciter son procès. Pancrace la pria de le lire par compaisance, & pour la faire parler. Jevous prie (répondit-elle) de m'en dispenser : Car il est si long, si long, si long, que ce seroit trop vous

interrompre. Comment (luy dit Hyppolite) faut-il tant de temps pour lire quatorze vers ? Comment (respondit Javotte) il y en a plus de quatre cens ? Et en mesme temps, elle tira de sa poche, un petit Liuvret relié de papier marbré, contenant un Poëme entier ; c'estoit la Metamorphose des yeux de Philisent Astres. La compagnie ne se pûtenir de rire de cette naïsveté, surtout Hyppolite en éclatta ; Surquoy Javotte dit en rougissant. Hisquoy ! ne font-ce pas là des Vers du moins mon Papa m'a dit qui c'en estoit ? Ouy sans doute (répondit Pancrace ;) hé bien (repliqua Javotte) un Sonnet n'est-ce pas aussi des Vers ? qu'y a-t'il donc tant à rire ? La risée fut plus forte qu'auparavant ; de sorte qu'Angelique par civilité rompit la conversation, & se leua pour aller faire des excuses à Javotte, & pour la tirer de cette confufion. Elle l'effaçà par des caresses renoublées qu'elle luy fit. Pancrace le mit aussi de la partie pour la consoler, à quoy il s'employa de put son cœur. Il commençoit déjà à noïer une conversation particuliere avec Javotte, pour quelle, pendant toute cette vite, il avoit fenty vne extraordinaire émotion.

Quand ils furent interrompus par un grand cry que fit Hyppolite, qui dit, Vrayement voicy un Poulet de belle taille. J'ay ene de voir tout à l'heure ce qu'il chante. Elle dit cela à l'occasion d'un certain cahier qu'elle venoit de ramasser, tombé de la poche d'Angelique, lors qu'elle s'estoit brusquement levée. Angelique le luy redemanda civilement, luy reprochant qu'elle vouloir sçavoir ses secrets. On ne les met point ensigrand Volume (reprit Hyppolite) affairément c'est quelque Ouvrage de galanterie, dont il ne faut pas que vous ayez le plaisir toute seule. A tout le moins j'en veux voir le titre : & si-tost qu'elle l'eut leu, elle s'escria encore plus haut : Vrayement vous feriez la plus des-obligeante personne du monde, de vouloir priver vue si belle Compagnie du divertissement qu'elle aura d'entendre vne piece, dont le titre promet beaucoup. Au pis aller je l'emporteray, & je la liray malgré vous. J'y retiens part (répondit alors Charrofelles) & je seray bien d'avis qu'on la lise icy tout haut ; en recompense je vous liray une autre composition de ma façon, qui sera deux fois plus longue, & qui ne sera peut-estre jamais imprimée.

Philalethe qui connoissoit l'humeur de Charrofelles, qui alloit lire dans les Compagnies ses Ouvrages pour se consoler de ce que les Libraires ne les

vouloient point Imprimer ; fremit de peur à cette menace pour toute la Compagnie : & de crainte d'en attirer sur elle l'effet, il se joignit à Angelique pour combatre l'opiniastre Hyppolite ; luy disant que cette lecture feroit trop ennuieuse, & qu'on s'entretiendroit plus agreablement de viue voix. Il dit mefme qu'il avoit veu la pièce, & qu'elle ne meritoit pas l'attention d'unesibelle troupe. Le mespris qu'il en fit, fut cause qu'on le foubçonna aussi-tost de l'avoir faite, & de l'avoir donnée à Angélique : Car on connoissoit l'intelligence qu'ils avoient ensemble ; & il estoit d'ailleurs trop discret, pour mespriser ainsi publiquement les Ouvrages d'autrui. Cela fit redoubler la curiosite d'Hyppolite, qui l' emporta sur la resistance d'Angelique ; & les allant tirer par le bras les uns apres les autres, elle fit t'asseoir chacun en sa place. Puis adressant sa parolle à Philalethe, elle luy dit ; Pour vostre punition de nous avoir voulu priver de cette lecture, il faut que ce foit vous qui la fassiez ; aussi bien comme je vous en crois l'Autheur, cela vous osterà le chagrin que vous avriez je me l'entendre lire mal. Philalethe receuant le cahier fort civilement, luy dit : Je renonce la gloire que vous me donnez de la composition ; Mais j'accepte volontiers celle de vous obeïr ; & en disant cela, il commença Se lire en ces termes.



HISTORIETTE

DE

L'AMOUR ESGARE.



IL y eut jamais un Enfant incorrigible, ce fut le petit Cupidon. C'estoit à vray dire un Enfant gasté, a qui sa Mere trop indulgente ne refusoit rien. Tous ceux de Cour Celeste luy en venoient faire des plaintes, Junor disoit qu'elle ne pouvoit gouverner deux jours son mary, Diant qu'il luy debauchoit toutes ses Nymphes, Il n'y avoit qui Minerve à qui il n'osoit se joüer par elle n'entendoit point raillere. Venus le menaçoit souvent je luy donner le foüet, sans qu'elle en fist rien ; & pour fortifier la menace, elle avoit fait tremper les branches de Mirthe, dans du vinaigre, qui faisoient grand peur du petit Amour. Mais si-tost qu'elle se mettoit en devoir de le hastier, il se sausoit à la faveur ces Graces, qui l'eussent volontiers mis sous leurs juppes, si elles s'eussent point esté nuës, & qui le defroboient à la colere de la Mere. Un jour neantmoins qu'elle estoit en mauvaise humeur je ne sçay si ce ne fut point le pour qu'elle aprit la mort d'Adonis) elle le voulut corriger tout le bon, & comme à cause de sa tristesse ses Graces l'avoïét quittée, il ne

trouva plus son azile ordinaire. Ainsi ce petit Dieu alloit mal passer son temps s'il n'eust eu recours à la ruse ordinaire des enfans, qui s'enfuyant de leur Mere, se sauvent chez leur grand Maman. Il se jeta donc à corps perdu entre les bras de Thetis qui estoit près de là ; & il ne perdit point de temps à se deshabiller, parce qu'il marche ordinairement tout nud. Ses aisles luy ayant seruy de nageoires, il arrivá dans son Palais de Cristal ; & parce qu'il faisoit le pleureux elle le reconforta (suivant le coustume des bonnes vieilles qui applaudissent à toutes les sottise de leurs petits enfans) le flatte & luy donna des Pois sucrez. Il s'y trouva mesme si bien qu'il demeura long-temps ; mais pendant son sejour ne pouvant sounir de faire des tours de son métier ; il eschauffa si bien d'amour les poissons (qui jusqu'alors estoient froids de leur naturel) qu'ils sont devenus depuis les animaux les plus prolisiques la monde. De sorte que Thetis et son Royaume tellement peuvé, que si ses Sujets ne se mancoient les uns les autres (comme tant les Loups & les Poëtes) quelques grandes que soient les Campagnes de la Mer, elles ne pourvient pas les nourir ny les loger. il n'y auroit pas eu grand mal il n'eust rien fait d'avantage ; laisse encore pour enflammer les vrenes qui sont les Chanteuses de cette Cour : veu que les personnes de ce métier sont assez sujettes à caution. Mais il s'attaqua mesme aux Nereides qui sont les Princesses & les Fille d'Honneur de la Reyne Maritime Le plus grand scandale fut lorsqu'il s'adressa à la plus Prude de toutes (dont par honneur je tairay le nom) car il fit en sort qu'elle se laissa suborner par l'Intendant des Coquilles de Neptune. Or ce n'estoit pas assez pour ces Amants d'avoir le dessein de jouir de leurs Amours, la difficulte estoit de l'executer. Car comme les Palais de Thetis & des Nereides sont de Cristal, de mesme du plus transparent : il ne s'y porvoit rien faire qui ne fut aperce d'une infinité de Tritons, qui soi les Janissaires du Dieu Marin. Il furent donc obligez de se donner un redevous aupres de Caribde où il y a une cascade en forme de gouffre si dangereuse, qu'il n'asse presque personne. Cependant ils ne purent faire si peu detruit en faisant leurs petites affaires qu'ils ne fussent entendus de ces, Chiens que Scille nourit près de là (car c'est en cet endroit qu'est le Chenil de Neptune.) Dés rue l'un eust aboyé tous les autres un firent autant, & par cette belle Musique Scille fut bien-tost espeillée, aussi bien qu'un Triton jaloux endormy à ses costez. Elle voulut en mesme temps

sçavoir cause de ce bruit, croyant que ces Chiens aboyoient apres quelques voleurs, qui venoient ravir des grands Tresors qu'elle a amassez du debris des naufrages qui se font ordinairement sur sa Seigneurie. Ces malheureux Amansparent ainsi pris sur le fait ; la gravure Nereïde en fut sort honteuse & devint plus rouge qu'un Escrevisse, & plus muette qu'un Carpe. Or comme les petits Officiers portent toûjours enuie au grands, & taschent de se mettre en credit en les destruisant : Ce Triton qui avoit la dent venimeuse, & tenant un peu de celle de Brochet ; fut ravy de trouve une occasion de mordre sur l'Intendant des Coquilles. Il alla incontinent trompeter par tout cette aventure, jusque-là qu'elle vin aux oreilles de Thetis. La coler dont elle s'enflama à cette nouvelle la fit gronder, escumer, & tempester d'une telle forte, que tous les Voyageurs qu'elle avoit à dos curent cependant beaucoup à souffrir. Elle condamna la pauvre Nereide à estre enfermée le reste de ses jours dans une prison

Glace au fonds de la Mer palthique : & le Seducteur fut emprisonné dans une Coquille de Limaçon ; où toûjours depuis il : tint caché, & n'osa monstrier les cornes, sinon quelquefois à la n d'un orage. Et quand au petit auteur du scandale, Thetis voulut le chastier sur le champelle fit cueillir une poignée de ranches de Coral pour luy en donner le foïet vertement. Car ; Coral quand il est dans la mer est une herbe mole & souple comme de l'Ozier & ne durcit, y ne rougit qu'apres estre tiré de eau ; ainsi le tesmoigne Pline qui peut estre est un faux tesmoin. Voyla donc Cupidon en un aussi grand danger que celui qu'il voit couru auparavant. Il voyoit déjà plusieurs Cancres qui sont les Sattelites de ce païs là, qui estoïét prests à le happer ; lors qu'il leur eschappa des mains comme une Anguille : car il est agile & dispos (sur tout lors qu'il est question de s'enfuir) & il se sauva en terre ferme hors du pouvoi de sa rigoureuse grand Maman Il estoit encore en pays de connoissance s'il eust voulu y paroître. Car c'estoit chez Cibeles Mere des Dieux sa Bizayeule mais comme elle estoit vielle ridée, fort bossuë, & coëssée de Villes & de Chasteaux, il en auroi eu peur en la voyant. Outre qui la crainte du chastiment qu'il venoit d'eschaper (qui est la dernier suplice pour les enfans luy rendoit toute sa parenté suspecte.) Il se voulut donc tenir caché, & il ne le put mieux faire qu'en se retirant dans de petites Cabanes de Bergers qu'il trouva aux environs. Ils luy firent un tort

bon accueil, & par charité ils luy donnerent un habit dont ils croyoient qu'il avoit besoin le voyant tout nud : car ils ne connoissoient pas la chaleur interieure qu'il avoit. Je ne sçay si la crainte du foüet l'avoit rendu age, ou s'il eut pitié de l'ignorance de ses hostes ; tant y a qu'il vestut avec une grande retenuë tant qu'il fut chez eux, & il ne leur fit y malice ny supercherie. Tant pen faut, pour recompenser le charitable traitement qu'il en voit receu, il leur aprit à faire amour. Car vous apprendrez si nous ne le sçavez, que l'amour estoit jusqu'alors inconnu parmy les hommes ; tous les accouplemens s'y estoient faits à la maniere des bestes par un instinct de Nature, & pour servir seulement à la generation. Cette belle passion qui s'insinuë dans les cœurs, que leur donne de si grandes joyes & qui sert à unir les ames plutost que les corps, étoit encore ignorée sur la terre. C'estoit un friand morceau que les Dieux s'estoien reservez, & qui faisoit un de grands poincts de leur felicité Aussi tout le monde est d'accord que les Bergers ont esté les premiers qui ont gousté de ses douceurs ; il ne se faut pas estonne s'ils l'ont traité d'une maniere si delicate, puisque leur premier Maistre d'Escole, a esté le Dieu mesme qui fait aymer. Comme toutes les choses dans leur naissance sont meilleures, & moin rropuës ; ces premieres Amours pirent toute la Vertu & la Puvoté imaginable. Ce Dieu mesagea si bien les coups de ses esches, qu'il fit naistre des flammes mutuelles dans les Cœurs la chaque Berger, & de chaque Bergere : le soin de plaire estoit le tul qui les occupoit, l'affection toit reciproque, & la fidelité violable. Ils n'avoient point à uyer de rigueurs ny de cruavez, parce qu'ils n'avoient point injustes desirs ; il ne leur restoit dans l'ame aucun repentir n'y records ; parce que le vice ny avoit aucune part. Enfin c'estoit le siecle d'Or de l'Amour, on en pustoit tous les plaisirs, & on ne assentoit aucune de ses amertuces. Mais enfin après avoir passé quelque temps avec eux, il se lassa de vivre dans la solitude. Il eut la curiosité de voir ce qui sopassoit sur la terre, qu'il n'avoit point veuë encore à cause de sa jeunesse. Il luy prit donc envie d'aller à une Ville prochaine, & parce qu'elle estoit belle & grande, il y demeura quelque temp pour la mieux connoistre. La premiere chose qu'il y fit, ce fut d'un chercher condition, & ne vous estonnez pas que sa Divinité ne luy fist pas dedaigner de seruim car la seruitude est son élément Le hazard le fit engager d'abord avec une femme bien faite, ma dont la

Phisionomie estoit fo innocente. Elle avoit les cheveu blonds & le teint blanc, mais un peu fade ; les yeux bleus, mais un peu esgarez ; la taille haute, mais peu aisée, & la contenance porme, à cela pres elle estoit sort elle & fort agreable. Elle se commoit Landore, & avoit une difference generale pour tout le Monde : elle tesmoignoit un certain mespris qui ne venoit pas l'orgueil, mais d'une froideur le temperament qui desespevoit les gens. En un mot, elle voit une si grande nonchalance dans toutes ses actions, qu'il papissoit bien qu'elle ne prenoit en à cœur. Cupidon ne fut pas long-temps chez elle fans y vouvoir faire la mesme chose qu'il voit faite chez les Bergers ; car somme il craignoit de se gaster main faute de s'exercer à tirer les flèches, qui est la seule chose qui le fait valoir : il en décocha quelques-unes d'un petit arc de couche qu'il avoit ; mais c'estoit d'abord plustost en badinant que de dessein formé : comme on voit des enfans se joüer avec des Sarbatanes. Un jour il vid réjalit à ses pieds une des flesches qu'il avoit tirées contre Landore, & en la ramassant, il reconnut que le fer en estoit rebouché. Il n' a rien qui choque plus ce petit Mutin que la resistance, cela qu'il s'opiniastra à vouloir blesso tout de bon cette insensible. prit les flesches les mieux acéré qu'il put trouver ; & pendant qu'elle estoit en une Compagne de quantité d'honnestes gens, luy en tira plusieurs droit au cœur Mais par un grand prodige, elle faisoient le mesme effet contre cœur de Diamant, que des balles qui sont des bricoles contre le mur d'un Tripot : & elles a voient blesser ceux qui se trouvoient aux environs. Chacun de ces blessez fit tous les efforts imaginables, pour communiquer on mal à celle qui en estoit cause ; & il n'y en avoit pas un qui ne deust concevoir de belles esperantes, puis qu'il avoit un secours secret de ce petit Dieu qui fait aymer. Cepédant aucun ne put reüsir, tous les foins & toutes les galenteries qu'ils employerent ne rent que blanchir contre sa froileur. Il se trouva enfin dans la roupe un homme qui n'estoit ny rien ny mal fait, qui avoit la Phisionomie fort ingenuë, & qui monstroit tenir beaucoup du stupide. Sa taille estoit grande & menuë, mais flasque & voutée ; il avoit la desmarche lente, la touche entr'ouverte, & les che-d'un blond de filasse fort longs & fort droits. Ce fut derriere luy que Cupidon se posta un jour pour faire la guerre à sa rebelle. Il n'avoit point dessein de favoriser de ses graces, un homme qui estoit fort peu de ses

amis ; c'estoit plustost pour luy faire piece, qu'il s'en seruit comme d'une Mire à descocher le trait dont Landores fut blessée. A ce coup toute la froideur de la Dame s'esvanoüit elle sentit pour cet homme qui estoit devant elle, une ardeur qui ne peut estre exprimée : jusque-là qu'elle se vid preste de luy déclarer elle-mesme sa passion, si la pudeur du sexe ne l'eust retenuë Elle trouva enfin une occasion de luy decouvrir ce qu'elle tenoit caché, parce qu'ils estoient tous les jours ensemble : cet homme pressentit presque en mesme temps les pareilles emotions pour elle : peut-estre luy estoit-il tombé sur le gros orteüil une des flesches perduës dont nous avons parlé ; dont piqueure avoit un certain vein, qui insensiblement luy avoit agné le cœur. En un mot ils s'aynerent, mais d'une amour si facile si douce, qu'ils n'eurent point besoin de mettre en usage ny les laintes ny les soupirs ; & il n'y put jamais d'ames, ny mieux, y plus facilement unies. Toutes les addresses dont en toutes les autres rencontres l'on se sert pour le faire aymer, leur furent inutites : ils se contentoient de faire amour des yeux, à peine y emloyoient-ils les paroles ; & la lus sericuse occupation de cet amour badin, estoit la pluspart du temps de joüer au pied de beuf, ou de se regarder sans rire Le petit Dieu trouva ce procede fort choquant, & se fascha de les voir agir si negligemment, en une chose dont tant d'honnestes gens se sont une affaire tres-importante. Comme son inclination le porte à rendre service à ceux qu'il a blessez, il s'ennuya bien-tost de se trouver inutile aupres de ces Amans : & son naturel agissant, ne luy permit pas de demeurer tous les jours les bras croisez dans la saineantise. Il fit seulesmēt reflexion sur le couqu'il avoit porté : car à vray dire il est Philosophe quand il veut & raisonne bien, sur tout quand il a osté son bandeau. Il reconnut alors qu'il s'estoit trompé en s'attribuant la gloire de cette deffaite. Car il demeura d'accord que tout l'honneur en estoit deub au hazard, qui avoit fait rencontrer ensemble deux personnes dont les visages & les humeurs avoient tant de rapport & de Simpatie, qu'ils sembloient nez l'un pour l'autre. De là il conclud qu'on pourroit bien l'accuser à advenir de plusieurs choses dont il seroit innocent : Enfin la honte d'estre à ne rien faire, luy fit demander son congé, & il luy fut facile de l'obtenir de Maistres qui se passoient bien de luy.

Au partir de ce lieu il s'attacha au service d'une fille studieuse. D'abord cette condition luy plut fort, parce qu'il espera d'y apprendre beaucoup de choses, & de n'y manquer point d'employ. Cette fille nommée polymathie, n'avoit pas eu la beauté en partage, tant s'en faut sa laideur estoit au plus haut degré : & je ferois quelque scrupule de la descrire toute entiere, de peur d'offensent les Lecteurs d'imagination delicate. Aussi n'est-il pas possible que les filles se puissent piquer en mesme temps de Science & de Beauté : car la lecture & les veilles leur rendent les yeux battus, & elles ne peuvent conserver leur teint frais ou leur enbon-point si elles ne vivent dans la delicatesses & dans l'oysiveté. Outre qu'il leur est difficile, de ménage pour l'estude quelque heure d'un jour, qui n'est pas trop long pour se parer, & pour se farder. Mai d'un autre costé Polymathie avoit l'esprit incomparable, & elle parloit si bien qu'on auroit peu estre harmé par les oreilles, si l'on n'avoit point esté effrayé par les yeux. elle sçavoit la Philosophie & les sciences les plus relevées : Mais elle les avoit assaisonnées au goust les honnestes gens, & on n'y reeconnoissoit rien qui sentist la barbarie des Colleges. Ses admirables compositions en Vers & en Prose, attiroient aupres d'elle les plus apparens & les plus polis de son siecle. Le Dieu d'Amour estat chez elle ne voulut pas laisser les armes inutiles ; mais il arresta quelque temps son bras, à cause qu'il vid pousser à sa Maistresse tant de beaux sentimens de vertu & de temperance, qu'il desespera le reussir en son entreprise ; & de vaincre cette froideur dont elle faisoit vanité. Il avoit mesme quelque respect pour cette Philosophie dont elle estoit secondée, craignant avec quelque sujet d'en estre mal-mené. Il faisoit encore reflection sur le mauvais office qu'il luy rendroit, s'il la faisoit devenir Amoureuse ; ne se croyant pas assez fort pour faire naistre dans le cœur de quelqu'un de la passion pour elle, s'il ne l'alloit chercher parmy les Aveugles. Il voulut donc auparavant tascher de blesser quelqu'un de ces Sçavans & de ces polis qui la frequentoient : mais il eust beau tirer ses flesches les mieux acérées tous leurs coups s'amortissoient, comme s'ils eussent esté tirez contre une balle de laine. Ce qui le fit le plus enrager, ce fut l'hypocrisie de ces Messieurs les Doucereux (car il n'y a point de Dieu tant fabuleux soit-il, que l'hypoisie ne choque horriblement) s ne se contentoient pas de tesoigner de l'admiration pour esprit de Polymathie : Ils

faisaient encore aupres d'elle les alands & les passionnez pour sa beauté ; & leur impudence alloit jusqu'à ce point, qu'ils la traitaient de Soleil, de Lune & d'Autre, dans les Vers & dans les fillets doux qu'ils luy envoyoiét. ceux qui ne l'avoient veuë que sans ce miroir trouble, & sous cette fausse peinture, ne l'auroient mais reconnuë. Car en effet le ne ressembloit au Soleil, que sur la couleur que luy avoit don-nne la jaunisse ; elle ne tenoit de la une, que d'estre un peu maflée ; uv de l'Aurore, que d'avoir le out du nez rouge. O ! que les pauvres Lecteurs sont trompez quand ils lisent un Poëte de bon ne soy ! & qu'ils prennent se vers au pied de la Lettre. Ils se forment de belles idées de personnes qui sont Chimériques, ou qui ne ressemblent en aucune façon à l'Original. Ainsi quand ou trouve dans certains Vers,

*Je ne suis point ma Guer riere Cassandre,
Ny Mirmidon, ny Dolop
Soudart,*

Il n'y a personne qui ne se figure qu'on parle d'une Pantasilée, ou d'une Talestris : cependant, cette guerriere Cassandre n'estoit en effet qu'une grand Halebreda, qui tenoit le Cabaro du Sabot, dans le Faux-bour Saint Marceau. Quelque laide pourtant que puisse estre une fille, je n'est point choquée d'une pusse loüange ; & ne croira jamais qu'on la raille, quoy qu'elle acuisse les gens de parler avec railrie. Elle ne donnera jamais un ementy à personne que par une pointe modestie. Quelque clairayant que soit son esprit, il ne ra jamais persuadé de ses defuts ; elle les excusera par quelque trebonne qualité ; enfin elle fera bien son compte ; qu'elle se trouva tousjours des charmes de reve, pour donner bien de l'amour. capidon tout aveugle qu'on se le figure, reconnoissoit bien malgré tantes ces seintes galanteries, quoy qu'elles fissent beaucoup d'eclat, ne pas un n'estoit blessé au de vans. Car il ne s'estoit pas trouva une seule des flesches qu'il avoit ramassés qui fust sanglante ; cela le fit opiniastres davantage en son entreprise, & il jura hautement que quelqu'un empayeroit la folle-enchere. Apres avoir fait encore plusieurs tentatives, & vuidé son Carquois ; ne sçachant presque plus de que bois faire flesches, ny de que acier les serrer : enfin il fut reduit à y appliquer le fer du mesme canif avec lequel

Polymathitailloit ses plumes ; qui devenoient Eloquentes si-tost qu'elles avoient esté tranchées par ce fer enchanter Il fut si heureux que ce coup porta sur un bel Esprit veritablemer digne d'elle, & bien propre pour luy estre aparié ; en telle sorte qui si on les avoit mis dans deux meches, ils auroient fait une fo belle Simmetrie. Sa taille estoit porte, mais en recompense une posse, qu'il portoit sur ses espauves estoit fort grande ; ses deux nombes estoient d'inegale grandeur ; Il estoit borgne d'un œil, ne voyoit guere clair de l'autre ; tout l'esclat de ses yeux conestoit en une bordure d'escarlata que si bon teint, qu'il ne s'en alloit point à l'eau qui en distilloit inssammet. Que si son corps donnoit du degoust, son esprit avoit les agrémens tous particuliers ; il tiroit esté bon à faire l'amour à maniere des Espagnols, qui ne font que de nuit ; car il auroitté bien favorisé par les tences. Cette playe ne fut pas si-tostite dans le cœur de ce Spirituel sgracié, que voila les Elegies, Sonnets & les Madrigaux en campagne ; jamais veine ne fut plus seconde ny Genie plus est chaussé : Jamais il n'y eut si grande profusion de tendresses rimées Ce qui fut nouveau, c'est qui deslors toute la dissimulation s'evanoüit. Tous ces charmes & ces appas qu'il ne mettoit auparavant dans ses Vers, que par siction Poëtique ; il les y insera depuis de bonne foy. L'Amant cru en saine conscience que sa Maitresse estoit un vray Soleil & un vraye Aurore ; & quoy que on Amour n'eust commencé que pas l'esprit, le tendre Héros fut tellement esblouy de ses brillans qu'il ne reconnut plus aucun imperfection dans le corps, pour lequel il eut aussi-tot la mesme passion. Je ne sçay si l'Amour d'une flesche deux coups, ou si Polymathie fut touchée des point poëtiques que son Amant luy écocha : tant y a qu'elle eut pour luy une amour reciproque ; & elle judicieusement de ne pas laisser eschapper cette occasion, car elle auroit eu de la peine à la recouvrer. Elle ne fut pas plus avare me luy, de Prose & de Vers ; & le fut lors que ce petit Dieu traesty, ne manqua pas d'occupation, ny de sujets d'exercer ses nombes. Il navoit pas si-tost portun Poulet, qu'il falloit retourner porter des Stances ; & pendant l'intervalle du temps qu'il employoit à ce message, un Madrigal se trouvoit fait qu'il falsoit aussi porter tout frais esclos. que si par mal-heur on faisoit esponse sur le champ, il falloit porter la réplique avec mesme diligence : & dans cet assaut de reputation, nos Amans se renvoyoient si viste des in-promptu qu'ils

ressembloient à des joüeur de volant quand ils tricottent. Il ne vous diray point la suite ny la fin de ces Amours, elles continuerent long-temps de la mesme force. Les seuls qui en profiterent, furent les Libraires faveurs de Recueils, qui ramasserent les Pieces & les Vers que ce Amans laisserent courir par il Monde, dont ils firent de beau Volumes. Tous les autres Manchands n'y gagnèrent rien, il n'eut aucun commerce de juppe de mouchoirs, ny de bijoux tous les presens furent faits en papier, jusques à celui des Estrennes. Il ne se donna ny balny Musique, mais seulement force Vers de Ballet, & force parolles pour mettre en air. Ce qui est fort surprenant & bien contraire à l'humeur du Siecle, c'est qu'il n'y eut jamais ny festin ny Cadeau : la Promenade quoy qu'elle leur plut fort estoit toujours feiche, & les Traitteurs ny les Pâtisiers ne recevrent jamais se leurs visites, ny de leur argent. Le petit Amour avoit esté puisques alors nourry de viande reuse : Voicy par quelle adventure il devint friand. Un jour que à Maistresse passionnée estoit alstée chercher la solitude d'un petit pois, où elle confioit quelques Soupairs & quelques tendresses, à sa discretion des Echos & des Zechirs ; il s'estoit tenu un peu à l'esart. La fortune voulut qu'il rencontra un page d'une Dame de qualité, à qui on donnoit Cadeau dans une belle Maison proche de ce bois. Comme il n'y a point de connoissance si-tost faite que celle des chiens & des laquais, (sous ce nom font compris tous ceux qui portent couleurs) l'Amour & le Page eurent bien-tost fait amitié ensemble. Son nouveau camarade le mena voir le superbe festin qu'on avoit appreste pour la Dame, & l'un & l'autre curent dequoy faire bonne cher des superfluitez qui s'y trouve rent. Cupidon commença à trouver du goust aux Bisques & aux Faisants, qui le firent ressouvenir du Nectar & de l'Ambrosie Et ce qu'il pris le plus, fut le reste d'un plat de petit Pois, sur lequel il se jetta ; qui avoit plus cousté que n'auroit fait la terre sur laquelle on en auroit recuilly un nuid. Le bon traitement, & la redulité qu'il eut aux paroles de on Camarade le desbaucherent. par il ne marchanda point pour montrer au service de cette Dame, qui dès qu'elle l'eust veu le voulut avoir pour luy porter la queue. C'est ainsi qu'il quitta cette Spirituelle Maistresse sans luy dire dieu. Elle eut grand regret de l'avoir pas pris de luy un répondant, parce qu'elle luy auroit fait ayer la valeur de certains Vers que ce petit Voleur luy avoit

emportez, dont elle n'avoit point garle de coppie. Quant à la nouvelx Maistresse il en fut tellement hery, qu'elle chercha toutes les inventions imaginables pour le pendre leste & propre. Elle luy fit faire de certaines trouses avec lesquelles les Peintres qui sont scrupule de le peindre tout nud, le dépeignent encore aujourd'huy Quelque reputation qu'il eust d'être dangereux, ce n'estoit rien au pris des malices qu'il fit depuis qu'il fut chargé de ce pestilen habit. Archelaïde (tel estoit le nom de cette Dame) estoit un femme parfaitement accomplies car outre qu'elle possedoit les beautez dont se vantent les personnes les mieux faites ; sa naissance luy donnoit encore un certain air majestueux, qui luy faisoit avoir un grand auantage, sur ce les qui l'auroient peû égaler par la richesse de leur taille. L'encent & les adorations estoient des tributs legitimes, qu'on payoit volontairement à son merite. L'A mour qui avoit esté nourry dans un lieu où on reçoit continuellement de pareils presens, s'imaginoit presque déjà revoir sa patrie ; : il se plut merveilleusement en cette Cour, quoy qu'il y sust inconnu & travesty. Il estoit bien se de voir le profond respect que plusieurs illustres personnes endoient, à la Divinité visible qu'il ne dédaignoit pas de servir. Mais apres y avoir esté quelque Temps, une chose le choqua fort est qu'il pretend que dans tous les lieux où il séjourne, il doit trouver quelque égalité & quelque douce intelligence. Il n'en iid icy aucune, tous ceux qui approchoient d'Archelaïde n'osoient lever les yeux sur elle, non pas mesme pour l'admirer : & sa certé naturelle leur ostoit toute a hardiesse, que leur merite leur curoit pû donner legitiment. Ce fut la principale raison qui fit concevoir à l'Amour le dessein d'affaillir ce rocher, qui portoit son orgueil jusques dans les nuës Car sa generosité l'excite à faire d'Illustres conquestes, & a dompter les cœurs les plus rebelles Cependant comme un ruzé Capitaine, devant que de dresser sa batterie contre le lieu qu'il avoi resolu d'attaquer : il voulut luy mesme aller reconnoistre la place. La subtilité de sa nature Divine luy fournit de grandes facilitez pour cela : Car elle luy donne droit d'entrer quand il luy plaist dans le plus profond des cœurs & d'y voir tout ce qui s'y passe de plus secret. Il fut bien surpris quand il visita celui d'Archelaïde de voir que la nature avoit déjà fait ce qu'il avoit dessein de faire Elle avoit si bien disposé les manieres, qu'une petite étincelle qui jomba de son flambeau, y causa un

embrasement capable d'y reluire tout en cendre. Il voulut aussi-tost reparer le mal qu'il avoit fait ; & le plus prompt remede qu'il y apporta, ce fut de décocher de nouvelles flesches sur ceux qui approchoiét d'Archelai-le : afin qu'ils vinssent en foule luy apporter du secours & dequoy eteindre ses flammes. Il y cut aussi-tost toutes sortes de gens de qualité, d'esprit & de bonne mime, qui luy vinrent offrir leur service ; mais ce fut tousjours avec les respects & des soumissions qui ne sont pas imaginables. Quelque ardeur que l'amour inspire dans les cœurs dont il est le Maistre, il n'y en avoit point entr'eux de si temeraire, qui osast luy faire une declaration d'Amour ny lascher la moindre parole de douceur ou de tendresse. C'estoiet des muets qui n'osoient pas mesme parler des yeux, & qui estoussoient tellement leurs soupirs que l'oreille la plus subtile ne s'en pouvoit pas appercevoir. Ils estoient préoccupés de cette maxime, tenuë pour heretique dans les escoles d'Amour ; qu'aupres des Dames de qualité il faut attendre leurs saveurs, au lieu qu'on les peut demander aux autres. Mais ces malheureux avoient tout loisir de languir dans une pareille attente. Archelaide estoit si jalouse du soin de son honneur, & la fierté luy estoit si naturelle : qu'elle auroit mieux aymé pour mille fois, que d'en relascher le loins du monde. Elle croyoit qu'il luy feroit honteux d'abaistrises régars, sur des gens au dessus d'elle, qu'elle se seroit par ce moyen esgalez en quelque façon ; que cela les pourroit enfler de unité, & leur feroit perdre la disjection, ce qui seroit la ruine de reputation & de sa Vertu. C'est pourquoy elle ne voulut point prendre ce secours estranger, & elle mit à sa porte un gros Suisse rigoureux, qui empeschoit tous les gens de dehors de venir pilier ce Tresor de Vertu & d'honneur, qu'elle luy laissa en garde. Mais par malheur il n'y avoit personne pour garder le Suisse ; qu'elle appelloit quelquefois à son secours, dans une pressante necessité, pour chasser les ennuyx decrets que luy causoit la solitude. Le petit Espion domestique qu'elle avoit, & à qui rien de ce quise fait contre l'honneur n'est caché ; descouvrit un jour le secret de cette aventure. Ce fut alors que pour luy faire honte, se descouvrit à elle avec toute les beautez, qui donnerent assez de curiosité à Pfyché pour l'eschauder. Il luy fit mille reproches sanglans du tort qu'elle se faisoit & à tout l'Empire de l'Amour, de douter de la discretion de tant d'honnestes gens qui mourroient pour elle ; & de vouloir

confier son honneur à la crainte servile d'un rustre. Il luy fit voir qu'elle ne meritoit pas de jouir des joyes delicates qui se trouvent dans cette belle passion ; & en un mot il luy dit que pour se vanger d'elle il l'alloit quitter, & publier par tout son aventure, il jura en mesme temps par son flambeau, que puisque l'honneur luy avoit ouïe cette piece, il luy en joueroit ne autre : qu'il seroit d'oresnaant son Ennemy déclaré, & qu'il luy donneroit la chasse en tous les lieux où il le pourroit rencontrer. Archelaide qui crut que cette apparition estoit un sonce, frotta ses yeux pour s'esueiler, comme si elle eust dormy ; ne trouvant que son Page à la place du Dieu, qu'elle avoit crû voir ; elle luy fit une querelle d'Alemand, & appella son Escuyer pour luy faire donner le foüet. Mais l'Amour & le Page s'esvapoüïrent à ses yeux : ainsi voyant que la menace qu'il avoit fait de quitter estoit vraye, elle ne plouta plus de la verité de l'apparition. Elle en profita si bien qu'ayant honte de sa faute, elle quitta le Monde, & se retira et une affreuse solitude loin des Palais, & des Suisses ; où elle a vescu depuis dans une grande modestie & retenuë

Quoy que l'Amour fut indigne d'avoir receu cet affront, il ne voulut pas quitter si-tost la terre où il crut qu'il y avoit encore pour luy quelque chose à apprendre. Il entra au service d'une femme nommée Polyphile qui avoit de l'esprit & de la beauté passablement. Dès les premiers jour qu'il fut avec elle, pour faire le bon valet, il luy acquita avec ses armes ordinaires grand nombre de serviteurs & de souspirans. C'étoit ce qui flattoit le plus le Genie de sa Maistresse, bien que dans le Monde, elle passast pour ude, elle ne laissoit pas d'escouir volontiers les plaintes de ceux qui souffroient pour elle : en un pot elle estoit de ces femmes qu'on peut nommer Prudocomettes, dont la race s'est si bien multipliée qu'on ne rencontre aujourd'huy presque autre chose. n'eut jamais tant à souffrir que pus cette derniere Maistresse, elle nabilla d'abord fort proprement, elle luy donna un habit & ne calle bien gallonnée & passeventée, avec une garniture de ruons de trois couleurs ; & pour son om de Guerre, elle l'appella Gris lin. Sa principale passion estoit une magnificence des habits, & sa propreté alloit dans l'excès. Elle savoit jamais souhaité d'avoir Esprit inventif que pour trouver de nouvelles modes & de nouveaux ajustemens. C'est ce qui aidait merveilleusement à donner du lustre à sa beauté mediocre. A tout prendre

elle avoit un certain air joly & affeté, certains agrémés & mignardises qui la rendoient la personne du Monde la plus engageante. Avec cela son plus puissant charme estoit une civilité & une complaisance extraordinaire pour les nouveaux venus, qu'elle redoubloit souvent pour retenir ceux qui commençoient de s'esloigner d'elle. D'autre costé elle faisoit paroistre un grande severité pour ceux qu'elle avoit bien engagez, & qu'elle ne croyoit pas pouvoir sortir de se liens. Jamais. femme ne fut plus avide de Cœurs ; Il n'y en avoit point qui ne luy fust propre, londin & le Brunet, le Spirituel : le Stupide, le Courtisan & le courgeois, luy estoient esgalement bons : c'estoit assez qu'elle fit une nouvelle conquete. Son us grand plaisir estoit d'enlever Amant à la meilleure de ses amies, & son plus grand dépit stoit de perdre le moindre des ens. Ce n'est pas qu'elle ne fist peu de la difference entre ses calleurs. Ce fut elle qui s'aduisa en mettre entre les gens de pour & les gens de Ville : ce fut le qui donna la preference aux crumes, aux dentelles, & aux grands Canons ; sur ceux qui por-vient le linge vny & les habits de Joëre-lice. Elle avoit une estime particuliere pour les belles garnieres, & pour les testes fraichement peignées : & nonobstant cela elle ne laissoit pas de fait bon accueil aux Bourgeois qui luy prestoient des Romans, & de Livres nouveaux. Le riche brut qui luy donnoit la Musique & Comedie estoit aussi le bien venu Mesme pour avoir plus de chalandise, elle avoit certains jour de la sepmaine destinés à recevoir le Monde dans son Alcove, de la mesme façon, qu'il y en a pour les Marchez dans les Places publiques. Le Dieu servant qui vouloit faire la Cour à sa Maistresse luy rendit de bons offices : car comme il a esté dit, en peu d'heures, il luy fit faire force conquestes Jamais il n'eut plus belle occasio de s'exercer à tirer ; il ne faut pas s'estonner si maintenant il sça tirer droit au Cœur, autrement faudroit qu'il fust bien maladro n'estre pas devenu bon tireur, ores avoir fait alors un si bel apprentissage. Tous les blessez vesoient aussi-tost demander à Pophile quelque remede à leurs, aux, & par de douces faveurs de leur faisoit esperer guerison. Mais elle les traitoit à la maniere ces dangereux Chirurgiens, ni lors qu'ils pensent une petite saye avec leurs serremens & pouvres caustiques, la rendent grande & dangereuse. C'est ainsi n'avec de seintes caresses, elle estoit de l'huile sur le feu, & enenimoit ce qu'elle faisoit semmant de guerir. Ce n'est pas que autre costé l'Amour

pour les voulager ne décochast plusieurs esches contre le Cœur de Polynile, qui y firent des blessures en assez bon nombre ; il fut bien surpris de voir que la plupart ne faisoient qu'effleurer la peau, & que s'il y faisoit quelquefois des playes profondes, elles estoient gueries dès le lendemain, & refermées comme si on y eust mis de la poudre de Sympathie. Ce si bien pis quand il reconnut que Polyphile ne se contentant pas des beautez que le Ciel luy avoit données en partage, en recherchoit encore d'empruntées. Il n'avoit point encore connu jusqu'alors le déguisement & l'artifice ; il s'estonna beaucoup devoir du fard, des Pommades, de mouches, & le tour de cheveux blonds. Jusque là qu'ayant veu le soir sa Maistresse en cheveux noirs, il la mesconnut le lendemain quand il la vit blonde : & luy voyant le visage couvert de mousches, il crut que c'estoit pour cacher quelques bourgeons esgratignures. Mais l'Amour peut pas esté long-temps à cette scole, qu'il apprit à se déniaiser tout à fait, & à devenir malicieux, dernier point. Ce n'estoit plus Dieu qui inspiroit la Dame, estoit la Dame qui instruisoit le Lieu, & qui le fit devenir coquet ; le fut là qu'il estudia toutes les préchancetez qu'il a sceu depuis, qu'il apprit à estre traistre, parjure, infidelle ; au lieu qu'auparavât il gissoit de bonne foy, & ne parloit que du Cœur. Il devint malin fantasque de telle forte qu'on sceut plus de quelle maniere gouverner. Ce n'estoit plus le temps qu'on l'amusoit avec des étragées & du pain despice : il luy alloit des perdreaux & des ragousts. On ne luy presentoit plus des hochets & des poupées, il luy falloir des bijoux pleins de Diamans, & des plaques de Vermeil doré. Enfin il n'y eut rien de plus corrompue, & cette maison estoit un escueil dangereux pour les libertez & pour les fortunes de ceux qui en approchoient. Cependant sous pretexte de quelques adresses que Polyphile apportoit à cacher son jeu, à la saveur desquelles elle passoit pour femme d'honneur : elle exerçoit toutes les tyrannies & les pilleries imaginables. Cette façon de vivre dura quelque temps ; & comme il paroissoit toujours de nouvelles duppes sur les rangs, c'estoit le moyen de ne s'ennuyer jamais & de trouver toujours de nouveaux divertissemens. Le bal & la danse laisoient sur tout les autres à Pophile, comme ils plaisaient encore aujourd'huy à toutes les Coquetes de sa forte, qui ont pour cela ant d'épressement, qu'on peut dire si la harpe a guery autrefois les Possédez,

le violon fait aujourd'huy des Demoniacques. Elle s'y engagea mesme si avant, que malheré son esprit inconstant sa liberté y fit entierement naufrage. Elle devint esperduëment amoureuse d'un Baladin : la laideur & la mauvaise mine de cet Homme, vray-semblablement luy devoient faire perdre le goust qu'elle prevoit à luy voir remuer les pieds soien legerement. Cependant ce fut luy qui se mit en possession du Cœur, tandis que plusieurs honnestes-gens qui avoient l'avantage de l'esprit, de la beauté, & de la Noblesse, furent amusez avec du babil & autres vaines faveurs. L'Amour fut tellement en colere contre cette injustice, qu'il chercha dans son carquois une de cofleschesempoisonnées, dont il se servoit autrefois pour faire des Metamorphoses, & la décocha sur le violon chery de Polyphile, La legereté de ses pieds ne luy servit de rien pour l'éviter, & par la vertu de la flèche, de baladin qu'il estoit, il fut metamorphosé en singe, qui conserva avec un peu de sa premiere forme toute sa laideur & son agilité. Ce Singe vint depuis au pouvoir d'un Basteleur qui le nomma Fagotin, & qui surprit merveilleusement un grand nombre de Badauds de le voir dancer sur la corde : car ils ne se doutoient nullement qu'il eust copris ce mestier durant qu'il estoit homme, amoureux & violon.

L'amour apres ce beau coupe crut pas qu'il fust seur pour luy le demeurer chez sa maistresse ; est pourquoy il quitta encor celle-cy sans luy dire Adieu ; & Comme il estoit de bonne defaite, ne fut pas long-temps sans trouver codition. Poléone trouva que s'estoit son fait en consideration, particulierement de ce qu'il avoit un habit neuf, & qu'il ne luy favoit rien dépenser de long-temps pour l'ajuster. Il la servit volontiers, quoy que ce ne fust qu'une Marchande, parce qu'il luy vit une mine fort Bourgeoise, & fort éloignée de cette coquetterie, de quelle il avoit esté auparavant fatigué. L'exquise beauté de cette femme reparoit le deffaut de cet air un peu niais qu'elle faisoit paroistre, & couvroit cette grande ignorance qu'elle avoit en toutes choses, hormis en l'art de sçavoir priser & vendre sa marchandise. L'amour mesme oublie pendant quelque temps qu'il avoit esté Page & Laquais, & empruntant un peu de l'humeur du Courtaud, vescu en assez horneste garçon. Mais un peu apres il mit la main aux armes, dont il se sçait si bien escrimer ; & il si plusieurs playes dans les cœurs de ceux

que la beauté de sa Maîtresse attiroit à sa boutique. Ce Amans avoient beau l'accabler de douceurs, de tendresses, & de fleurettes, c'estoit autant de chasses mortes : à tout cela elle faisoit la sourde oreille, ou plutôt une hardité d'esprit l'empeshoit d'y répondre. Le petit Dieu n'esparnoit pas aussi le cœur de Poléoce ; mais il ne la pût jamais blesser tant qu'il se servit de ses flèches à pointes d'acier. Il en trouva une qui estoient préparées pour une solennelle Mascarade, qui avoit un bout d'argent : dont vit un effet merveilleux sur ce cœur impenetrable à tous autres coups. Il fit naître en son amoureux passions tout à la fois, celle de l'amour & celle de l'intérêt : encore qu'on puisse dire que celle-ci regnoit auparavant, & qu'elle y fut seulement rallumée pour servir à l'autre. Car il est vrai qu'encore que Poléone fut amoureuse, on ne pouvoit dire que ce fut de Celadon, d'Hylas ou de l'André ; mais que c'estoit de l'homme en general, ce fut alors que plusieurs marchands qui venoient acheter la marchandise achetoient en même temps la marchande ; ainsi ce fut la première qui fut assez heureuse pour joindre ensemble le gain & la volupté. Comme les petits enfants sont les singes des grandes personnes, le petit Amour qui vouloit imiter sa maîtresse, prit bien tost ses inclinations. Luy qui n'a voit jamais manié d'argent qui pour acheter quelque bagatelles ; il avoit toujours les yeux attachés sur le comptoir, & il disoit qu'il prenoit plus de plaisir à voir des pièces d'or, que celles d'argent. Ensuite parce qu'il vit sa Maîtresse se plaindre d'estre souvent trompée ; & que s'il y avoit une pistole rognée ou un louis faux c'estoit ce qu'on luy mettoit dans la main, il apprit à son exemple à faire sonner les louis & à peser les cristolles ; & pour cet effet il jeta la moitié des flèches de son carquois pour y trouver la place d'un rebuchet. Une fille de chambre qui estoit sa confidente, luy apprit sommairement les Entremetteurs partageoient le gain provenant de ce commerce ; en peu de temps il y fut fort affranchi, jusques là qu'il ne se voulut plus servir que de lèches argentées & dorées, avec lesquelles il ne manquoit jamais un coup. C'est : ainsi que l'Amour mercenaire est tellement venu à la mode, que depuis la Duchesse jusques à la Soubrette, on fait l'Amour à prix d'argent ; de sorte que desormais l'on peut icy appliquer le Proverbe qu'on avoit autrefois inventé pour les Suisses, & dire point d'argent point de femmes. C'est ainsi que de gros Milords, des Pansars, & des Mustaphas, cajolent

aujourd'huy dans des Alcoves magnifiques, & sur des carreaux en broderie, des *Blondelettes*, *Blanchelettes*, *Mignardellettes* ; ou pour ne parler point Ronsard V endosmois, des beautez blondes, blanches & mignardes : cependant que des Galands qui ne sont riches qu'en esprit & en bonne mine, sont reduits à chercher la Demoiselle suivante, & quelquefois la fille de Chambre, & mesme la Cuisiniere pour prendre leurs repas Amoureux à juste prix. Ce fut alors que les Sonnets, les Madrigaux, & les Billets galands furent descriez comme vieille Monoye : & qu'on donna quatre douaines de Rondeaux redoublez pour un double Loüis. Cependât cette nouvelle maniere d'agir faisoit que plusieurs s'en trouvoient mauvais Marchands ; car au lieu qu'auparavant avec des Monoyes spirituelles, les Galands cheptoient l'Ame & l'affection les personnes ; les Brutaux avec les Especes Materielles, n'en cheptoient plus que le corps & la hair : & ils faisoient le mesme Commerce, que s'ils eussent esté prasiquer dans le Marché au Cochons. Encore en celuy-cy auvoient-ils eu l'avantage d'y trouver certains Officiers du Roy nommez Langueyeurs, qui leur auroient respondu de la santé de sa beste ; au lieu que par un grand malheur, cette Police ne s'est pas encore estenduë jusques aux Marchez d'Amour, où neantmoins elle seroit bien plus necessaire. Enfin le Ciel vangeur se mit en devoir de punir ce honteux trafic. Ce fut Bacchus devenu le grand ennemy des femmes, depuis qu'il avoit abandonné Ariane, pour ne faire plus l'Amour qu'au flacon ; qui fit venir une certaine peste du pays des Indes qu'il avoit conquis, pour infecter toute cette maudite engeance qui avoir introduit dans le Monde l'Amour mercenaire. Elle s'espandit par tout en sort peu de temps avec une telle fureur, qu'il n'y eut personne de ceux qui estoient complices de cette corruption d'Amour, qui eschapast à cette juste punition de son crime. Le pauvre Cupidon, tout Dieu qu'il estoit, n'eust sa part comme les autres : Car en beuvant & en mangeant les restes de sa Maistresse (comme qualité de valet l'y obligeoit) il uma un peu de ce dangereux vein, qui s'insinuant peu à peu dans les veines, le rendit tout vilain bourgeonné. Sa mere Venus stant en peine de luy depuis long-temps, resolut de l'aller chercher par mer & par terre. Pour ce dessein, elle envoya dans son Combier, qui est son Escurie, prence deux Pigeons de Carosse qu'elle fit atteler à son Char ; avec lesquels (les Poëtes sont guarens de cette verité)

elle fendit les airs une tres-grande vitesse : Et elle arriva enfin en Suede, où elle trouva son fils parmy un grand nombre de devots, qu' elle commençoit d'avoir en ce pays-là. Elle eut de la peine à le reconnoistre tant à cause qu'il n'avoit plus le marques de sa domination, qui parce qu'il estoit estrangement défiguré. Elle courut à luy, & l'embrassant avec une tendresse de mere, pour le flatter comme autrefois, luy voulut donner un cornet de Muscadins. Mais se mocqua bien d'elle, il lui monstra de pleines Gibeciere d'or & d'argent, & luy fit voi qu'il avoit amassé de grand Tresors. En effet, il n'y aura pas une plus belle fortune à souhaiter, que de partager tout l'argent qui est dans le Commerce d'Amour. Apres luy avoir sa le recit de toutes ses adventures, ne pût luy celer le malheureuse estat où il estoit réduit, dont aussi bien la Deesse s'appercevoit ayant desia bien eu des vœux de cette nature. Elle le mena aussioit à Esculape, à qui elle fit des prieres tres-instantes de le guerir, mais il n'en pût venir à bout tout nul. Il eut beau envoyer querir les Medicamens exquis jusques du pays des Indes, d'où le mal estoit venu : il falut qu'il appelast à son secours une autre Divinité. Mercure enfin entreprit cette Cure & le guérit ; non sans se faire beaucoup endurer, pour se vâger de luy en quelque sorte pour des peines qu'il luy avoit données l'occasion des messages de luvoiter à ses Maistresses. Dès qu'il se porta bien, la Deesse le remena en sa maison, où depuis elle l'a retenu un peu de court, & a veillé plus exactement sur sa conduite. Il est vray qu'il a esté beaucoup plus sage qu'auparavant ; & que pour le corriger il ne luy a plus fallu monstrier des verges, mais le menacer de Mercure. C'est ce qui a eu plus de pouvoir sur luy, que toutes les remonstrances que ceux qui avoient entrepris de la corriger, luy auroient peû faire. Il a depuis toujours hay au dernier point toutes les affections mercenaires, il a juré hautement par son bandeau & par sa trousse, qu'il n'en seroit jamais l'Entremetteur ; & que bien loin d'y fournir ses flesches, il en retireroit entierement ses faveurs, si-tost qu'on y m'efleroit de l'argent & des presens. C'est aux seuls Amans tendres & passionnez qu'il a reservé son secours, & à ces Ames Nobles & espurées qui aiment seulement la beauté, l'esprit & la vertu, outes trois originaires du Ciel. tous les autres qui ont des desirs rutenx & interessez, il les abandonne à leurs remords & à leus

complices, il les desaduouë, & ne les veut plus reconnoistre pour les sujets de son Empire.



SUITE

DE

L'HISTOIRE

DE

JAVOTTE



UAND cette lecture fut achevée, chacun y applaudit, à la reserve de Charoselles, qui ne trouvoit rien de bon que ce qu'il faisoit. Il auroit peû mesme estre secodé d'Hyppolite, qui vouloit donner son jugement de tout à tort ou à travers : Mais comme il vid que l'examen de cette piece, il s'y engageoit une fois, pourit tirer en logueur, & empescher dessein qu'il avoit d'en lire aussi ne autre de sa façon : Il pria Angelique de luy prester ce Cahier tour en faire une coppie. Son lessein estoit de la faire imprimer par un faiseur de Recueils, de faire passer à la faveur de cette piece, quelque une des siennes pour le pardessus. Angelique dit qu'elle n'osoit pas prendre cette liberté, à

cause que, l'ouvrage n'estoit pas à elle. Je vous en donneray plustost un des miens (dit Charoselles) & je m'en vais vous ne lire comme je vous l'ay promis. A ce mot Phylaethe ayant trefsailly, se leva, & témoigna de s'en vouloir aller. Angelique se leva aussi pour luy faire quelques civilités ; le reste de la compagnie en fit de mesme ; dont Charoselles pensa enrager, voyant qu'on luy avoit ainsi rompu son coup : Car il se faisoit tard, & il luy fut impossible de faire rasseoir personne. Il y eut encore quelques petits entretiens tout debout & separez ; & sur tout entre Javotte & Pancrace qui fit dessein deslors de s'attacher tout à fait à elle. Comme il aimoit bien autant le corps que l'esprit, il trouva sa beauté si admirable, qu'elle luy osta le dégoût que d'autres en auroient pû avoir, pour n'estre pas accompagnée d'assez d'esprit. Il se mit à luy dire plusieurs fleurettes, mais elle souffroit à toutes, & ne répondit à pas une ; si ce n'est quand il luy dit, avec un grand ferment, qu'il estoit son serviteur, & qu'il l'a prioit de le croire.

Elle luy répondit aussi-tost aisvement ; ha, Monsieur, ne me ites point cela je vous prie : il n'y encore que deux personnes qui n'ont dit qu'ils sont mes serviteurs, qui me déplaisent fort, & que je hay mortellement ; vous avez trop bonne mine pour faire comme eux. Comment Mademoiselle (repliqua-t'il) c'est peutetre que vous avez eu quelques Amans qui ont manqué de respect pour vous, & qui vous ont fait quelque declaration d'Amour trop hardie. Point du tout, Monsieur (reprit Javotte) ils ne l'ont dit qu'à mon Papa & à Maman, & chacun de son costé m'asseure que je luy suis promise en mariage : Mais je ne sçais ce qu'ils m'ont fait, je ne les sçauois souffrir.

Si vous avez eu jusqu'à present des serviteurs si desagreables (dit le Gentilhomme) ce n'est pas à dire que tous les autres leur ressemblent ; au contraire, puisque ceux-là ne vous sont pas propres, il en faut chercher de plus accomplis. Je ne veux point de serviteurs (dit Javotte) aussi bien quand j'en aurois, je ne sçauois que leur dire, ny qu'en faire. Quoy (reprit Pancrace) est-ce qu'on ne pourroit pas trouver : quelque occasion de vous rendre service ? Non (luy dit Javotte) pourtant vous me feriez bien un plaisir si vous vouliez ; mais je n'oserois vous le demander, car vous ne le voudrez peut-estre pas. Comment, Mademoiselle (reprit-il, en eslevant un peu sa voix) y a-t'il au monde quelque choses avez difficile, dont je ne

voulusse la venir à bout pour l'amour de tus. Cela n'est pas trop mal-aisé continua Javotte) & si vous me voulez bien promettre de l'accomplir, je vous le diray. Je vous promets (adjousta Pancrace et brusquement) & je vous le re par tout ce qu'il y a au mon: que je respecte le plus : je souvite mesme que la chose soit en difficile, afin que l'execution it une plus forte preuve de la pression que j'ay de vous servir. pres cette assurance (reprit Javotte) je vous avouë, que vous devant oüy dire tantost tant de elles choses, en disputant avec ces Demoiselles ; je voudrois bien tous prier de me prester le Livre vous avez pris tout ce que vous avez dit : Car j'avouë ingenuëment que je suis honteuse de la point parler, & cependant je ne sçay que dire ; je voudrois bien avoir le secret de ces Demoiselles qui causent si bien ; si j'avois trouvé leur Livre où tout cela est, je l'estudierois tant que je causeroi plus qu'elles. Pancrace fut surpris de cette grande naïveté, & luy dit, qu'il n'y avoit pas un Livre outout ce qu'on disoit dans les conversations fust escrit ; que chacun discouroit selon le sujet qui presentoit, selon les pensées qui luy venoient dans l'esprit. Ha je me doutois bien (luy dit Javotte te) que vous feriez le secret : comme si je ne sçavois pas bien il contraire ? Quand Maman parl de Mademoiselle Philippotte qui a tant parlé aujourd'huy : Elle di que c'est une fille qui a tousjour

Livre à la main, qu'elle a étudié comme un Docteur ; mais qu'elle ne sçait pas ficher un point d'aiguille ; Que je me donne bien de garde de l'imiter, & du'un garçon à marier qui prenstoit son conseil, ne voudroit point d'elle : Mais elle a beau di, si j'avois attrappé son Livre, je apprendrois tout par cœur.

Pancrace qui reconnut que estoit vue fille qui vouloit se ettre à la lecture, & qui avoit té eslevée jusqu'alors dans l'icorance, crut trouver une belle ocasion de luy rendre de petits ruices, en luy envoyant des ures. Ainsi il commença de y applaudir, & demeura aucunement d'accord qu'on tiroit des jures beaucoup de choses qui se soient dans les conversations. Que quoy qu'elles n'y fussent pas mot à mot, les Livres ouvroient l'esprit, & le remplissoient de plusieurs Idées qui luy fournissoient de matieres pour bien discourir. Il luy promit donc, de luy en envoyer dés le soir, & la pria de croire qu'il n'y avoit point des si violente passion que celle qu'il avoit pour elle. Comme il achevoit cette protestation, Laurence qui avait amené

Javotte, la vin advertir qu'il estoit temps de s'enretourner, & qu'on seroit en peine d'elle à la maison ; de sorte qu'avec une profonde reverence elle prit congé de la compagnie à laquelle sa beauté & son inge nuité, ayant seruy quelque temp d'entretien, le reste se separa.

Javotte estant arrivée au logis ne se pouvoit taire du plaisir qu'elle avoit eu de voir ce beau Monde, & d'entendre tant de belles choses ; elle donna ordre à la cruauté qui avoit esté sa Nourrice, sa confidente par consequent, de recevoir les Livres qu'on luy auoyroit, & de les cacher dans paille de son lit, de peur que on ne les trovast dans son coffe où sa Mere fouilloit quelquefois. Les Livres arriverent en-tost apres (c'estoient les nq Tomes de l'Astrée, que Pancrace luy enuoyoit.) Elle courut à Chambre s'enferma au verüil, & se mit à lire jour & nuit, tec tant d'ardeur, qu'elle en perdoit le boire & le manger. Et hand on vouloit la faire travailler à sa besogne ordinaire, elle signoit qu'elle estoit malade, disant qu'elle n'avoit point dormy toute la nuit, & elle monstrois des yeux battus, qui le pouvoient : bien estre en effet à cause de son assiduité à la lecture. En peu de temps elle y profita beaucoup, & il luy arriva une assez plaisante : chose.

Comme il nous est fort naturel quand on nous parle d'une Homme inconnu, fut-il fabuleux, de nous en figurer au hazard une Idée en nostre esprit : qui se rapporte en quelque façon à celle de quelqu'un que nous connoissons : Ainsi Javotte en songeant à Celadon, qui estoit la Heros de son Roman, se le figura de la mesme taille & tel que Pancrace, qui estoit celui qui luy plaisoit le plus de tous ceux qu'elle le connoissoit. Et comme Astre : y estoit aussi dépeinte parfaitement belle, elle crût en mesme temps luy ressembler : Car une Elle ne manque jamais de vanité sur cet article. Desorte qu'elle presoit tout ce que Celadon disoit à Astrée, comme si Pancrace le luy just dit en propre personne ; & out ce qu'Astrée disoit à Celaon, elle s'imaginoit le dire à pancrace. Ainsi il estoit sort heureux sans le sçavoir, d'avoir un galand folliciteur qui faisoit l'amour pour luy en son absence ; qui travailla si avantageusement, que Javotte y bût insensiblement ce poison qui la rendit perduëment amoureuse de luy. et cettis on ne doit point trouver cette aventure trop surprenante, eu qu'il arrive souvent aux personnes qui ont esté eslevées en seret, & avec une trop grande retenuë, que si-tost qu'elles entrent dans le monde, & se trouvent en la compagnie

des Hommes, elles conçoivent de l'amour pour le premier Homme de bonne mine qui leur en vient conter. Com me les deux Sexes sont nez l'un pour l'autre, ils ont une grande inclination à s'approcher ; Et en est comme d'un ressort qu'on a mis en un estat violent, qui se réjoint avec un plus grand effort quand il a esté lâché : Il faut le gouverner avec ce doux temperament, qu'ils s'accoustument se voir, & qu'ils sapprivoiser ensemble ; mais qu'il y ait cependant quelque œil surveillant qui par son respect y fasse conserver la pudeur & en bannisse licence.

Il arrive la mesme chose poua lecture, si elle a esté interdite à ne fille curieuse, elle s'y jettera corps perdu, & fera d'autant lus en danger que prenant les livres sans choix & sans disresion, elle en pourra trouver quelqu'un qui d'abord luy corrompra l'esprit. Tel entre ceux-là est Astrée, plus il exprime naturelement les passions amoureuses, mieux elles s'insinuent dans les eunes ames, où il se glisse un veun imperceptible, qui a gagné le cœur avant qu'on puisse avoir ris du contrepoison. Ce n'est pas comme ces autres Romans, où il n'y a que des amours de Princes & de Palladins, qui l'ayant rien de proportionné avec es personnes du commun, ne les couchent point, & ne sont point laistre d'envie de les imiter.

Il ne faut donc pas s'estonner si Javotte qui avoit esté eslevée dans l'obscurité, & qui n'avoit point fait de lecture qui luy eust pû former l'esprit, ou l'accoustumer au recit des passions amoureuses, tomba dans ce piege ; comme y tomberont infailliblement toutes celles qui auront une education pareille. Elle ne pouvoit quitter le Roman dont elle estoit entestée que pour aller chez Angelique. Elle ménageoit toutes les occasions de s'y trouver, & prioit souvent ses voisines de la prendre en y allant, & d'obtenir pour elle congé de sa Mere. Pancrace y estoit aussi extraordinairement assidu, parce qu'il ne pouvoit voir ailleurs sa Maistresse. En peu de jours il fut fort surpris de voir le progrès qu'elle estoit fait à la lecture, & le changement qui estoit arrivé dans son esprit. Elle n'estoit plus muette, comme auparavant, elle commençoit à se mesler dans la conversation, & à monstrier que sa aïfueté n'estoit pas tant un effet de son peu d'esprit que du manque d'education, & de n'avoir pas eu le grand Monde.

Il fut encor plus estonné de voir que l'ouvrage qu'il alloit commencer estoit bien avancé, quand il découvrit qu'il estoit esia si bien dans son

cœur. Car quoy qu'elle eust pris Astrée pour modele, & qu'elle imitast toutes les actions & ses discours ; qu'elle voulust mesme estre aussi rigoureuse envers Pancrace, que cette Bergere l'estoit envers Celadon : Neantmoins elle n'estoit pas encore assez experimentée ny assez adroite, pour cacher tout à faises sentimens. Pancrace les dé couvrit aisément ; & pour l'entres tenir dans le style de son Roman il ne laissa pas de feindre qu'il estoit malheureux, de se plaindre de sa cruauté, & de faire toute les grimaces & les emportemen que sont les Amans passionne qui languissent : Ce qui plaisoit infiniment à Javotte, qui vous loit qu'on luy fist l'amour dans les formes, & à la maniere du Livre qui l'avoit charmée. Aussi déqu'il eut connu son foible, il en tira de grands avantages. Il f mit luy-mesme à relire l'Astrée & l'estudia si bien qu'il contrefai soit admirablement Celadon. Ce fut ce nom qu'il prit pour son nom de Roman, voyant qu'il laissoit à sa Maistresse, & en mesme temps elle prit celuy d'Astrée. anfin ils imiterentsibien cette Histoire, qu'il sembla qu'ils la püssent une seconde fois, si ant est qu'elle ait esté jouée une premiere, à la reserve neantmoins de l'avanture d'Alexis, qu'ils ne purent executer. Pancrace luy donna encore d'autres Romans, qu'elle lût avec la mesme avidité, & à force d'estudier nuit & jour ; elle profita tellement en peu de temps, qu'elle levint la plus grande causeuse & la plus coquette fille du quartier.

Le pere & la mere de Javotte j'apperceurent bien-tost du changement de sa vie, & s'estonneent de voir combien elle avoit profité à hanter compagnie. Elle paroissoit mesme trop sçavante à leur gré, ils se plaignoient déjà qu'elle estoit gastée ; & de peur de la laisser corrompre d'avantage ils se resolerent de la marier dans Le Carnaval. Le seul embarras ou ils se trouvoient, estoit de bien balancer les deux partis qu'ils avoient en main. Ils avoient de l'engagement avec le premier mais le second estoit, comme j'ay dit, sans comparaison plus avantageux. La mere ne pouvoir souffrir Nicodeme depuis l'avanture du Miroir & du Theorbe, & ne l'appelloit plus que Brise-tout le pere en estoit dégousté depuis l'opposition formée par Lucrece quoy que cet Amant crust bien avoir racommodé son affaire, parle dédommagement qu'il avoit fait, & par la main-levée qu'il avoit apportée. Il n'y avoit plus n'à trouver une occasion de mpre avec luy

pour traiter ec Bedout. Sa sottise en fit tistre une bien-tost apres, qui en que legere, ne laissa pas estre prise aux cheveux.

Il vint un jour chez sa Maïesse ort eschauffé & sort gay, & y faisant voir quantité d'or dans ses poches, il luy dit qu'il toit le plus heureux garçon du monde, & qu'il venoit de ganer six cens pistolles à trois dez. Monsieur & Madame Vollinon avares de leur naturel, répüis du seul éclat de cette belle lonnoye, sans y faire autre reexion, le louèrent de son boneur ; & peu s'en fallut qu'ils ne ouhaittassent de l'avoir desia varié avec leur fille, puisqu' il faisoit si facilement fortune Mais un oncle de Javotte, qui estoit un Ecclesiastique sage, & judicieux, leur remonstra que s'i avoit gagné ce jour-là six cent pistolles, la fortune se pouvoit changer le lendemain, & luy en faire perdre mille : Qu'il ne falloit point mettre en leur alliance un joüeur, qui pouvoit en un moment perdre tout le mariage de leur fille ; & qu'enfin ceux qui s'adonnent au jeu ne sont point attachez au soin de leur famille de leur prosession. Qu'au reste s'ils vouloient rompre avec luy il n'en falloit point laisser eschapper une si belle occasion. Pour surcroist de malheur, Ville-flatirencontrant le lendemain Vollichon, luy demanda comment al loit l'affaire du mariage de sa fille sans attendre sa réponse, il luy ; Hé bien, nous avons tiré des mesmes de nostre oison (parlant Nicodeme) j'en ay fait avoir Mademoiselle Lucrece de bons hommages & interests, comme l'avois entrepris ; quand je me sale d'une affaire pour mes is, elle reüssit. En suite il luy onta le succès de l'opposition il avoit formée ; Et comme il avoit fait toucher deux mille us à sa partie, par la seule peur avoit eu Nicodeme d'en estre ursuivy. Vollichon crut qu'il voit de la part de cet estourdy grande débauche, ou grande fusion ; puisqu'il avoit acheté chèrement la paix de Lucrece, il conceut le mal plus grand 'il n'estoit en effet. Cela le demina tout a fait à la rupture, dont il donna dés le soir quelques témoignages à Nicodeme qui nonobstant cela vouloit encore tenir bon. Il les fit ensuit confirmer par Javotte mesme qui luy fit de bon cœur une declaration precise, qu'elle ne fero jamais sa femme ; & que quand ses parens la forceroient à l'espouser, elle ne pourroit jamais se resoudre à l'aimer, ny à le souffrir Il vid bien alors qu'il ne pouvée aller contre vent & marée ; que s'il vouloit passer outre, il ne gagneroit peut-estre que des cornes & que s'il intentoit un procès l'i suë en seroit

incertaine ; qu'il pouvoit bien laisser Javotte dans l'engagement, mais qu'il y demeseroit en mesme temps luy-mesme, & que cela l'empescherait chercher fortune & de se pourvoleurs. Enfin apres deux ou trois tours d'irresolution, il prit conil de ses amis, & non point de un Amour, qui s'esvanoïit peu temps apres. Car l'Amour n'est s'opiniastre dans une teste purgeoise, comme il l'est dans cœur Héroïque ; l'attachement & la rupture se sont sort immunément, & avec grande utilité ; l'interest & le dessein de marier est ce qui regle leur pason. Il n'appartient qu'à ces gens neans & fabuleux, d'avoir le fidélité à l'épreuve des rideurs, des absences, & des anes. Nicodeme resolut donc de pporter les articles qui avoient désignez qui furent de part & autre déchirez ou bruslez : Je y pas esté bien precifément inuit de cette circonstance, peut-estre furent-ils l'un & l'autre, car ils estoient encore en saison de parler auprès du feu. Il prit congé neantmoins de bonne grace, & avec protestation de services dont on ne fit pas grand estat & il eut seulement le regret d'avoir perdu en mesme temps son argent & ses peines auprès de deux différentes Maistresses. Le voilà donc libre pour aller fournir encore la matiere de quelqu'autre Histoire de mesme nature. Marje ne suis pas assuré qu'il vienne encore parestre sur la Scene, faut maintenant qu'il fasse pla à d'autres : Et afin que vous n'esoyez pas estonnez, imaginez vous qu' il foiticy tué, massacre ou assassiné par quelque aventure comme il seroit facile de le faire un Auteur peu conscientieux.

Si-tost que Vollichon eut ompu avec Nicodeme, il fonea à conclure promptement l'aslire avec Jean Bedout. Il proposa es articles, sur lesquels il y eut en plus de contestation qu'au premier Contract. Car quoy que nicodeme fust un grand sot ; il e laissoit pas d'estre estimé halle homme dans le Palais, où s qualitez ne sont pas in comptibles. De forte, que quoy qu'il eust pas de si grands biens que un rival, on ne faisoit pas tant e difficultez avec luy qu'avec Jean Bedout, qui estoit beaucoup plus riche, mais incapable d'employ. On vouloit que par les avantages que celui-cy feroit à femme, il recompensast sa mauvaise mine & son peu d'industrie. Luy qui ne calculoit point sur ces principes, n'y trouvoit point du tout son compte ; s'il eust suivy son inclination ordinaire, il auroit voulu marchander une femme, comme il auroit fait une piece de drap. Mais le petit Messer

Cupidon fut l'entremetteur de cette affaire. Il l'avoit navré tout a bon, & en mesme temps il l'avoit changé de telle sorte ; que comme il n' y a point de telle liberalité que celle des avaricieux, quand quelque autre passion les domine : il se laissa bride comme on voulut, accordan plus qu'on ne luy avoit demandé Le jour est pris pour signer le Contract, les amis mandez, & qui pis est, la collation preparée. Les articles sont accordez, & signez d'abord du futur espoux. Quand ce vint à Javotte à signer, le Perti avoit fait son compte sur son eïssance filiale, & qui ne luy oit point communiqué le tail de cette affaire, fut fort rpris quand elle refusa de prene la plume. Il crût d'abord L'une honneste pudeur la renoit, & que par ceremonie, elle vouloit pas signer devant les tres. Enfin apres plusieurs monstrances l'ayant vivement effée, elle répondit assez gamment : Qu'elle remercioit parens de la peine qu'ils oient prise de luy chercher un poux ; mais qu'ils devoient en sser le soin à ses yeux : Qu'ils oient assez beaux pour luy en tirer à choisir : Qu'elle avoit ez de merite pour espouser un mme de qualité qui auroit des ames, & qui n'auroit point cet air Bourgeois qu' elle haïssoit à mort : Qu'elle vouloit avoir un Carosse, des laquais, & la robe de Velours. Elle cita là-deffus l'exemple de trois ou quatre fille qui avoient fait fortune par leur beauté, & épousé des personne de condition. Qu'au reste elle estoit jeune, qu'elle vouloit estre fille encore quelque temps, pouvoir si le bon-heur luy en diroit & qu'au pis aller elle trouveroi bien un homme qui vaudroit du moins le Sieur Bedout, qu'elle appelloit un malheureux Aduocat de causes perduës.

Toute la compagnie fut estonnée de cette réponse, qu'on n'at tendoit point d'une fille qui avovescu jusqu'alors dans une grande innocence, & dans une entie soûmission à la volonté de ses paens. Mais ce qui luy donnoit cethardiesse, estoit la passion qu'elavoit pour Pancrace, auparavant laquelle tout engagement uy estoit indifferent. Vollichon regardant avec un courroux qui luy suffoquoit presque la voix, luy dit, Ha petite insolene, qui vous a appris tant de vanité ? est-ce depuis que vous hanez chez Mademoiselle Angelique ? Vrayement il vous appartient bien de vous former sur le modele d'une fille qui a cinquante mille escus en mariage. Quelque Muguet vous a cajollée, vous voulez avoir des plumets, qui apres avoir mangé leur bien mangeront encore le vostre. Hépien, bien ;

je sçais comment il faut apprendre l'obeissance aux filles qui sont les sottes : quand vous aurez esté six mois dans un cul de Couvent, vous apprendrez à parler va autre langage ; allez, vous estes une maladuisée, de nous avoir fait souffrir cét affront ; retirez-vous de devant mes yeux, & faites tout à l'heure vostre paquet.

Si-tost que son emportement luy eut permis de revenir à foy, il vint faire des excuses à la compagnie, & au futur espoux, de ce que ce Mariage ne s'achevoit pas Il commença par une grande declamation contre le malheur de la jeunesse qui ne sçavoit pas connoistre ce qui luy est propre Ha ! disoit-il à peu prés en ces termes, que le siecle d'apresent est peruertý ! vous voyez Messieurs combien la jeunesse est libertine & le peu d'autorité que les Peresnt sur leurs enfans. Je me uviens encore de la maniere que j'ay vescu avec feu mon Pere que Dieu veuille avoir son Ame) nous estions se ptensans dans son étude, tous portans barbe : mais plus hardy, n'eût pas osé seulement tousser n'y cracher en sa desence : d'une seule parole il isoit trembler toute la maison. rayment il eust fait beau voir, ue moy qui estois l'aisné de tous, qui n'ay esté marié qu'à quante ans, moy dis-je, j'eusse sisté à sa volonté ? ou que je messe voulu mesler de raisonner ec luy ? J'aurois esté le bien venu le mal receu ; il m'auroit fait courrir à saint Lazare, ou à saint lartin. Vollichon ne faisoit de commencer la declamation entre les moeurs incorrigibles de la jeunesse, quand sa femme luy dit en l'interrompant : Hela Mouton ! (c'estoit le nom de ca jollierie qu'elle donnoit à son mary, qui de son costé l'appelloi Moutonne) il n'est que trovray, que le monde est bien peruertý ; quand nous estion filles, il nous falloit vivre auctant de retenuë, que la plus hardie n'auroit pas osé jouer les yeux sur un garçon ; nous observion tout ce qui estoit dans nostre civilité puerile : & par modeste nous n'aurions pas dit un pet mot à table, il falloit mettre un main dans sa serviette, & se leur avant le dessert ; si quelqu'une nous eust mangé des asperg ou des artichaux, on l'auro monstrée au doigt ; mais les si des d'aujourd'huy, sont presquessi effrontées que des Pages de our. Voilà ce que c'est que de ur donner trop de liberté : Tant ue j'ay tenu Javotte auprès de oy à ourler du linge & à faire la tapisserie, ç'a esté une pauvre nocente qui ne sçavoit pas l'eau doubler. Dans ce peu de temps qu'elle a hanté chez Mademoiselle Angelique, où il ne va que es gens

poudrez & à grands anons, toute sa bonne éducation a esté gastée ; je me répens ien de luy avoir ainsi laissé la ride sur le cou.

Laurence qui estoit invitée à a ceremonie, & qui, quoy que Bourgeoise, voyoit comme ay dit, le beau Monde, prit à dessus la parole, & leur dit. Quand vous voudriez blâmer Mademoiselle vostre fille, il ne faudroit point pour cela en accuser la frequentation de Mademoiselle Angelique. C'est une maison où il hante plusieurs personnes d'esprit & de qualité ; mais qui y vivent avec tant de respect & de discretion, qu'on peut dire que c'est une vraie Escole d'honneur & de vertu. Mais peut estre aussi qu'une fille qui se sent de la beauté est excusable, si cét avantage de la nature luy enfle quelque peu le coeur, & luy augmente cette vanité qui est si naturelle nostre sexe. Si-tost qu'on a hante un peu le grand monde, on y voi un certain air qui dégoûte fort de celuy des gens qui vivent dans l'obscurité. Ainsi il ne faut point trouver estrange qu'une fille jeune, qui se void recherchée de beaucoup de gens, ne veuille rien recipiter, quand il est question un si grand engagement : & si le attend avec patience que un merite luy fasse trouver quelle bonne occasion. l'accuserois ustost le malheur, & la promptitude de mon Cousin, qui n'a point du tout suivy mon conseil ans cette recherche. Au lieu de ire l'Amant durant quelques urs, il a voulu d'abord faire le ary. Il falloit gagner les bonnes aces de sa Maistresse, par quelles visites & petits services ; ustost que de la devoir toute enere au respect & à l'obeissance iternelle, En tout cas, s'il avoit eu qu'elle eust eû quelque averon pour luy, il se feroit épargné honte d'un refus si solemnel. vous avez raison (dit Prudence estoit l'oncle dont j'ay parlé qui estoit aussi de la nopce) quâd vous dites qu'il est bon que ceux qui veulent marier ayent quelque conversations ensemble, afin que chacun conoisse les humeurs de la personne avec qui il a à vivre d'o resnavant. Mais vous n'en avec point du tout, quand vous vous lez excuser ma Niepce dans son procedé ; non seulement en qu'elle a attenduàfaire sa declaration si mal à propos ; mais encore en ce qu'elle n'a pas voulu suivre aveuglement le choix de ses parens. Ils ont bien sçeu lui chercher ses avantages, qu'ils connoissent mieux qu'elle meme : S ce refus est d'autant plus ridicule qu'il est fondé sur une solle esperance qui n'arrivera peut-estre jamais, de trouver un Marquis qu-l'espouse pour son merite. C'est dangereux exemple que celuy

une fille qui par sa beauté aura et fortune ; il fera vieillir cent tres qui s'y attendront, sitant qu'il ne leur arrive encore pis, que leur honneur ne fasse pas pendant naufrage. Souvent celqui voudra engager par ses jolleries quelque homme de condition, se trouvera en gagée le-mesme : & verra eschapper avec regret, & quelquefois avec onte, celuy qu'elle croyoit tenir ans ses liens. Au bout du compte uel sujet à ma Niepce de se plainre, puis qu'on luy a trouvé un arty sortable, & un homme ccommodé, qui est de la condition de tous ses proches.

Vous avez touché au but (dit ean Bedout,) que la honte de cét front & sa naturelle timidité avoient jusques-là rendu muet. Car il est certain que les meilleur Mariages font ceux qui se son entre pareils ; & vous sçave Monsieur le Prieur, vous qui en tendez le Latin, ce beladage, *si t uis nubere, nube pari*. Il n'y a rien de plus condamnable que cett ambition d'augmenter son estaen se mariant ; c'est pourquoy i ne puis assez loüer la loy establichez les Chinois, qui veut qui chacun soit de mesme mestie que son Pere. Or comme nostre estat n'est pas si bien police, je m'étonne peu que Mademoiselle Javotte n'ait pas réglé ses desir conformément à cette Loy. Elle a eu peur-estre raison de ne pas trouver en moy assez de merite mais son refus n'empeschera pas que je ne sois encore disposé à lundre service. Je luy auray du oins cette obligation, qu'elle empeschera, peut estre de me arier jamais. Car j'advouë que qui m'en avoit dégousté jusqu'à present, ce sont toutes ces proches & ces galanteries qu'il put faire, qui ne sont point de on Genie, n'y de mon humeur. avois dessein de me marier de la çôn que je vois faire à quantité : bons Bourgeois, qui se contentent qu'on leur fasse voir leur laistresse à certain banc, ou à cerun pilier d'une Eglise, & qui y rendent-là une visite muette, ur voir si elle n'est ny tortuë bossuë ; encore n'est-ce qu'ares estre d'accord avec les pans de tous les articles du Consact, toutes les autres ceremonies sont purement inutiles. J'en ay tant veu reussir de la sorte, que je ne croyois pas que celuy-cy cul une autre issuë ; mais puisque j'ay esté trompé, il faut que j'essay de m'en consoler avec Seneque & Petrarque, ou avec Monsieur de la Serre que je liray exprés déce soir.

Ceffons (reprit Vollichon) d'e xaminer de quelle maniere o doit traiter les Mariages, puis que ce seroit mettre l'autorité paternelle en compromis ; mai en attendant que j'aye appris à ma fille à m'obeyr, je ne sçauroi assez

vous témoigner le déplais que j'ay, que cette affaire ne s'accomplisse pas avec vous. Car vous avez la mine d'estre bon ménage & de bien reüssir au barreau, on vous employe. J'avois enui de vous donner bien de la pratique, & pour vous le monstrier, est que j'avois des-jà mis à part mon bureau un sac d'une cau-d'appareil, pour vous faire plair au Presidial un de ces matins. est une appellation verbale une Sentence renduë par le evost de Vaugirard ou son eutenant audit lieu, où on peut en dire du Latin & cracher du ec. Voicy quelle en est l'espe-Et en continuant, au lieu de faire les excuses & les Commens qui estoient de faison, ur le consoler de l'assront qu'il oit de recevoir : il luy fit un it prolix de cette cause, avec us les moyens de fait & de oit aussi ponctuellement que eust voulu la plaider luy-mes-

Pendant que l'un déduisoit que l'autre escoûtoit ce beau procès, Prudence, Madame Vollichon, & Laurence continvoient l'entretien qu'ils avoien commencé ; & les autres invitez par petits pelottons s'entretenoient à part en divers endroit de la Salle, de l'affaire qui venoi d'arriver, le tout aux dépens du miserable Bedout. Ce fut mesme à ses dépens que se rompit le conversation de Vollichon & de luy ; car elle n'eust pas si-tost finy, n'eust esté qu'une collation qu'il avoit fait apporter de sologis entra dans la Salle, ou de moins il y en entra une partie Car une vieille servante faite son badinage, ayant veu que Mariage de son Maistre alloit vau l'eau, avoit eu soin de faire reporter chez luy quelque boëtes de confitures, & quelque fruiti se pouvoient conserver pour le autre occasion ; Elle ne laissa cuir que quelque Pasté, Jamn, & Poulet-d'Inde froid, qui oient des mets sujets à se cormpre. Enfin quand la collation achevée, apres de longs commens Bourgeois, dont les unes intenoient des plaintes, les aues des regrets, les autres des exses, les autres des remercieens, la compagnie se separa, & acun se dit adieu jusqu'au reir. A l'égard de Jean Bedout, res une grande diversité de senmens qui luy agiterent l'esprit ; fin cette honte l'ayant refroidy, en vint à ce point qu'il remercia n bon Ange, de l'avoir preruë des cornes que naturellement il craignoit ; dans une ocasion où il estoit en peril eminent d'en avoir : & il eut presque autant de regret à la collation mangée, qu'à sa Maistresse peduë.

Dés le lendemain, tant pour punir Javotte de sa desobeyssance, que pour la retirer du grand Monde où on croyoit qu'elle puisoit sa vanité ; elle fut mise en pension chez des Religieuses, qui avoient fait un nouvel établissement dans un des Fauxbourg de Paris. Ce ne fut pas sans luy faire des reprimandes & des reproches de la faute qu'elle avoit faite, & sans de grandes menaces de la laisser enfermée jusqu'à ce qu'elle fust devenue sage. Mais hélas ! que ce fut un mauvais expédient pour sa correction ! elle tomba comme on dit de fièvre en chaud-mal : car quoique ces bonnes sœurs venissent entre-elles avec toute la vertu imaginable, elles avoient malheur de ne pouvoir subsister que par les grosses pensions qu'on leur donnoit pour entrer chez elles. C'est ce qui leur faisoit recevoir indifféremment tous sortes de pensionnaires. Tous les femmes qui vouloient aider contre leurs maris, ou cher le désordre de leur vie ou leurs escapades y estoient reçues ; & même que toutes les filles qui ouloient éviter les poursuites d'un galant, ou en attendre & attrapper quelqu'un. Celles-là lui estoient expérimentées, & lui sçavoient toutes les ruses & les adresses de la galanterie, enseignoient les jeunes innocentes que leur malheur y avoit fait entrer ; qui y faisoient un Noviciat de Coquetterie, en même temps qu'on croyoit leur en faire faire un de Religion. En un mot, à leur égard il n'y avoit autre réforme que les grilles, qui mettoient les corps en sûreté ; encore cela ne regardoit pas celles qui avoient privilège de sortir deux ou trois fois la semaine, sous prétexte de solliciter leurs procès. Douze Parloirs qu'il y avoit au Couvent estoient pleins tout le jour, encore il les falloit retenir de bonne heure pour y avoir place, comme on auroit fait les chaises au Sermon d'un Prédicateur Episcopisant.

Javotte fit bien-tôt sçavoir à son Amant le lieu où on l'avoit enfermée, il ne faut pas demander s'il s'y rendoit tous les jours. Quand il fortoit ses porteurs dotaise ne luy demandoient point quel côté il falloit tourner, leur propre mouvement, ils ont tousjours de ce côté-là, mais il ne trouva de lieu qui fut us selon ses souhaits pour presser son Amour tout à loisir ; car avoit là cet avantage de parler à Maîtresse seul à seul, & tant qu'il vouloit ; au lieu que pendant que Javotte estoit dans le monde, il ne la voyoit que hors de chez elle, & sort rarement sans des Compagnies où elle luy onnoit rendez-vous, & où ils estoient perpétuellement interrompus par les changemens qui

arrivent d'ordinaire. Il eût onc tout loisir pour la remercier e la genereuse action qu'elle voit faite en sa saveur, & pour re de la confusion qu'elle avoit fait à son malheureux & ridicule rival ; dont les discours & les mœurs leur fournirent la matiere d'un assez long entretien. Il eut encore le temps de luy expliquer & faire connoistre, comment la passion qu'il avoit pour elle augmentoit de jour en jour ; & les témoignages qu'il luy en donna la persuaderent si bien, que jamais il n'y eut deux personnes mieux unies. Quand il estoit obligé de la quitter, il luy laissoit des Livres qui entretenoient son esprit dans des pensées amoureuses ; de forte que tout le temps qu'elle déroboit au Parloir, elle le donnoit à cette lecture agreable, ainsi elle ne s'ennuyoit point de tout. Quand sa Mere l'alloit voir, elle estoit toute estonnée, que le lieu qu'elle croyoit luy avoir donné pour supplice & pour prin, ne l'avoit point du tout chanée, & ne luy donnoit point les sentimens qu'elle desiroit. Cependant apres que sept ou huit ois se furent écoulés, & que avotte eut leu tous les Romans : les Livres de galanterie qui loient en reputation ; (car elle commençoit à s'y connoistre, & e pouvoit souffrir les méchans qui l'auroient occupée à l'infiy) le chagrin & l'ennuy s'emarerent de son esprit qui n'avoit lus à quoy s'attacher ; & elle onnût ce que c'estoit que la losture & la perte de la liberté. Elle escrivit dans cette pensée à es parens pour les prier de la tier de captivité. Ils y consentient aussi-tost, à condition qu'ele signeroit le Contract de Mariage avec l'Advocat Bedout, qu'ils croyoient encore estre à leur devotion : mais ils se trompoient en leur calcul. Elle refusa de sortir à ces conditions, & apres avoir beaucoup de fois reïteré ses prieres, & mesme témoigné par quelque espece de menaces, les déplaisir qu'elle avoit d'estre enfermée : Enfin le desesper, ou pour n' en point mentir, la passion qu'elle avoit pour Pancrace, la firent consentir aux propositions qu'il luy fit de l'enlever.

Je ne tiens pas necessaire de vous rapporter icy par le menu, tous les sentimens passionnez qu'il estalla, & toutes les raisons qu'il allegua pour l'y faire resoudre ; non plus que les honnestes resistances qu'y fit Javotte, & les combats de l'Amour & de l'honneur qui se firent dans son esprit : je vous n'estes gueres versez dans la lecture des Romans, ou vous devez sçavoir 20. ou 30. des entretiens par cœur, pour peu de vous ayez de

memoire. Ils ont si communs que j'ay veu des sens, qui pour marquer l'endroit où ils en estoient d'une histoire, disoient j'en suis au huitiesme enlevement, au lieu de dire j'en suis au huictiesme Tome. Encore n'y a-t'il que les Autheurs bien discrets qui en fassent peu, car il y en a, qui non seulement à chaque Tome, mais à chaque Livre, à chaque Episode du Historiette, ne manquent jamais d'en faire. Un plus grand Orateur ou Poëte que moy, quelque inventif qu'il fust, ne vous pourroit rien faire lire que vous n'eussiez veu cent fois. Vous en verrez dont on fait seulement la proposition, & on y resiste : vous en verrez d'autres qui sont de nécessité, & on s'y resout. Je vous y renvoye donc, si vous voulez prendre la peine d'y en chercher, & je suis fasché pour vostre soulagement qu'on ne se soit point aduisé dans ces sortes de Livres de faire des Tables, comme enbeaucoup d'autres qui ne sont passigros, & qui font moins feüilletez. Vous entrelarderez icy celui que vous trouverez le plus à vostre goust, & que vous croirez mieux convenir au sujet. J'ay pensé mesme de commander à l'Imprimeur de laisser en cét : endroit du papier blanc, pour y transplanter plus commodement : celui que vous auriez choisi, afin que vous pussiez l'y placer. Ce moyen auroit satisfait toutes sorte de personnes. Car il y en a tel i trouvera à redire que je passes endroits si importants, sans circonstancier ; & qui dira que faire un Roman sans ce comment de passions, qui en font les us beaux endroits ; c'est la mesme chose que de décrire une Ville ns parler de ses Palais & de ses simples. Mais il y en aura tel tre qui voulant faire plus de ligence & battre bien du pays peu, de temps n'en demandement que l'abregé. C'estoit l'humeur de ce bon Prestre qui s'énoit de ceux qui se plainoient qu'il falloit employer en du temps à dire leur Breviai; car par simplicité, il disoit son office ponctuellement comme il le trouvoit dans son Livre, où i recitoit tout de suite l'Antienne les Versets, les Leçons, & les premiers mots de chaque Pseaum & de chaque Hymne, avec l' & c qui estoit au bout & le chiffre du renvoy qu'on faisoit à la page ou estoit le reste de l'Hymne ou du Pseaume : voilà le moyen d'expedier besogne, & il ne mentoit pas quand il asseuroit qu'il y employoit moins d'un quatre d'heure.

Pour revenir à mon sujet, vous avoüeray franchement, qui si je n'ay pas escrit le combat de l'amour & de la vertu de Javotte c'est que je n'en ay

point eu d memoires particuliers ; il dépendra de vous d'avoir bonne ou mauvaise opinion de sa conduite Je n'ecris point icy une Morale mais seulement une Histoire : Je suis pas obligé de la justifier, que ne m'a pas payé pour cela, comme on paye les Historiens l'on veut avoir favorables. Tout que j'en ay pû apprendre, c'est t'elle fut facilement enlevée par moyen d'une échelle qu'on appliqua aux murs du jardin qui toient fort bas. Car ces bonnes religieuses avoient achepté devis peu d'un pauvre Jardinier ce jardin ; dont les murs n'avoient té faits que pour conserver ses noux, qui font bien plus aisez à garder que des filles. Si-tost que pancrace eut ce precieux butin, il emmena dans un Chasteau sur la frontiere, où il y avoit une garson qu'il commandoit : & delà fit nargue aux Commissaires du hastelet, qui se mirent vainement en peine de sçavoir ce que ce couple d'Amans estoit devenu Car dès le lendemain Vollichon apres avoir fait de grandes declamations fut le libertinage des fil les, & des regrets inutiles sur sseverité ; n'eut autre remede & consolation dans son malheur que de faire une plainte & information pardevant un Commissaire de ses intimes amis : lequel ne laissa pas de la luy faire paye bien chèrement, sous pretexte de ce qu'ils font bourse commune Et le tout aboutit à un décret prise de corps, contre six Quidam vestus de gris & de verd, ayant plumes à leur chapeau ; l'un poil blond de grande stature l'autre de poil chastain de mediocre grandeur, qui devoient est indiquez par la partie civile. Comme Vollichon n'estoit pas à et enlevement, & qu'il ne condissoit point ces Quidams, dont chef estoit en seureté ; ce decret t demeuré depuis sans execusion. Que si je puis avoir quelques nouvelles de la Demoiselle de son Amant, je vous projets, soy d'Autheur, que je pus en feray part.

LE REVIENS à Lucrece que j'ay vissée dans un grand embarras, à cause de la maladie qui commenoit à la presser. Pour mettre ordre à ses affaires, elle fut quelque temps qu'elle ne parloit plus que contre les vanitez du monde, & de la difficulté qu'il y avoit de faite son salut dans les grandes compagnies ; du peu de conscience & de l'infidélité des hommes, des sourbes & des artifices qu'ils employoient pour surprendre le beau Sexe ; Et le tout neantmoins si adroitement, qu'on ne pouvoit pas croire qu'elle en parlast comme bien experimentée. Elle disoit que les Promenades & le Cadeaux qui ont de si grand charmes pour les filles, n'estoien bons que

pour un temps, lorsqu'on estoit dans la plus grande jeunesse, & qu'on n'avoit pas assez de fermeté d'esprit pour trouver de meilleures occupations. Pour elle, qu'elle en avoit assez tasté pour en avoir du dégoust, & pour n'aspirer pluqu'au bon-heur de la vie solitaire. Elle ne hantoit que les Eglises & les Consessionnaus ; elle estoit aussi affamée de Directeurs qu'elle le avoit esté autrefois de galands tout son entretien n'estoit que de rupules sur la conduite des mœurs & des cas de conscience. Elle ne faisoit que s'enquerir où il y avoit des Predicateurs, des estes, des Confrairies, & des Indulgences. Ses Romans stoient convertis en Livres spictuels ; elle ne lisoit que des pliloques & des Meditations ; anfin sa sainteté en estoit des-javenuë aux apparitions ; & pour ceu qu'elle se fust accruë, elle fust arrivée aux extases. Elle declama mesme (ô prodige) contre les mouches, contre les rubans, & contre les cheveux bouclez ; & par modestie elle devint tellement negligée, qu'elle ne s'hasilloit presque plus. Aussi auroit elle eu bien de la peine à le faire, que ce fut fort à propos pour elle que la mode vint de porter des escharpes, & de fort amples juste corps : car ils sont merveilleusement propres à reparer le deffaut des filles qui se son laissées gaster la taille.

On ne parla plus dans le quartier que de la conversion de Lucrece, quoy qu'elle y cus tousjours passé pour une personne d'honneur, mais un peu trop enjoüée ; & on ne douta plus qu'elle ne se deût retirer bien tost du monde. En effet on ne fut pas trop furpris, quand un beau matin on entendit dir qu'elle estoit entrée en Religion Le hazard voulut que ce fut dans le mesme Convent où on avoit mis en pension Javotte. Je ne crois pas neantmoins que ce hazard serue de rien à l'Histoire ny fasse aucun bel evenement dans la suite ; mais par une audite coustume qui regne il y a long-temps dans les Romans, tous les personnages sont sujets le rencontrer inopinément dans s lieux les plus esloignez, quelque route qu'ils puissent prendre, en quelque differend dessein qu'ils puissent avoir. Cela est tousjours bon à quelque chose, les espargne une nouvelle description, quand on est exact a en faire de tous les lieux, dont on lit mention ; ainsi que font les Lutheurs qui veulent faire de gros Volumes, & qui les enflent comme les Bouchers font la viande qu'ils apprestent. En tout as ces rencontres donnent quelque liaison & connexité à l'Ouvrage, qui sans cela seroit souvent fort

disloqué. La vérité est, que ces deux aventurieres de galanterie firent grande amitié ensemble ; que dès le premier jour, elles furent l'une à l'autre Cheres & Fideles, & se conterent reciproquement leurs aventures, mais non pas sincerement. Elles n'eurent pas le loisir de la cultiver : long temps ; car apres que Lucrece eut receu à la grille trois ou quatre visites de ses amies, qui publierent dans le monde lavérité de sa closture, & de sa reforme : elle en sortit secrettement sous pretexte de se trouver mal. Et ayant donné liberalement aux Religieuses tout les premier quartier de sa pension qu'elle avoit avancée, pour n'avoir point de démélé avec elles : La Touriere qui loge au dehors, fut celle qu'elle eut soin particulièrement de gagner par les presens qu'elle luy fit, afin qu'elle toit à toutes les personnes qui la endroient demander qu'elle estoit tousjours enfermée dans le souvent. Elle prit pour cela des pretextes assez specieux, comme de dire, qu'elle vouloit éviter Importunité des visites de beaucoup de personnes qui l'empesnoient de bien vacquer à la jeté, & que c'estoit pour les aiter qu'elle avoit abandonné le siecle. Elle pria mesme tant de pouche que par escrit tous ses mis, de la laisser en repos dans on Cloistre ; au lieu de luy venir staller des vanitez, ausquelles elle avoit renoncé.

Quand il est question de sapat, il n'est rien si aisé que de faire mentir des gens devots : la pauvre Touriere qui estoit simple, & qui ne rafinoit pas assez pour songer que Lucrece pouvoit en demeurant dans son Cloistres se garentir de cet inconvenient ; la crut avec toute la facilité possible : & ne manqua pas de dire au peu de gens qui venoient pour la voir, qu'on ne pouvoit pour lors parler à elle ; tantost elle estoit indisposée, tantost elle estoit en retraite, tantost elle disoit son Office, tantost elle estoit enmeditation. Comme personne n'avoit interest d'aprofondir la vérité de la chose, on s'en retournoit sans se douter de rien. Au sortir delà elle se mit en une autre forte de retraite chez une Sage-Femme de ses amies, dont elles connoissoit la discretion, qui la si deslivrer fort secrettement, & qui se chargea de la nourriture son fruit. Enfin apres deux ois & demy de pleine éclipse, sacrece entra dans une autre Renion mieux rentée & plus austeque la precedente. Quand elle peut esté quelques jours sort refuse, peu à peu elle fit sçauoir à les connoissances & à son voisinage, le nouveau Monastere où elle estoit retirée ; & pour pretexte de son changement, elle allevoit que

dans l'autre elle s'estoit tousjours mal portée, & qu'il falloit que l'air n'y fust pas bon. Quelquefois elle adjoustoit fort evotement, qu'elle y avoit trouvé un peu trop de licence, qu'elle approuvoit point que les Parvoirs fussent si remplis de toutes sortes de gens ; & elle consessoit mesme que souvent elle s'estoit fait celer tout exprés, de peur d'y aller & d'y voir ce desordre. C'est ce qui edifioit merveilleusement tous ceux qui l'entendoient parer, & particulièrement ceux qui l'avoient connuë dans sa premiere mondanité. Elle prit mesme un voile blanc, & quoy qu'elle ne fust là que comme Pensionnaire, neantmoins elle faisoit toutes les actions de Religieuse ; & un certain essay de Noviciat, qui estoit plus austere que celui qui se faisoit en effet dans l'année des Probation. Ces œuvres de surerogation & de devotion outrée, la mirent en peu de temps en telles reputation de vertu, que toutes les Religieuses l'admiroient au dedans, & les Directeurs la publioient au dehors. Ce bruit vint : jusques aux oreilles de Madesoiselle Laurence qui hantoit quelquefois dans ce Couvent, à cause qu'une de ses amies y estoit nouvellement Professe. Apres qu'elle se fut bien instruite de la réalité de cette nouvelle Pensionnaire, elle crut que ce seroit bien le et de son cousin Bedout, qu'elle estoit dessein de marier à quelque prix que ce fust. Depuis qu'il voit si honteusement perdu sa maistresse Javotte, elle l'avoit souvent entendu pester contre la coquetterie des filles du siecle ; puisque celle-là en avoit tant fait paroistre malgré la grande retenuë & la severe education de sa munesse. De sorte qu'il avoit hautement juré qu'il n'épouserait mais de fille, si ce n'estoit au sortir de quelque Religion bien réglée. Elle luy proposa ce nouvel exemple de vertu qu'elle disoit estre son vray fait, ce qu'il escoûta volontiers. La seule difficulté qu'ils trouverent, ce fut dec comme on pourroit tirer Lucrece de ce Couvent, & luy faire proposer une chose si opposée à la vocation manifeste qu'elle avoit à la vie Religieuse. Laurence fit en sorte que pour mieux instruire Bedout de son mérite, i luy tint Compagnie quand elle vint voir la Religieuse de sa connoissance, qu'elle fit prier d'amener avec elle Lucrece à la Grille.

Là Bedout n'estoit pas obligé à faire le Galand, c'est ce qui l'enhardit d'y aller. Mais il se contenta d'estre Auditeur, & il fut ravy des belles moralitez qu'il y entendit debiter à Lucrece sur les malheurs de cette vie transitoire

sur l'excellence de la retraite : qui se terminerent à des prieres t'elle fit à Dieu de luy donner les forces pour soustenir les austevez de la Règle. Il n'osa pas luy parler d'amour ny de Mariage ; par il n'en eust pas mesme osé parler aux filles du siecle : cependant ileut bien voulu faire l'un & autre. Car outre que son esprit sa beauté estoient plusque sufisantes pour luy donner dans la vuë, il estoit tout a fait charmé sa modestie & de sa vertu. Il y a sa Cousine qui estoit adroite de luy en faire parler ; & elle ne trouva point de meilleur moyen, que de faire faire la chose par des Directeurs. Je ne sçay par quel nifice ny sous quel pretexte elle s mit dans ses interests, tant y a qu'ils travaillerent sort utilement selon ses souhaits. Ce ne fut pas neantmoins sans peine, car Lucrece fit long-temps la sourde oreille à ces propositions ; mais elle auroit eu grand regret qu'on ne les eust pas recommancées Elle faisoit quelquesfois semblant de craindre, que ce ne fussent des tentations que Die luy envoyoit pour éprouver si elle estoit ferme en ses bons desseins & puis seignant de se r'asseurer sur la qualité de ceux qui luy en parloient, elle demandoit du temps pour se mettre en prieres, & o tenir de Dieu la grace de lui inspirer ce qu'il vouloit faire d'elle. Quand elle parut à dem persuadée, elle commença de trouver mal, de demander quel quefois des dispenses pour les jeusnes & pour l'Office, & de paroistre trop delicate pour la maniere de vivre de ce Couvent. d'abord elle seignit de vouloir asser à un ordre plus mitigé, enqu'elle se fit tellement remonter qu'on pouvoit faire aussi en son salut dans le monde envant bien avec son mary, & en levant des enfans dans la crainte Dieu, qu'on la fit resoudre au mariage avec la mesme peiné d'un criminel se refoudroit à la fort.

Laurence en advertit aussitost son Cousin, qui ménaicant brusquement cette occasion, fut si aise d'avoir à son luis suborné une Relgieuse ; qu'il ne chicana point comme autrefois fur les articles : & il s'enquit fort peu de son bien, se contentant d'apprendre par le bruit commun de la Religion, qu'elle en avoit beaucoup ; ne croyant pas que des gens devots pussent mentir, ny faire un Jugement temeraire. D'àvantage elle eut l'adresse de faire acheter beaucoup de meubles necessaires pour un honneste ménage, dont elle ne paya qu'un tiers comptant, car elle eut facilement credit dusurplus. C'est à quoy elle employa utilement les deux mille escus qu'elle avoit receu de

Nicodeme, qui parurent beaucoup davantage. Et comme on a maintenant la fote coustume de dépenser en meubles, presens, & frais de nopces, la moitié de la dot d'une femme, & quelquefois le tout ; ce ne fut pas ne legere amorce pour Bedout le voir qu'il épargnoit toute cette dépense & ces frais. Ce qui luy plaisoit fur tout, c'est qu'on pria que l'affaire se fit sans ceremonie, cela se pouvoit appeller pour luy la derniere faveur : & de peur de laisser prendre du mauvais air à sa Maistresse, je ne sortit point du Couvent, que pour aller à l'Eglise, & delà la Maison de son Mary ; qui fut avoir la fleur de virginité plus assurée qui fut jamais. infion peut dire que cette fille droite avoit fait comme ces analyseurs, qui mettent un oyseau. sans une cage sous un trebuer et pour en attraper un autre : par ce que la Religion & la grille ne luy ferurent que pour attraper un mary. S'ils vescuient bien ou mal ensemble, vous le pourrez, voir quelque jour si la mode vient d'écrire la vie des Femmes mariées.

Fin du premier Livre.



LE
ROMAN
BOURGEOIS
LIVRE SECOND.



I vous vousattendez Lecteur, que ce Livre soit la suite du premier, & qu'il y ait une connexité neceffaire entr' eux ; vous estes pris pour duppe. Detrompez-vous de bonne heure, & sçachez que cét enchaînement d'intrigues les vns avec les autres, est bien seant à ces Poëmes heroïques & fabuleux, où l'on peut tailler & rogner à sa fantaisie. Il est aisé de les farcir d'Episodes, & de les coudre ensemble avec du fil de Roman, fuiuant le caprice ou le Genie de celuy qui les invente. Mais il n'en est pas de mefme de ce tres-veritable & tres sincere recit ; auquel je ne donne que la forme, sans alterer aucunement la matiere. Ce font de petites Histoires & adventures arriuées en divers quartiers de la Villes qui n'ont rien de commun ensemble, & que je tasche de rapprocher les unes des autres autant qu'il m'est possible. Pour le soin de la liaison, je le laisse à celuy qui reliera le Livre. Prenez donc cela pour des Hiftoriettes separéessibon vous femble, & ne demandez point que j'observe ny l'unité

des temps ny des lieux, luy que je fasse voir un Heros cominant dans toute la piece. N'attendez pas non plus que je eferue à marier tous mes Personages à la fin du Livre, où on oïd d'ordinaire celebrer autant le nopces qu'à un Carnaval. Car il y en aura peut-estre quelques-uns, qui apres avoir fait l'amour voudront vivre dans le Celibat ; autres se marieront clandestinement, & sans que vous ny moy en sçachions rien. Je ne m'olige point encore à n'introduire que des amours sur la Scene, il aura aussi des Histoires de laine & de chicane, comme elle-cy qui vous va estre racontée : enfin toutes les autres passions qui agitent l'esprit Bourgeois y pourront trouver leur place dans l'occasion. Que si vous y vouliez rechercher cette grande regularité que vous n'y trouverez pas, sçachez seulement que la faute ne feroit pas dans l'Ouvrage, mais dans le titre : ne l'appellez plus Roman, , & il ne vous choquera point en qualité de recit d'aeventures particulieres. Le hazard plustost que le dessein y pourra faire rencontrer des Personnages dont on a cy devant parlé. Témoin Charroselles qui se presente icy le premier à mon esprit, de l'humeur duquel j'ay des- ja- donné un petit échantillon ; & dont j'ay obmis exprés de faire la description pour la donner en ce lieu cy. Si vous en estes curieux, vous n'avez qu'à continuer de lire.

HISTOIRE DE CHARROSELLES, DE COLLANTINE, ET DE BELASTE.



Harroselles ne vouloit point passer pour Auteur, quoy que ce fust seule qualité qui le rendist commandable, & qui l'eust fait connoistre dans le Monde. Je ne ay si quelque remors de conscience des fautes de sa jeunesse, y faifoit prendre ce nom à injste; tant y a qu'il vouloit passer seulement pour Gentilhomme comme si ces deux qualite eussent esté incompatibles, encore qu'il n'y eust pas plus de trente ans que son pere fust mort Procureur. Il s'estoit aduifé de piquer de Noblesse, dés qui avoit eu le moyen d'atteller des haridelles à une espece de caros tousjours poudreux & crotte Ces deux Pegases (tel fut leur nom pendant qu'ils seruirent un nourriçon du Parnasse) s'estoient point

enorgueillis, n'avoient la teste plus haute n la démarche plus fiere que lorsqu'ils labouroient les pleines fertiles d' Aubetuilliers. Le Maistre les traittoit aussi delicatement que des enfans de bonne maison. Jamais il ne leur endurer le ferain ny ne leu nna trop de charge, il eust puisque voulu en faire des cephalés, pour ne porter ou du soins ne traisner que leur Alexandre. Car il estoit tousjours seul dans son carosse ; Ce n'est pas s'il n'aimast beaucoup la Compagnie, mais son nez demandoit estre solitaire, & on le laissoit volontiers faire bande à part. quelque hardy que fust un comme à luy dire des inivres, il estoit jamais les luy dire à son nez, tant ce nez estoit vindicatif prompt à payer. Cependant il auroit son nez par tout, & il n'y avoit gueres d' endroits dans Paris il ne fust connu. Ce nez qu'on auvoit à bon droit appeller son minence, & qui estoit tousjours stu de rouge, avoit esté fait en parence pour un Colosse ; Neantmoins il avoit esté donne à un homme de taille asse courte. Ce n'est pas quela Nature eust rien fait perdre à ce petite homme, car ce qu'elle luy avoosté en hauteur, elle le luy avo rendu en groffeur ; de forte qu'on luy trouvoit assez de chair, mafort mal pestrie. Sa chevelur estoit la plus defagreable du monde ; Et c'est sans doute de la qu'un Peintre Poëtique pour ébaucher le portrait de sa test avoit dit.

*On y void de piquans cheveux
Devenus gras, forts & ne veux,
Herisser sa teste pointuë ;
Qui tous mestez, s'entraccordans,
Font qu'un peigne en vain s'évertuë,
D'y mordre avec ses grosses dents.*

Aussi ne se peignoit-il jamais avec ses doigts, & dans toutes Compagnies c'estoit sa contenance ordinaire. Sa peau estoit evenuë comme celle des Maroins, & sa couleur brune estoit aussée par de rouges bourons qui la perçoient en assez un nombre. En general il avoit le vraye mine de Satyre ; la fende sa bouche estoit copieuse, & dents fort aiguës ; belles dispositions pour bien mordre. Il l'accompagnoit d'ordinaire d'un ris din, dont je ne sçay point la ise, si ce n'est qu'il vouloit onfrer les dents à tout le monde. Ses yeux gros & boussis avoient quelque chose de plus qui d'estre à fleur de teste. Il y en a qu' ont cru que comme on se met su des Balcons en faillie hors des fonestres pour découvrir de plusloin ; aussi la Nature luy avoit ma

des yeux en dehors, pour decouvrir ce qui se faifoit de mal cheses voifins. Jamais il n'y eut un homme plus medisant ny plus ervieux, il ne trouvoit rien de bienfait à sa fantaifie. S'il eut esté de conseil de la creation, nous n'auvriens rien veu de tout ce que nous voyons à prefent. C'estoit le plus grand reformateur en pis, qu'il vait jamais esté, & il corrigeoit toutes les chofes bonnes pour le mettre mal. Il n'a point veu d'ansemblée de gens Illustres qui n'ait tâché de la decrier : encorer mieux cacher son venin, il soit semblant d'en faire l'éloge, ; qu'il en faisoit en effet la cene : & il ressembloit à ces bestes gereufes, qui en pensant flatégratignent. Car il ne pouvoit souffrir la gloire des autres ; & auant de belles choses qu'on mette au jour, c'estoient autant de sermens qu'on luy preparoit. Je se à penser si en France, où il y auant de beaux esprits, il estoit tellement bourrelé. Sa vanité naturelle s'estoit accruë par quelque reputation qu'il avoit euë en neffe à caufe de quelques petits. ouvrages qui avoient eu quelque estoit. Ce fut là un grand malheur pour les Libraires, il y en eut plisieus qui furent pris à ce piece. Car apres qu'il eut quitté le e qui estoit selon son Genie, pour faire des écrits plus serieux ilsitplufieurs Volumes qui n'or jamais esté leus que par son Correcteur d'Imprimerie. Ils ont est si funestes aux Libraires qui s'esont chargez, qu'il a desruiné le Palais & la ruë S.Jacque & poussant plus haut son ambition, il pretend encore ruiner puits Certain. Il donne à tout monde des Catalogues des Livres qu'il a tous prests à imprimer, il se vante d'auoir cinquante Volumes manuscrits, qu'il offre au Libraires qui se voudront chartablement ruiner pour le publi Mais comme il n'en trouve point qui veuille facrifier du papier à reputation, il s'est aduifé d'un invention merveilleuse. Il sa exprés vue Satire contre quelque Autheur, ou quelque Ouvrage qui est en vogue, s'imaginant en que la nouveauté ou la alice de sa Pièce en rendront le debit asseuré : mais il ne la donne point au Libraire, qu'il n'imprime pour le pardessus quelqu'un ses Livres serieux. Avec ces elles qualitez, cet homme s'est it un bon nombre d'ennemis, ont il ne se soucie gueres, car il ayt tout le genre humain, & personne n'est ingrat envers luy force qu'on luy rend le recicoque. Que si c'estoit icy une histoire fabuleuse, je serois bien peine de sçavoir quelles advantures je pourrois donner à Personnage : Car il ne fit jamais amour, & si on pouvoit aussi en dire en François, faire la aine, je me servirois de ce terme sur expliquer ce

qu'il fit toute sa vie. Il n'eut jamais de liaison avec personne que pour la rompre aussi-tost, & celle qui luy dura le plus long-temps, fut celle qu'il eut avec une fille qu'il rencontra d'une humeur presque femblable à la fienne : C'estoit la fille d'un Sergent, concevë dans le procès & dans la chicane, & qui estoit née sous un Astre si malheureux, qu'elle ne fit autre chose que plaider toute sa vie. Elle avoit une haine generale pour toutes choses, excepté pour son interest. La vanité mesme & le luxe des habits naturels au Sexe, faisoient vne de ses aversions. Elle ne paroiffoit goulue sinon lors qu'elle mangeoit aux dépens d'autrui ; & la Chasteté qu'elle possedoit au souverain degré, estoit une vertu forcée elle n'avoit jamais pû estre accord avec personne. Toute sa encupiscence n'avoit pour objet le bien d'autrui, encore nuyoit-elle à proprement parce que le litigieux : car elle eust luy avec moins de plaisir de luy qui luy auroit esté donné, ce de celui qu'elle auroit connus de vive force, & à la pointe la plume. Elle regardoit avec œil d'envie, ces gros procès font fuir les laquais des Conclaves qui les vont mettre sur le reau, & elle accostoit quelquefois les pauvres parties qui les voyent, pour leur demander s'estoient à vendre ; comme Maquignons en usent à l'égard des chevaux qu'on mène à prouver.

Cette fille estoit feible & maigre du foyeu de sa mauvaise fortune, & pour seconde cause de son chagrin, elle avoit la bonne fortune des autres. Car tout son plaisir n'estoit qu'à troubler le repos d'autrui, & elle avoit moins de joye du bien qui luy arrivoit, que du mal qu'elle faisoit. Sa taille menu & déchargée luy donnoit une grande facilité de marcher, donc elle avoit bon besoin pour ses sollicitations ; car elle faisoit tous les jours autant de chemin qu'un sermonneur d'enterremens. Sa diligence & son activité estoient merveilles, elle estoit plus matinale que l'Aurore, & ne craignoit non plus de marche de nuit que le Loup-garou. Son adresse à cajoler des Clercs & à courtiser les Maîtres estoit extraordinaire ; aussi bien que patience à souffrir leurs rebuffades & leurs mauvaises humeurs : toutes qualités nécessaires à perfectionner une personne qui veut lire le mestier de plaider. je ne puis me tenir de raconter quelques traits de sa jeunesse, qui donnerent de belles esperances ce qu'elle a esté depuis. Sa piété, pendant sa grossesse, n'empêcha qu'elle accouchât d'une arpie, & même il parut sur son visage, qu'elle tenoit quelque chose d'un tel monstre. Quand elle estoit au

maillot, au lieu qu'on donne aux autres enfans, un hochet pour les amuser ; elle renoit plaisir à se jouer avec escritoire de son pere, & elle nettoit le bout de la casse sur ses encives, pour adoucir le mal des dents qui commençoient à lu percer. Quand elle fut un peplus grande, elle faisoit de Poupées avec des sacs de vieu papiers, disant que la corde et estoit la lisiere, & l'etiquette le bavette, ou le tablier. Au lieu qui les autres filles apprennent à file elle apprit à faire des tirets, qui est, pour ainsi dire, filer le parchemin, pour attacher des papiers des etiquettes. Ce merueilleu Genie qu'elle avoit pour la chane, parut sur tout à l'escole loin qu'on l'y enuoya ; car elle n'est pas fi-tost appris à lire ses sept Pseaumes, quoy qu'ils fusser moulez, que des Exploits des Contracts bien grissonnez.

Avec ces belles inclinations qui la firent devenir avec l'âge fleau de ses voisins, & qui la relirent autant redoutée, qu'un Procureur de Seigneurie, l'est les Villageois : ie luy laisseray passer une partie de sa vie sans en raconter les memorables chicanes qui ne sont rien à nostre sujet, jusques au jour qu'elle connut nostre Censeur heroïque. Cette connoissance se fit au Palais ; Aussi luy auroit-il esté bien difficile de la faire ailleurs : & cela comme elle estoit dans un Greffe, pour folliciter quelque expedition. Charroselles s'y trouva aussi pour folliciter un procès contre son Libraire, fur vne saisie d'un de ses Livres, où il avoit satirisé quelqu'un qui en vouloit empescher le debit. Il n'y a rien de plus naturel à des plaideurs que de se conter leurs procès les uns aux autres. Ils sont facilement connoissance ensemble, & ne manquent point de matiere pour fournir à la conversation.

Collantine (c'estoit le nom de la Demoiselle chicaneuse) d'abord luy demanda à qui il en vouloit ; Charroselles la fatifit aussitost, & luy deduifit au long son procès. Quand il eut finy pour luy rendre la pareille, il luy demanda qui estoit sa partie : ma partie (dit-elle, faisant un grand cry) vraiment j'en ay un bon nombre. Comment (reprit-il) plaidez-vous contre une Communauté ? ou contre plufieurs personnes interessées en une mesme affaire ? Nenny dea (repliqua Collantine) c'est que j'ay toutes sortes de procès, & contre toutes sortes de perfonnes. Il est vray que celui pour qui ie viens mainnant icy, contient une belle question de droit, & qui merite rien d'estre escoutée. Je n'ay acheté ce procès que cent escus, si j'en

ay des-ja retiré près de mille francs. Ces dernieres paroles furent entendues par un Gentil-homme Gascon, qui se trouva aussi dans le Greffe. Il luy dit avec un grand jurement ; comment vous donnez cent escus pour un procès ? j'en ay deux que je vous veux donner pour en ? Cela ne fera pas de refus dit la Demoiselle) ie vous promets de les poursuivre, il y aura rien du malheur, si je n'en tire quelque chose. Et pour donner plus d'autorité à son dire, elle luy voulut raconter quelque'un de ses exploits. Or c'estoitaffez faire que de continuer le discours qu'elle avoit commence avant cette interruption. Il n'estoit gueres avancé quand le Greffier sortit du Greffe, apres lequel ce Gascon courut brusquement sans dire adieu. Elle auroit bien fait la mesme chose si ce n'estoit qu'elle avoit l'esprit trop attaché à son recit. Aussi elle n'accusa point le Gascon pour cela d'incivilité, car c'est l'usage du Palais qu'on quitte souvent ainsi les premiers complimens, les conversations où on est le plus engagé. Charroselles eust aussi voulu suivre le Greffier, mais Collantine le retint par son manteau pour continuer le recit de son procès ; dont le sujet estoit assez plaisant, mais la longueur un peu ennuyeuse. Si j'estois des ces gens qui se nourrissent d'un Romans, c'est à dire qui vivent des Liures qu'ils vendent ; j'auvois icy une belle occasion de grossir ce Volume, & de tromper un Marchand qui l'acheteroit à la feuille. Comme je n'ay pas ce dessein, je veux passer sous silence cette conversation, & vous dire seulement que l'homme le plus complaisant, ne presta jamais une plus longue Audiance que fit Charroselles : & comme il croyoit en estre quitte, il fut tout estonné que la Demoiselle se servit de la fin de ce procès pour faire une telle transition. Mais celui-là n'est rien (ce dit-elle) au prix d'un autre que j'ay à l'Edit, sur vne belle question de coutume que je vous veux reciter, afin de sçavoir vostre sentiment : je J'ay des-ja consultée à trois Advocats, dont le premier m'a dit oüy, l'autre m'a dit non, & le troisième il faut voir. Jeme fuis quelquefois mieux trouvée d'une consultation faite à un homme d'esprit & de bon sens (comme vous me paraissez :) qu'à tous ces grands Citeurs de Codre & d'Indigeste. Cette petite flatterie dont il se sentit chatouïller, l'obligea de prester encore vne semblable Audiance ; il trepignoit fouvent des pieds, il failloit beaucoup d'interruptions : Mais tout ainfi qu'un Edifice au milieu de la riviere, apres en avoir diuifié le cours, la fait aller avec plus d'impetuofité ; de mefme ces

interruptions ne faisoient qu'augmenter la violence du torrent des paroles de Collantine. Elle poussa son affaire & la patience de son auditeur à bout : & negligea mesme à la fin d'écouter l'avis qu'elle luy avoit demandé, pour servir de la même fleur de Rethorique, dont elle s'estoits servie autre fois ; & paffer fans estre interrompuë au recit d'une autre affaire. Mais une puissance superieure y pouruût, car la nuit point & fort obscure ; de sorte qu'à on grand regret elle brisa là, & promit de conter le reste la premiere fois qu'elle auroit l'honneur de le voir. A son geste & à son s'egard parut assez son mécontentement, sans doute que dans son ame elle dit Plusieurs fois ; O Nuit jalouse Nuit ! & qu'elle fit contre elle des imprecations aussi fortes, qu'un Amant en fait contre l'Aurore qui vient arracher sa Maîtresse d'entre ses bras. Ses plaifirs donc se terminerent par cette necessaire separation : ils ne laisserent pas de se faire quelques compliments, & de se promettre des services & des sollicitations reciproques en leurs affaires. Collantine la plus ardente, fut la premiere à demander à Charroselles un placet pour donner à son Rapporteur, auprès duquel elle disoit avoir une forte recommandation. Il luy en donna un avec joye, & luy offrit de luy rendre un pareil office s'il en trouvoit l'occasion. Elle la prit aux cheveux, & tirant de sa poche une grosse liasse de placets differens, avec une lifte generale des Chambres du Parlement, elle luy dit ; Regardezvous ne connoissez personne de ces Messieurs Il luy demanda en quelle Chambre elle avoit affaire. Elle luy pondit ; Il n'importe, car j'ay s'procés en toutes. Charroselles lit la liste, & l'examina à la lueur de la chandelle d'un Marchand de la Galerie. Il en remarqua ceux qu'il dit estre de ses intimes mis, & qu'il gouvernoit absolument. Il en remarqua deux ou trois autres qu'il dit estre gouvernez par des gens de sa connoissance ; & il ne manqua pas de se servir des termes ordinaires dont servent ceux qui promettent de recommander des affaires ; je s'ius donneray celui-cy, je vous vray gouverner celui-là, je vous reponds de cét autre, & le tout avec la mesme assurance que s'ils noient les voix & les suffrages de ces Messieurs dans leurs poches. esprit donc de ces placets pour en donner & en faire tenir ; cependant il ne fit ny l'un ny l'autre comme font plusieurs hableur qui s'en chargent, & qui s'erservent seulement à fournir leur garderobbe ; ce qui est un pur larcin qu'ils sont à celles de Conseillers. Pour Charroselles, i

estoit excusable d'en user ainsi car il ne vouloit pas rompre le veu qu'il avoit fait de ne faire jamais de bien à personne.

Collantine ne fut pas encore fatishée de ces offres si courtoises : car en continuant dans le stile ordinaire des plaideurs, qui vont rechercher des habitudes auprès des Juges dans une longue suite de generations, & jusqu'au dixième degré de parenté & d'alliance : Elle demanda à Charroselles s'il ne luy pourroit point donner quelques adresses pour avoir de l'accès auprès de quelques autres Confeillers. Il reprit donc la liste, & en trouva beaucoup où il luy pourroit donner satisfaction ; & entr'autres luy en marquant un avec son ongle, il y dit ; Je connois assez le Secrétaire du Secrétaire de celui-là, je suis par son moyen faire recommander vostre procès au Maître secrétaire, & par le Maître Secrétaire à Monfieur le Conseiller. je n'est pas (répondit-elle) la pire habitude qu' on y puisse avoir. Il y dit encore en luy en marquant un autre, Ma belle-sœur a venu un enfant du fils aîné de la burrice de celui-là, chez lequel le est cuisiniere, je puis luy faire venir un placet par cette voye. Cela se sera pas à negliger (reprit Collantine) il arrive assez souvent qui nous nous laissons gouverner par nos valets, plus puissamment qui par des parens ou des personne de qualité. Mais à propos, ne connoistrez vous point quelque chasseur, car j'ay affaire à un homme qui aime grandement la Chasse, de chasseur à chasseur il n'y a que la main ; si j'en sçavois quelqu'un je le prierois de luy en parler quand il seroit avec luy à la Campagne. Je craindrois (luy dit Charroselles qui vouloit faire bel esprit) une telle sollicitation & qu'on ne luy en parlast qu'est courant & à travers les Champs C'est tout un (repliqua la chicaneuse) cela fait tousjours quelque impression sur l'esprit ; & avec la mesme importunité, elle luy en designa un autre, de la tueur duquel elle avoit besoin. pour celui-là (luy dit, il) c'est un comme fort devot, si vous connoissez quelqu'un aux Carmes eschaussez, vostre affaire est dans le sac. Car on m'a dit qu'il a un des Peres de ce Couvent lui en fait tout ce qu'il veut : je ne sçay pas son nom, mais ces bons Peres font volontiers les uns pour les autres. Helas (reprit Collantine avec un grand soupir !) je n'y ay connoissance quelconque : Toutefois, attendez, je connois un Religieux recollet de la Province de Lyon, qui j'ay ouï dire ce me semble qu' il avoit un cadet qui estoit de le Couvent : il

trouvera quelqu'un de cét Ordre ou d'un autre, il n'importe, qui fera mon ssaire.

Là dessus Charroselles luy voulut dire Adieu, mais elle le suivit en le costoyant ; & en luy nommant un nouveau Conseiller, elle luy demanda la mesme grace qu'il luy avoit faite auparavant. Pour celui-cy (luy dit-il) c'est un homme qui passe pour Galant, il est fort civil au Sexe, & vous estes affeurée d'une favorable Audiance, si vous l'allez voir avec quelque personne qui soit bien faite. Ha (reprit-elle) je sçay une Demoiselle suivante qu'on avoit prise dernièrement pour quester à nostre Parroisse à cause de sa beauté. Jela prieray de m' y mener, & ie ne crois pas qu'elle me refuse ; car elle a tenu ces jours-cy un enfant sur les fonds, avec le Clerc d'un Procureur qui occupe pour moy en quelques instances. Charroselles luy dit un second dieu ; mais elle l'arresta encore luy disant ; Je ne vous veux lus nommer que celui-cy, dis-moy si vous ne connoissez point quelques-uns de ses amis. en connois quantité qui le sont beaucoup (luy dit-il :) Hé de gra, comment s'appellent-ils ? luy répondit-elle avec vne grande émotion.) Ils s'appellent, voüis, (repliqua-t'il) on dit que quand ils vont en Compagnie le prier de quelque chofe, ils l'obennent aisément. Vous estes un peur (repartit nostre importune) ne voudrois pas trop me fier à de qu'on en dit, on fait beaucoup de médisance sans fondement ; & n'y a point de si bon Juge, que partie qui a perdu sa cause, accuse d'avoir esté corrompu par argent ou par amis : cependant cela n'est presque jamais vray.

Cette raillerie servit utilement Charroselles, car il ne se fust jamais autrement sauvé des mains & des questions de cette fille. Ils se separerent enfin, non sans protestation de se revoir, & ils s'en allerent chacun de son costé chercher son logis à tastons, & en pas de Loup-garou, chose qui arrive souvent aux plaideurs. Charroselles retournant chez luy fort fatigué se mit à table avec sa sœur, & son beau frere, qui estoit Medecin, chez lequel il s'estoit mis en pension : & il leur raconta une partie des aventures de cette journée, & des discours qu'il avoit tenus avec une fille si extraordinaire. Ils admirerent ensemble naturel des plaideurs, & demeurerent d'accord qu'il faut estre bien chery du Ciel, pour estre xempt de tomber dans ces deux ottifes, générales à tous ceux de e mestier : d'estre si aspres à chercher des connoissances pour donner des placets à des Juges, & l'estre si importuns à

raconter leurs affaires, & à les consulter tous les gens qu'ils rencontrent. Pour moy dit Lambertin (c'estoit le nom du beau-frere) j'admire que l'on cherche avec tant d'empressement des sollicitations, puis qu'elles servent si peu ; & je ne m'estonne point aussi qu'on en fasse si peu de cas, puisqu'elles viennent de connoissances si estoignées. Adjoustez (dit Charroselles) que la plupart donnent des placets fort froidement, & sifort par maniere d'acquit, que j'aimerois presque autant voir distribuer sur le Pont-neuf de ces billets, qui annoncent la science & le logis d'un Operateur. Pour les donneurs de Factums (reprit Lambertin) ie leur pardonnerois plus volontiers ; car comme ils contiennent une instruction de l'affaire, cela peut estre utile à quelque chose ; mais le malheur est que ces Meissieurs en reçoivent tant que s'ils vouloient les lire tous, il faudroit qu'ils ne fissent autre chose toute leur vie ; de sorte que leur destin le plus ordinaire est d'accompagner les placets à la garderobbe. En cela (dit Charroselles) consiste quelquefois leur fortune ; Car s'il arrive que Monsieur ait le ventre dur, il peut s'amuser à les lire pendant qu'il est en travail ; & je sens que de mesme qu'un Amant estoit raui de sçavoir l'heure du merger, aussi un Plaideur seroit heureux s'il sçavoit l'heure du nonstipé. Il faut confesser (reprit Lambertin) que tous ceux qui cherchent les voyes d'instruire purs Juges par quelque façon que ce soit, sont excusables ; mais les autres ne le font pas qui vont importuner une personne estrangere, d'un recit long & fascheux l'un procès, où ils n'ont aucun interest. Et il arrive qu'à la fin Auditeur n'y peut rien comprendre ; non seulement parce que souvent l'affaire est trop emoroüillée, mais aussi parce que de plaideur en taift beaucoup de circonstances necessaires pour la faire entendre ; & comme il en a l'idée remplie, il croit que les autres en sont aussi bien instruits que luy. Le pis est encore que les avis qu'il demande ne peuvent servir de rien : car s'il parle à des ignorans, ils ne peuvent donner aucune resolution qui soit pertinente ; & sic'est à des fçauans, ils veulent voir les pieces & les procedures pour faire une bonne & scure consultation. Cependant ce ne sont pas seulement les plaideurs qui ont cette manie, tous ceux qui frequentent avec eux en font encore entachez, & ne peuvent se dessendre de tomber en mesme faute. J'en fis ces derniers jours une assez plaisante experience, dont je vous veux reciter brievement l'avanture.

Un homme de Robbe m'ayant témoigné qu'il vouloit lier une troite amitié avec moy, m'avit invité puissamment de l'aller pir ; je luy fis ma premiere visite Dimanche sur les dix heures matin. Si – tost qu'il fceut ma enuë, il me fit prier de l'attendre ans une Salle, tandis qu'il receDit dans une autre la follicitation d'un de ses amis de qualité. pres une heure entiere il me vint ire un accueil tres ciuil ; & pour premier compliment, il me téoigna le déplaifir qu'il avoit de n' avoir tant fait attendre. Il me it pour s'excuser, qu'il estoit enagé avec une personne de condition, qui luy venoit recommaner une affaire qui estoit de grande discussion, & où il y avoit les lus belles questions du monde : & là dessus il commença à m'en deduire le fait & à m'en expliquer toutes les circonstances avec Je mesmes particularitez qu'il venoit d'apprendre de la Partie. Ce recit dura une autre heure, au bout de laquelle midy sonna ; & comme il n'avoit pas esté à la Messe, il nous fallut separer brusquement sans autre entretien. Je vous laisse à penser quel fruit & quelle fatissaction nous avons receu l'un & l'autre de cette visite ; & s'il n'éstoit pas plaisant de luy voir commettre la mesme faute, qu'il avoit dessein de reprendre & de blâmer.

Lambertin & Charroselles s'entretenoient ainsi pendant le soupper ; & comme la matiere de railler les Plaideurs est assez ample, cette conversation auroit esté poussée fort loin, siau milieu de sa plus grande chaleur, elle n'eust té interrompuë par un grand nuit de cinq petits enfans qui tant au bout de la table rangez comme les tuyaux d'un sifflet Chaudronnier, vinrent crier toute leur force ; *Laus Deo, pax puis*, & firent un piaillage semblable à celui des cannes ou ses oysons qu'on effarouche. chacun fit silence & joignit les pains, puis la mere prit le plus petit des enfans sur ses genoux pour l'amignotter. Lambertin costant sa teste sur son fauteüil, mit à ronfler ; Charroselles somme d'estude, monta en un cabinet, où la premiere chose qu'il fit, ce fut son Examen de conscience de bons mots, ainsi. qu'il avoit accoustumé. C'est à dire qu'il faisoit un recueil, où il ettoit par escrit tous les beaux traits, & toutes les choses remarquables qu'il avoit oüyes pendant le jour, dans les Compagnie où il s'estoit rencontré. Apres ce la il en faisoit bien son profit, ca par fois il se les attribuoit & et compiloit des Ouvragcs entiers parfois, il les alloit debiter ailleurs, comme venant de son crû Ce qui luy arriva cette journée fu une

grande recolte pour luy, casans doute, il en couchera l'Histoire dans le premier Livre qui sortira de sa plume, & bien plus amplement que je ne la raconte icy. Ce ne sera que la faute de Librairesvous ne la voyez pas.

Dés les premiers jours suivans il ne manqua pas d'aller voir Collantine, comme il alloit voir toutes les autres filles & femme de la Ville : La grande sympalie qu'ils avoient à faire du mal à sur prochain chacun en son gens, fit qu'ils lierent ensemble une grande..... N'attendez pas que je vous dise amitié ou intelligence, mais familiarité, tant qu'il pus plaira.

Lors de sa premiere visite, & immediatement apres le premier compliment, Charroselles la voulut regaler de son bel esprit, & y monstrar le Catalogue de ses Ouvrages. Mais Collantine l'interrompit, & luy fit voir auparavant tous les étiquettes de ses Procés. Apres cela, il se mit en devoir de luy lire une Satyre contre la nicane, où il décrivait le malheur sur des plaideurs. Mais auparavant, elle luy leut un advertissement dressé contre un faux Noble, qu'elle avoit fait alligner à la Cour des Aydes, fur ce qu'il avoit pris la qualité d'Escuyer Comme il vid qu'il ne pouvoir obtenir longue Audience, il luy voulut monstrar un Sonnet qu'il luy dit estre un Chef-d'œuvre de Poësie. Ha pour des chef-d'œuvres (dit-elle) je vous veux lire un Exploit en retrait lignage aussi bien dressé qu'on en puisse voir. Il crut estre plus heureux et luy annonçant de petites Stances où il difoit qu'unAmant faisoit sa Maistresse sa declaration. Pour des Declarations, (interrompit elle encore) j'en ay une de dépend sibien dreffée, que de trois cent articles, il n'y en a pas un de ray ny de croisé. Au lieu de se rebuter il la pria instamment d'oüir le lecture d'une Epiftre. Elle repondit aussi-tost, qu'elle n'entendooint le Latin : Car elle ne croyoit cas en effet qu'il y eust d'autres epistres que celles qui se lisent devant l'Évangile. Charroselles pur s'expliquer mieux, luy dit je c'estoit une Lettre. Quant dix Lettres (luy répondit Collintine) j' en ay de toutes les fasons, & je vous en veux monstrar la forme de requeste Civile Obtenuës contre treize Arrests pus contradictoires. Quand il id qu'il estoit impossible qu'il est escouté il tira un Livret imiimé de sa poche, contenant le petite nouvelle qu'il luy onna, à la charge qu'elle la soit le soir. Elle ne parut point gratte, & aussi-tost elle luy onna un gros Factum à pareille condition. Enfin je ne sçay si ce encore la

nuît, ou quelque autre interruption qui les separa ; tant y a qu'ils se quitterent fort satisfaits comme je crois de s'estre fait enrager l'un l'autre.

Comme il ne manquoit à Charroselles aucune de toutes les mauvaises qualitez, il avoit sans doute beaucoup d'opiniastreté. Il s'opiniastra donc à vouloir faire entendre à Collantine quelqu'un de ses ouvrages ; & s'estant trouve malheureux cette journée, voulut joïer d'un stratageme Il s'aduisa donc un jour de la prendre à l'impourveu, pour lamener à la promenade hors la Ville ; raisonnant ainsi en luy mesme, que quand il luy liroit quelqu'une de les pièces, elle ne pourroit pas l'interrompre pour luy faire voir d'autres papiers parce qu'elle ne les auroit pas alors sous sa main. Mais hélas ! que les raisonnemens des hommes sont sibles & trompeurs ! Comme il et tenoit en pleine Campagne, ignorante de son dessein ; & sans qu'elle eut songé à prendre aucunes armes deffensives ; il se put en devoir de luy lire un Episode de certain Roman, qui contenoit (disoit-il) une Histoire port intrigée. Vrayement (dit Collantine) il faut qu'elle le soit beaucoup si elle l'est d'avantage ue celle d'unprocés que j'ay ; & un disant cela, elle tira de dessous à juppe la coppie d'un procès verbal, contenant 55. roolles de trand papier bien minuttez. Je tous le veux lire devant que je le rende à mon Procureur qui le estoit signifier demain, je l'ay pris exprés sur moy pour le luy laisser à mon retour ; un bel esprit comme vous en fera bien son profit, car il y a de la matiere pour en faire un Roman.

Puisque la Loy de Nature est telle qu'il faut que le plus foible cede au plus fort, il fallut que l'Episode cedast au procès Verbal, de mesme qu'un Pigmée un Geant. Charroselles fut donc réduit à l'escouter, ou plustost à la laisser lire ; & cependant faisoit en luy mesme cette reflection. Ne suis-je pas bien malheureux d'avoir pris tant de peine à composer de beaux Ouvrages & estre reduit non seulement ne les pouvoir faire voir au public ? puisque ces maudits Libraires ne les veulent pas imprimer ? Mais mesme à ne trouve personne qui ait la complaisance les oïir lire en particulier. Il paudra que je fasse enfin comme les Amans infortunez, qui recitent leurs auantures à des bois & à les Rochers ; & que j'imite l'exemple du venerable Bede qui reschoit à un tas de pierres. Enrore si je ne souffrois ce rebut que par ces Critiques qui ne trouvent en à leur goust, que ce qu'ils tant fait, ie l'endurerois plus pasemment : Mais qu'il le faille aussi souffrir d'une

personne vulgaire, qui ne seroit pas capable de voir les defauts de mes Ouvrages, supposé qu'il y en eust, & dont ne deurois attendre que des applaudissemens ; c'est ce qui est capable de pousser à bout ma patience.

Cependant Collantine lisoit, & souvent interrompoit la triste refuerie de nostre Auteur inconsolable, & en le poussant du coude, luy disoit ; N'admirez – vous point que j'ay un Procureur qui verbalise bien ? vous verrez tantost le dire d'uninteruenant qui n'est rien en comparaison. Elle demandoit aussi de fois à autre ce qu'il luy en sembloit, & luy qui estoit de serment de ne rier loüer, & qui eut esté excusable de ne se point parjurer en cette occasion, luy dit en langage de Pedant, dont il tenoit un peu ; Il ne trouve rien là, nifi verba & un ces. Et estat en quis de l'explication de ces mots, il dit qu'il ne trouvoit rien de mieux baptisé qu'un procès Verbal, car en effet il ne contient que des paroles.

Collantine eut plûtost le gosier sec qu'elle ne sur lasse de lire & cette alteration aussi bien que la chaleur qu'il faisoit, obligerent se peu Galand homme à luy soffrir un petit doit de collation, & pour cét effet ils defcendirent de la Pissote. Le couvert ne fut pas si-tost mis sur la table, que la Demoiselle souspesant le pain dans ses mains, se mit à crier contre l'hoste, qu'il n'estoit pas du poids de l'Ordonnance, & qu'elle y feroit bien mettre la police. Cette querelle jointe au mauvais ordre que le Meneur y avoit donné, qui estoit d'ailleurs Fort œconome ; leur fit faire un cress-mauvais repas, & qui se pouvoit bien appeller gouter, en prenant ce mot dans sa plus estroite signification.

Le pis fut quand ce vint à conter, Charroselles contestoit avec l'hoste sur chaque article, & faisoit assez grand bruit, lors que Collantine y accourut, disant qu'elle vouloit estre receüe partie intervenante en ce procès. Elle prit elle-mesme les jettons, chicana sur chaque article, & roгна mesme de ceux qui avoient este des-ja alloüez. Sur tout elle ne vouloit pas qu'on payast le pai qu'à raison de dix fois la douzaine, assurant que l'hoste l'avoit à ce prix du Boulanger, & que c'estoit assez pour luy d'y gagner le treizième. Cependant ; l'hoste estant ferme à son mot, elle voulut envoyer querir un Officier de Justice pour consigner entre ses mains le prix de l'escot, & s'opposer à la delivrance des derniers, avec assignation pour en voir faire la taxe. Elle disoit autement que ce n'estoit pas sur la somme, mais qu'il ne

faillait pas accoustumer ces ranonneurs de gens à leur donner put ce qu'ils demandoient ; excuse ordinaire des avarés, qui protestent tousjours de ne pas contester pour la consequence de argent, mais qui neantmoins de contesteroyent point s'il n'en failloit point donner. Enfin la liberalité forcée de Charroselles es tira de cét embarras, au grand egret de Collantine d'avoir manqué une occasion d'avoir un procès : asseurant tout haut que c'eust esté son affaire, l'hoste n'eust esté mauvais Marchand, qu'il luy en eust cousté bon, & l'lese consola neantmoins sur la menace qu'elle luy fit d'y envoyer un Commissaire, pour le faire condamner à l'amende à la Police.

Nostre pauvre Autheur qui n'avoit pas eu mesme de la loüange pour son argent, chercha plusieurs autres occasions dans les visites qu'il rendit à Collantine, de luy faire quelque lecture ; mais elle estoit tousjours en garde de ce costé-là. Ce n'est pas qu'elle eust de l'aversion pour ses Ouvrages, mais c'est qu'elle avoit tant d'autres papiers à lire où elle prenoit plus de goust ; qu'elle n'auoit de loisir, que : pour ceux qui flattoient sa passion. Un jour entr'autres qu'il avoit fait plusieurs tentatives ; inutiles, il se mit tellement en colere contre elle, qu'il estoit presque resolu de la lier, & de luy mettre un baillon dans la bouche pour avoir sa revanche, & la prescher tout à loisir ; quand voicy qu'il survient une nouvelle occasion de procès.

Je ne Sçay sur quel point de conversation ils estoient, quand Demoiselle luy dit, à propos, ay une priere à vous faire, faitesloy le plaisir de me prester une chose que vous trouverez dans Estude de feu Monfieur vostre Pere. Quoy (dit Charroselles) avez-vous besoin de Livres de Guerre, ou de Cheualerie ? j'ay les portifications d'Errart, de Fritat, le de Ville & de Marolois ; j'ay les Livres de machines de Jean Baptiste Porta, & de Salomon de Caux, les Livres de Pluvinel & de la Colombiere, voulant faire croire par là que son Pere estoit un grand Homme de guerre.

Ce n'est point cela (luy dit-elle) je n'ay affaire que d'un papier. Ha (repliqua-t'il) il en avoit de tres-curieux, il avoit toutes les pieces qui ont esté faites durant la Ligue, & contre le Gouvernement, le divorce Satirique, la Ruelle mal-affortie, la confeffion de Sancy, & plusieurs autres. Ce n'est point encore cela (repartit Collantine) c'est qu'en un procès que j'ay, je voudrois bien produire un Arrest qui a esté rendu en cas pareil. J'ay entendu dire qu'il y en a eu un rendu sur une espece toute semblable, en une

instance où feu Monsieur vostre Pere estoit Procureur ; on luy aura peut-estre laissé les sacs, je vous prie de prendre ce memoire & de le faire chercher, ou à tout le moins de m'en dire la datte. etes-vous cela (reprit Charroselles) pour me faire injure ? Ne avez – vous pas que je suis entilhomme ? j'ay quatre-vingt qu'ille livres de bien, un carosse tretenu, deux laquais, valet de chambre, & apres cela vous me ites ce tort de me croire fils d'un procureur ? Quand il seroit ainssi ny répondit Collantine) je ne pus ferois pas grand tort : car estime autant & plus un Procureur qu'un Gentilhomme. J'en mais cent raisons, & sur tout une lui est decisive pour faire voir davantage que l'un à sur l'autre. c'est qu'il n'y a point de Gentilhomme, tant puiffant foit-il, qui et pû ruiner le plus chetif Procureur ; & n'y a point de si chetif procureur qui n'ait ruiné plusieurs riches Gentilhommes. Et sans luy donner le loisir de l'interrompre, elle qui sçavoit admirablement son Palais, pour luy monstrier qu'elle ne parloit point en l'air ; luy dit le nom & la demeure de celui qui estoit subrogé à la pratique de son Pere, luy nomma l'Huissier qu'il employoit à faire ses significations, le Commis du Greffe qui mettoit ses Arrests en peau, la buvette où il alloit déjeuner, les Clercs qui avoient esté dans son Estude ; enfin tant de chofes que Charroselles conuaincu de cette verité & confus de ce reproche, n'eut autre recours pour s'en fauver qu'à son impudence, & à luy soustenir hautement que tout cela estoit faux. Collantine en infera aussitost, j'ay donc menty ; & en mesme temps il y eut soufflets coups de poing respectiuesent donnez. Elle fut la premiere souffleter & à crier au meurtre, m'assassine ; & quoy qu'elle ost la moins battué, c' estoit elle qui se plaignoit le plus haut. Pour pauvre Charroselles, il n'estoit que sur la deffensive ; & quoy que ne fust pas le respect du Sexe qui le reteint, (car il n'en avoit ny pour Sexe, ny pour âge,) neantmoins l'avantage n'estoit pas de on costé : car il n'estoit accoustumé qu'à mordre, & non point à souffler ny à battre. Le plus laisant fut, que parmy les voisins qui arriverent au secours, se trouva fortuitement le frere de Collantine qui avoit herité de l'office de Sergent qu'avoit son Pere. Quoy qu'il eust beaucoup d'affection pour elle, il se donna bien de garde de separer ces combatans qui s'embrassoient fort peut amoureusement : mais disant aux assistans qu'il les prenoit a tesmoins, il escrivit cependant à la haste une requeste de

plainte ; & tant plus il les voyoit battre, tant mieux il rolloit. Le malheureux Auteur fut donc obligé de s'enfuir ; car tout le voisinage accouru, se rua sur sa fripperie, & le mit en aussi pitoyable estat, qu'un oyson fans plume. Le Sergent envoya querir vistement la Justice ordinaire du lieu, dont sa sœur les querella fort, luy disant qu'il se meslast de ses affaires ; qu'elle sçavoit assez bien, Dieu mercy, les destours de la Prarique, pour ruiner sa partie de fonds en comble : en un mot, qu'elle vouloit avoir la gloire toute seule de commener & de pousser à bout ce procez. Le Bailly venu, elle fit faire un moins de rien de gros volumes d'informations, & on conduit alors le dire d'un Auteur espagnol tres-veritable ; qu'il n'y rien qui croisse tant & ensipeu heure, qu'un crime sous la pluie d'un Greffier. Elle obtint bienst un Décret de prife.de corps ; & force qu'elle n'auoit point de venables blessures, elle se frotta les as avec un peu de mine de tomb, en fuite elle se fit mettre quelques emplastres par un Chien, & obtint un rapport de plusieurs Echinoses (c'est à dire estatignures.) Ce grand mot nna lieu à deux Sentences de provision de 80. livres parisis acune. Charroselles qui ne sçavoit autre chicane que celle qui luy feruoit à inuectiuer contre le Autheurs, fut si embarrassé, qu pour éviter la prison, il fut oblig de se cacher quelques jours et une maison de Campagne d'un de ses amis. Là toute sa consola tion fut de décharger sa coler sur du papier, & de se servir de outils de sa profeffion. Il se mit faire une Satyre contre Collant ne, & sa bile mesme s'épandit sur tout le Sexe. Il chercha dans se lieux communs, tout ce qui avoit esté dit contre les femmes. n'oublia pas le passage de Salomon, qui dit, que de mille hommes, il en avoit trouvé un bon & de toutes les femmes pas une En suite il fit un Catalogue de toutes les méchantes femmes de l'Antiquité, & les compara à la partie adverse, qu'il charge seule de tous leurs crimes. Il la épeignit cent fois plus horrible que Megere, qu'Alecto, ny que Tysiphone. Mais randis qu'il estoit dans sa plus grande fureur l'inuectiver, il se souvint que put ce qu'il escrivoit seroit peutetre perdu, parce que les Libraires le voudroient pas imprimer cét Ouvrage, comme beaucoup l'autres qu'ils luy avoient rebunez. C'est pourquay il resolut pour ne plus travailler inutilement, de fonder à l'advenir leur volonté, devant que de commencer un Ouvrage. En cela il vouloit imiter ce qu'avoient fait autrefois la Serre & autres Autheurs Gagiftes des Libraires, qui langoient

leur bled en herbe, c'est à dire, qui traitoient avec aux d'un Livre dont ils n'avoient fait que le titre. Ils s'en faisoient avancer le prix, puis ils l'alloient manger dans un Cabaret ; & là ils le composoient au courant de la plume. Encore arrivoit-il souvent, que les Libraires estoient obligez de les aller dégager de la taverne ou Hostellerie, où ils avoient fait de la dépence au delà de l'argent qu'ils leur avoient promis.

Il escrivit donc à tous ceux qu'il connoissoit, il leur manda sondessein, & leur envoya un plan ou un eschantillon de son Ouvrage ; pour sçavoir d'eux s'ils le voudroient imprimer. Mais comme ces Libraires estoient dégoustez de tous ses écrits par les mauvais succès qu'avoient eu ses Livres precedens ; ils luy manderent tout à plat, qu'ils n'imprimeroient rien de luy, qu'il ne les eut dédommages des pertes qu'il leur avoit fait souffrir ; ce qui le mit en une telle colere, qu'il just déchiré le Livre qu'il composoit, sans la tendresse paternelle qu'il avoit pour luy. Neantmoins cela luy fit abandonner ce dessein. Toutesfois la rage où il estoit contre Collantine n'estant pas fatisfaite, il voulut faire du moins quelque petite piece contre elle, qu'il pust faire courir en manuscrit chez les gens qui la connoissoient. Mais parce que la prose ne se peut pas resserrer dans les bornes estroites, il fut contraint de tafcher à faire des vers. Cependant, il avoit une estrange version pour la Poësie, & quelque effort qu'il eust pû faire de sa je, il n'avoit pû assembler deux rimes. Enfin sa passion vint à un si haut point, qu'elle se tourna en fureur Poëtique : comme autrefois le fils de Crœsus qui avoit esté tousjours muët, se desnoüa la langue par un grand effort qu'il fit pour avertir son Pere qu'on le vouloit tuer : de mesme Charroselles outré de colere contre Collantine, malgré la haine qu'il avoit pour les vers, fit contre'elle cette Epigramme.

EPIGRAMME.

*Pilier mobile du Palais,
Ame aux procès abandonnée
C'est dommage, tant tu t'y plais,
Que Normande tu ne sois née
Je m'attends qu'un de ces matins,
Ton humeur chicaneuse plaide,
Contre le Ciel, & les Destins,*

Qui t'ont fait si gueuse & si laide,

Quoy que cette Epigramme ne just pas bonne, elle estoit du moins passable pour un homme lui faisoit son coup d'essay. Il 'envoya à tous ses amis, mais bien luy en prit qu'elle ne vint point à la connoissance de Collantine : car elle n'auroit pas manqué d'en faire informer, & le l'appeller Libelle diffamatoise. Il se crut donc par là bien vangé (Poëtiquement s'entend) car chacun se vange à sa maniere, un Auteur par des vers, un Noble à coups demain, un Praticien en faisant couster de l'argent. Quelque temps apres Charroselles, par ie ne fçay quel bonheur, fit connoissance avec un Procureur du Chastelet, excellent dans son mestier, & digne Antagoniste de Collantine & de son frere le Sergent, quand il les auroit eu ; tous deux à combattre. Cettuy-cy pour luy preparer une autre vengeance à sa maniere, le fit adresser à un Commiffaire, qui luy fit répondre & antidater vne Requeste du jour que la querelle estoit arrivée ; chose qui se fait sans scrupule à cause que cela ameine de la pratique aux Officiers Royaux, par la prevention quils ont fur les Subalternes. Il fit entendre pour témoins deux de ses Laquais, dont il fit déguifer les noms & la qualité, les ayant produit sous un autre habit ; il eut mesme, je ne sçay comment, un rapport de Chirurgie tel quel, (car les blessures dont il avoit eu bon Lenombre estoient gueries.) Avec la il obtint de sa part un pareil secret, & deux Sentences de procesion, qui furent données deux is plus fortes que celles de la justice ordinaire, par vne jalousie le jurisdiction : en telle sorte que Sergent qu'il fit comprendre dans le decret aussi bien que sa peur, fut obligé pour quelque temps d'aller, comme disent des bonnes gens, à Cachan. de remede fut d'obtenir un arrest portant deffences aux parles d'executer ce decret, & de faides procedures ailleurs qu'en Cour, les prouisions compendées, le surplus payé, c'est le stile ordinaire. Et en vertu de ce surplus, le pauvre Sergent quelque temps apres, lors qu'ils ne s' en doutoit en aucune forte, fut constitué injurieusement prisonnier par un de ses Confreres, qui pour peu d'argent se chargea volontiers de cette contrainte contre luy. La cause fut mise au roolle ; & apres avoir esté long-temps follicitée & bien plaidée, les parties furent mifes hors de Cour & de procès sans aucune reparation, dommages, interests, ny dépends. Ainfi qui avoit esté battu demeura battu, & tous les

grands frais que les parties avoient fait de part & d'autre furent à chacune pour son compte.

Or Lecteur, vous devez sçavoir, qu'il estoit escrit dans les Livres des Destinées, ou du moins dans la teste opiniastre de Collantine, qui ne changeoit guere moins ; qu'elle ne seroit jamais variée à personne qu'il ne l'eust vaincuë en procès : de mesme qu'autrefois Atalante ne vouloit donner à aucun Amant, qu'il ne l'eust vaincuë à la course. De porte que cét heureux succès de harroselles luy servit au lieu de y nuire ; & quoy qu'en effet, il e l'eust pas furmontée entierement, du moins illuy avoit fait perdre ses avantages : comme il escrivoit en ces anciens combats le Chevaliers qui se terminoient pres un témoignage reciproque que valeur, sans la deffaite entiere de leur ennemy. De maniere qu' on ne vit point icy arriver ce qui suit ordinairement les procès ; car cela ne servit qu'à les éjoindre plus estroitement, & à leur donner une estime reciproque l'un pour l'autre. Sur tout, Collantine qui se croyoit inuincible en ce genre de combat, admiroit le Heros qui luy avoit tenu teste, & commença de le trouver digne d'elle. Mais voicy cependant un Rival, ou plustost un autre plaideur qui se jette à la traverse.

Je ne sçaurois obmettre la description d'une personne si extraordinaire. C'estoit un homme qui par les, refforts de la Prouidence inconnus aux hommes, avoit obtenu une charge importante de judicature. Et pour vous faire connoistre sa capacité, sçachez qu'il estoit né en Perigort, cadet d'une maison qui estoit Noble, à ce qu'il difoit, mais qui pouvoit bien estre appelée une soblesse de paille, puisqu'elle estoit renfermée sous une chauliere. La pauvreté plustost que courage l'avoient fait devenir soldat dans un Regiment, & la fortune enfin l'avoit poussé jusqu'à l'avoir rendu Cavalier, quand elle le ramena à Paris. Du loins ceux qui estoient bons Naturalistes appelloient Cheval, beste sur laquelle il estoit volonté ; mais ceux qui ne regardoient que sa taille, son port & la vivacité, ne la prenoient que pour un Baudet. Il fut vendu vingt escus à un jardinier dés le premier jour de marché ; & bien luy en prit, car il auroit fait pis ue Saturne qui mange ses prores enfans, il se feroit consommé luy-mesme. Le Laquais qui nivoit ce Cheval (il faut me refoudre à l'appeller ainfi) estoit proportionne à sa taille & à son merite. Il estoit Pigmée & barbu fçavant à donner des

nazardes, & à ficher des épingles dans les fesses ; en un mot assez malicieux pour meriter d'estre Page s'il eut esté Noble, supposé qu'on cherche tousjours de la Noblesse dans ces Messieurs. Pour bonnes qualitez, il avoit celle d'encherir succeux qui jeusnent au pain & l'eau ; car il avoit appris à jeusne à l'eau & à la chastagne. Aussi cela luy estoit-il necessaire pour viure avec un tel Maistre, puisque pour peu qu'il eust esté goulü, l'eust mangé jusqu'aux os ; encore n'auroit-il pas fait grande chere, ce pauvre homme & bource, estant deux choses for maigres. Si ce Proverbe est veritale, tel Maistre tel valet, vous pouvez juger (mon cher Lecteur qu'il y a ce me semble longtemps que je n'ay apostrophé) quel sera le Maistre dont vous anttendez sans doute que je vous asse le portrait. Jevous en donneray du moins une esbauche. Il estoit aussi laid qu'on le puisse souhaitter, si tant est qu'on fasse les souhaits pour la laideur ; mais je ne suis pas le premier qui parle ainsi. Il avoit la bouche de fort grande estenduë, témoignant de vouloir parler de prés à ses aureilles qui estoient aussi de grande taille, témoins affeurez de son bel esprit. Ses dents estoient posées alternativement sur ses gencives, comme les creneaux sur les murs l'un Chasteau. Sa langue estoit grosse & seiche, comme une langue de bœuf, encore pouvoit elle passer pour fumée, car elle effuyoit tous les jours la vapeur de six pippes de Tabac. Il avoit les yeux petits & battus, quoy qu'ils fussent fort enfoncez, & vivans dans une grande retraite : le nez fort camus, le front eminent, les cheveux noirs & gras, la barbe rouffe & seiche. Pour le peu qu'il avoit de cou, ce n'est pas la peine d'en parler ; une espaule commandoit à l'autre comme une Montagne à une Colline, & sa taille estoit aussi courte que son intelligence. En un mot, sa Physionomie avoit toute sorte de mauvaises qualitez, horsmis qu'elle n'estoit point menteuse On le pouvoit bien appeller vaillant depuis les pieds jusqu'à la teste, car sa valeur paroiffoit en les machoires & en ses talons. Mais l'infortune l'avoit tellement tallonné à l'armée, qu'apres vingt Campagnes, il n'avoit pas encore gagné autant que valoit la legitime ; (l'on ne sçavroit en dire de moins) & il estoit obligé de venir chercher sa substance à Paris qui estoit son meilleur quartier d'Hyver.

Quant à son efprit, il estoit tout fait digne de son corps ; & quoy qu'il n'ait bien paru que lors qu'il esté placé fur le Tribunal, il en t voir

neantmoins quelque eschantillon, par où l'on peut juger ce son caractere. Un jour qu'on luy parloit de la grande Chareuse, il demanda si c'estoit la comme du General des Chareux. Il demanda aussi à d'autres ens, de quelle matiere estoit fait le Cheval de Bronze, qui voyant sa naïfueté luy persuaderent que les pecheurs venoient la nuit tirer du poil de sa queue pour faire leurs lignes. Il gagea un jour que la Samaritaine estoit de Paris, & se mocqua d'un Bachelier qui luy vouloit prouver le contraire par la Bible. Ayant oüy parler un iour de l'Estoile poussiniere, il demanda combien de fois l'année elle avoit des poussins. Une autrefois, un Jacobin luy ayant parlé de la sainte Inquisition ; il l'alla retrouver le lendemain, pour luy dire que c'estoit un grand abus de la croire fainte, qu'il n'auoit point trouve sa seste dans l'Almanac, ny sa vie dans la Fleur des Saints. Comme il se promenoit un jour dans les Thuilleries, quelqu'un estonnant de la cause qui avoit eû faire ainsi nommer ce Jardin ; répondit qu'il y avoit eu autrefois un Roy de France qui s'apelloit Thuille, qui luy avoit donné son nom. C'estoit sçavoir Histoire de son pays merveileusement. Jene sçay s'il n'avoit point autant de raison que cét autre Etimologiste, qui vouloit que la salade eust esté inventée par Saladin, à cause de la ressemblance du nom. A propos de Princes, quand il vouloit parler de ceux des Venitiens & des Persans, il avoit coustume de dire le Dogue de Venise, & le Saphir de Perse ; au lieu de dire le Doge & le Sophy. Une autrefois lyant découvert un clocher en approchant de Charenton, il demanda ce que c'estoit ; on luy répondit que c'estoit la maison des Carmes Deschaussez. Ha ! vraiment (dit-il trompé sur ce que nous appellons ceux de la Religion des Charentonniers) je ne croyois pas qu'il y eust des Carmes Deschaussez Huguenots. Le nombre de ses Apophtegmes seroit grand si on les vouloit recueillir, & pourroit servir de supplément au Livre du sieur Gaulard, qui avoit à peu près un mesme Genie. Cependant avec ces ridicules qualitez de corps & d'esprit, la fortune s'advisa d'aller choisir ce Magot pour le faire paroistre fur un grand Theatre, de la mesme maniere que les Charlatans y efluent des Singes & des Guenons pour faire rire le peuple.

Il y avoit une charge de Prevost vacante depuis long – temps, en ne justice des plus considerables de la Ville. D'abord plusieurs personnes d'esprit & de sçavoir le presenterent pour en traiter ; nais il s'y trouva tant

d'obstacles de la part d'un nombre infiny de creanciers, que les honnestes sens qui estoient incapables de faire les intrigues necessaires pour acheter les suffrages de tant de personnes, s'en rebuterent. On mit cependant un Commissonnaire, a qui on fit le procès pour diverses voleries ; & la paine qu'on eut pour luy, & la necessité de le chasser en facilite ent l'entrée à Belastre (car c'est ainsi que se nommoit nostre super ridicule Magistrat.) Voicy comme il paruint à cette dignité, lui auroit esté un lieu d'honneur pour un autre : mais qui en fut un de deshonneur pour luy.

Un de ses freres avoit espousé en secondes nopces, la fille du premier lit de la seconde femme du deffunt Preuoft, poffeffeur de la charge dont il s'agit. Cette veusue estoit une femme vieille, laide, gueuse, méchante, harpie, intrigueuse, médisante, fourbe, menteuse, banqueroutiere, & qui avoit toutes ces mauvaifes qualitez en un souverain degré. Son mary ne s'estoit pas contenté de se faire separer de corps & de biens d'avec cette peste ; il n'avoit peût estre à couvert de sa malice, qu'en la faisant enfermer dans un des cachots de la Conciergerie, ou elle demeura tant qu'il vescu. A pres sa mort elle se mit en teste de disposer de cette charge sous pretexte de sa qualité de veuve, quoy qu'elle n'y eust aucun interest, parce que le nombre de ses creanciers & de son mary absorboit trois fois la valeur de sa succession. Mais par de feintes promesses, elle engagea dans son party une Bourgeoise, dont la creance estoit fort confiderable ; luy faisant entendre qu'elles partageroient ensemble les revenus de l'Office, qu' elle luy fit paroistre bien plus grands qu'ils n'estoient en effet. Cette femme donna dans le panneau ; & comme le chien d'Esope qui prit l'ombre pour le corps, s'obligea avec elle de payer tous les créanciers.

Belastre fut le personnage, du nom duquel le traité fut remply ; qui ayant par ce moyen le titre, se vit en une plus grande difficulté d'avoir l'agrément du Seigneur, dont la charge dépendoit. Il se trouva qu'il avoit rendu à l'armée un feruice tres-confiderable à vne personne de la premiere qualité. Il n'y a rien dont les grands foientsiprodiges que de follicitations, ne se pouvant acquiter à moindres frais des vrais services qu'on leur à rendus, qu'en donnant des paroles & des compliments. Le Seigneur de la Iustice ne put refuser des prouisions à Belastre, apres la priere qui luy en fut faite de la part de cet illustre Solliciteur. Mais quoy qu'il eust interessé tous ses

Officiers, afin de ne point gaster cette sollicitation, il y en eut quelqu' un d'oublié ; qui donna avis du peu d'esprit & de capacité de l'aspirant, dont il donnoit dailleurs assez de marques par l'aspect de sa perdonne. Voicy comme cette afronteuse y remedia. Elle leurra ne veuve nommée de Prehaut de l'esperance d'épouser ce Maistrat, quand il feroit parvenu dans son estat de gloire. Celcey qui estoit si affamée de mary, qu'elle en auroit esté chercher en Canada ; la crut, & engagea sa Mere dans son party, qui estoit encore une insigne Charlatane & simense par ses intrigues, & par ces affiches. Sa hablerie plustost que sa science, luy avoit acquis quelque reputation à faire des pures de certaines maladies du croton. Elle pensoit, ou plustost le abusoit comme les autres, le quels d'un Conseiller du Parlement, qui fur sa fauffe reputation, s'estoit mis entre ses mains. le Confeiller estoit en tres-grade estime dans le Palais, & n'avoit autre foiblesse, que de deferer trop legerement aux prieres de ses enfans, dont il estoit insatué. La vieille donc pria cette veuve, la veuve pria sa mere, la mere pria son malade, le malade pria son Pere ; & par furprife à leur relation iligna un certificat en faveur de Belastre, sans l'examiner, par lequel il attestoit qu'il estoit Noble & de bonne vie & mœurs ; mesme il y avoit un article faisant mention de sa capacité. Apres celuy-là, elle en fit signer plusieurs autres semblables, jusqu'au nombre de vingt-cinq, par des Officiers de Cour Souveraine, avec quelque legere recommandation, & bien plus de facilité ; car tous les hommes péchent volontiers par exemple, & comme s'ils estoient au bal, se laissent conduire par celui qui meine le bransle. Tant y a qu'apres ces témoignages authentiques (que le Seigneur garda pardevers luy comme ses garends) il ne put se deffendre d'agréer un homme, qui se rendit aussi fameux par son ignorance, que les autres l'auroient pû faire par leur doctrine.

Aussi-tost, le nouveau pourveu publia que sa promotion à cette charge, estoit en Ouvrage de la Providence divine ; & pour preuve (disoit-il) qu'elle s'estoit meslée de son affaire ; c'est qu'il avoit obtenu tant de certificats de capacité, de personnes qui ne n'avoient jamais veu ny conneu. Le Curé mesme de la Paroisse l'appella dans son Prosne, Prevost Dieu-donné, trompé par les premieres apparences qu'il luy donna de devotion.

Quand il fut installé dans son Siege, le premier Règlement qu'il fit, ce fut d'ordonner que les Procureurs, Greffiers, Sergens, & autres Officiers, escrivoient d'oresnavant tous leurs actes en lettre Italienne bastarde. Car comme il escrivoit à la maniere des Nobles, c'est à dire d'un caractere large de deux doigts, il ne pouvoit lire que cette forte d'écriture. Il appeilloit Chicane tout ce qu'il voyoit escrit en minutte ; & il adjoustoit qu'il avoit tousjours ouï dire que la Chicane estoit une méchante beste, qu'il ne la vouloit point fouffrir dans sa Justice. S'il desiroit voir quelques expéditions ou procédures, ildisoit ; Apportez-moy un papier, nommant de ce nom general tous les actes qui se font en justice ; de mesme que font les bonnes gens qui n'ont aucune connoissance des affaires. il se servoit encore des termes de la Guerre pour s'expliquer dans la robbe & quand il vouloit se faire payer de ses vacations ou de ces espices, il disoit ordinairement, payez-moy ma solde. Il avoit peut-estre appris ce qui se raconte d'un Gentilhomme de fortune, qui fans avoir esté à la Guerre, tout d'uncoup fut fait General d'Armée ; & qui chercha aussi-tost un Maiftre de fortifications pour luy apprendre (disoit-il) l'Art militaire de la Guerre à quatre Piftoles par mois. Celuy-cy en fit chercher un pour luy a prendre le mestier de Juge, à la charge qu'on luy en viendroit faire des leçons chez luy. Il s'imaginoit que cela s'aprenoit comme la science d'un Escrimeur ; & il adjoustoit, que puifqu'il avoit bien esté à l'Armée sans avoir esté à l'Academie ; il pourroit bien aussi estre Juge sans avoir esté jamais au College. Il se targuoit quelquefois de l'exemple d'un Boucher de Lyon qui avoit acheté un office d'Efleu ; le Gouverneur de la Ville s'estonnant comment il le pourroit exercer, veu qu'il ne. fçauoit ny lire ny escrire : Il luy répondit avec une ignorante fierté ; Hé vrayementsiie ne fçais efcire, je hocheray, voulant dire que comme il faisoit des hoches sur une taille pour marquer les livres le viande qu'il livroit à ses chasins ; il en feroit autant sur du papier pour luy tenir lieu de signature. Mais en faveur du coucher, on pourroit alleguer ne disparité qui le rendroit exusables ; car les Esleus sont gens signares & non lettrez par l'Edit de leur création, & c'est en ce point que l'Edit grace, à Dieu, est bien observé. Je ne puis obmettre ne belle preuve qu'il donna de la capacité un peu auparavant que de deuenir Juge. Il estoit au palais avec quelques Officiers Armée, qui achetoient des livres à sa boutique de

Rocolet ; par vanité il en voulut aussi acheter, & en effet il en demanda un du Marchand. Rocolet luy demanda quel Livre il cherchoir, s'il en vouloit un in folio, ou un in quarto. Belastre ignorant de ces termes, n'auroit pas compris ce que cela vouloit dire, si ce n'est qu'en mesme temps on luy monstroir du doigt le Volume. Il répondit donc qu'il vouloit un grand Livre ; Rocolet luy demanda encore s'il vouloit un Livre d'Histoire, de Philosophie, ou de quelqu'autre science. Belastre luy répondit qu'il ne s'en soucioit pas, & qu'il vouloit seulement qu'il luy vendist un Liure. Mais encore (infista le Marchand) afin que je vous en donne un qui vous puisse estre plus vtile, dites-moy a quoy vous vous en voulez servir. Belastre luy répondit brusquement ; c'est à mettre en preffe mes rabats. Cette réponse fie rire le Libraire, & tous ceux qui l'entendirent : & monstra que cét homme connoissoit fort en Livres, qu'il en sçavoit merveilleusement l'usage. Il estoit si peu versé dans la connoissance du palais, que mesme depuis qu'il fut Magistrat, il croyoit que les chambres des Enquestes estoient comme les Classes du College, & qu'on montoit de l'une à l'autre mesure qu'on devenoit plus capable ; de sorte qu'ayant veu un homme sortir de la quamesme Chambre, il s'en estonna, dit tout haut : Voila un Consiller bien aduancé pour son âge autrefois à la table d'un resident, quelqu'unvint à citer l'oy des douze Tables. Vrayement (luy dit Belastre en l'interrompant) il falloit que ces Romains fussent gens de bonne mere. Un Galant homme qui se trouva de la Compagnie, pour ne pas laiffer perdre ce plaisant mot, en fit sur le champ ce Quatrain.

*Un ignorant que les Destins
Font un Juge des plus notables ;
Croit que les Loix des douze
Tables,
Sont faites pour les grands festins.*

Après le dîner ayant suivy ce President qui entroir en son cabinet, pour y examiner le plan d'une Maison qu'il vouloit faire bastir Belastre le prit après luy pour le voir, faifant feublant de s'y connoistre : mais ayant apperceu au bas une ligne diuisée en plusieurs parties avec cette inscription, *Eschelle quinze toises*. Vrayement (dit pour faire vne si grande Echelle, il falloit de belles perches. Il y arriva aussi un jour de demander à un Conseiller,

quand Roy estoit en son lit de Justice, l'estoit entre deux draps, ou sur couverture.

Mais pour revenir à son Domestique (car on pourroit faire les Livres entiers de ses burlesques Apophtegmes) il luy vint ne apprehension que cette Desoiselle de Prehaut ne luy fist gagner quelque papier (c'est ainsi somme j'ay dit qu'il appelloit pus Contracts) & qu'elle ne rprist ainsi une promesse ou un contract de Mariage. Il luy estoit promis son alliance avant qu'il fust installé ; mais lors qu'il put n'auoir plus affaire d'elle, il la dédaigna, & ne voulut plus tenir sa promesse. Comme il ne sçavoit pas lire, du moins l'écriture ordinaire de la pratique, il ne signoit que sur la foy d'un fifleur qu'il avoit ; mais la deffiance estant fort naturelle aux méchans & aux ignorans, il eut peur qu'il ne fust gagné par cette femme qui passoit pour fort artificieuse. Voicy la belle precaution de laquelle il s'avisa, & dont il ne demanda auid à personne Il fit commandement à un de ses Sergens d'aller faire deffense au Curé de la Parroisse, de marier en son absence. Le Sergent luy remontra qu'il semoccoit de luy, mais cela fit croire à Belastre qu'il s'entendoit aussi avec sa partie. De sorte qu'il si le mesme commandement à un autre qui luy fit une pareille réponse. Enfin se saschant de estre pas obey, & les menaçant interdiction, il alla luy-mesme faire au Curé en presence de plusieurs témoins qu'il mena exprés ; je vous fais deffence par l'autorite que j'ay en main, de me marier que je n'y sois present en personne ; & au retour par maniere de congratulation, il disoit ses Domestiques ; Voila comme les gens prudens donnent ordre à purs affaires, & se gardent d'estre surpris.

Tel estoit donc la mine & le Genie de ce personnage, qui ne juertissoient pas mal tous ceux qui le connoissoient. On prenoit aussi un tres-grand plaisir à exatiner son action & ses habits qui n'estoient pas mal assortis avec le reste. Il faisoit beau le voir dans les ruës, car il marchoit avec une carre & une gravité de President Gascon. Il avoit cherché le plus grand laquais de Paris pour porter la queue de sa robe & il la faisoit tousjours aller de niveau avec sa teste : Car il s'estoit fortement imaginé que quand on la portoit bien haute, c'estoit une grande marque d'élevation En cet estat elle decouvroit un soûtane de satin gras & un bade soye verte qui estoit une chose moult belle à voir. Dans son Siege c'estoit encore pis ; car en cinq

ans que dura son regne, il ne pû jamais apprendre à mettre son Bonnet ; & la corne la plus est arrivée qui doit estre sur le derriere estoit tousjours sur le devant, à costé. Il estoit là comme ces paroles, qui ne rendoient point Oracles toutes seules. Il y avoit Advocat qui montoit au Siege après de luy, pour luy servir de conseil ou de Truchement, qui luy suffloit mot à mot tout ce qu'il estoit à prononcer. Mais ces seveurs ne luy dura gueres, car les parties interessées à l'honneur de la Justice, eurent d'abord cet avantage, qu'ils firent deffendre ce Sifleur de monter au Siege avec luy, afin que son ignorance instant plus connue, il peût estre plus facilement dépoiffé. Le Sifleur fut donc obligé de se retirer du Barreau, d'où il luy faisoit quelques signes dont ils estoient convenus pour les prononciations les plus communes : mais il 'y trompoit quelquefois lourdement. L'extention de l'index estoit le signe qu'ils avoient pris pour signifier un appointment en droit. Un jour qu'il estoit question d'en prononcer un, le Truchement luy monstra le doigt, mais un peu courbé ; le Juge crut qu'il y avoit quelque chose à changer en la prononciation, & appointa les parties en tortu. Ce n'est pas le seul jugement tortu qu'il ait donné. Comme il n'en sçavoit point d'autre par cœur que, deffaut & soit reassigné, il se trouva qu'un jour en le prononçant, un Procureur comparut pour la partie ; il ne laissa pas d'insister à sa prononciation, disant au Procureur qui s'en plaignoit ; Quel tort vous fait-on de donner deffaut, & dire que vous serez reassigné ? Le Procureur ayant repliqué que cette reassignation l'auroit autre effet que de luy faire une pareille presentation ; il ne fit taire, & le condamna à l'amende pour son irreverance. Il condamna pareillement à l'amende un Advocat, qui en plaitant devant luy contre des Charreux, pour faire le beau parleur, les avoit appellez Ichthyophages, voulant dire qu'ils ne mangeoient que du poisson) à cause, disoit ce docte Officier, qu'il ne vouloit pas souffrir dans son Siege que des Advocats dissent de vilaines injures à leurs parties adverses ; & sur tout, à de si bons Religieux. Il arriva une autrefois qu'y ayant eu une cause plaidée long-temps avec chaleur, l'affaire demeura obscure pour luy, qui auroit esté fort claire pour un autre ; surquoy il se contenta de prononcer : Attendu qu'il ne nous appert de rien, nous en jugeons de mesme. Hors du Siege, il ne prenoit point de connoissance des affaires ; & quand quelque amy qu'il vouloit gratifier, venoit faire chez luy

une sollicitation, il luy répondoit seulement en ces termes ; faites composer une Requête, je la seigneray, & je mettray soit fait ainsin qu'il est requis.

J'apprehende icy qu'on ne croye que tout ce que j'ay rapporté jusqu'à present ne passe pour des contes de la Cigogne ou de ma Mere l'Oye, à cause que cela semble trop ridicule ou trop extravagant ; Mais pour en oster la penfée, ie veux bien rapporter en propres termes une Sentence qu'unior il rendit, dont il courut assez de coppies imprimées dans le Palais, lors qu'on poursuivoit le procès de son interdiction. Belastre la rendit tout seul, & de son propre mouvement, (son sifleur estant malheureusement pour lors à la Campagne) sur une affaire tresépineuse, & qui ne pouvoit estre bien décidée que par le Juge Bridoye ou par luy ; La voicy en propres termes, & telle qu'elle a paru en plein Parlement où on en produisit l'original.



JUGEMENT DES BUCHETTES RENDU AU SIEGE DE.....

Le 24. Septembre 1644.



Ntre Maistre Jean Prud'homeau, Demandeur en restitution d'une Pistole d'or d'Espagne de poids, & trois pieces de treize fols fix deniers legeres, comparant en sa personne, d'une part. Contre Pier re Brien & Marie Verot sa femme : Ladite Verot aussi en personne. Ledit Demandeur a dit avoir fait convenir par devant Nous le Deffendeurs, pour se voir condamner à luy rendre & restituer une Pistole d'or d'Espagne de poids, & trois pieces de treize sols six deniers legeres, qu'il auroit mis és mains ce jourd'huy de ladite V erot, pour en avoir la monnoye, & luy payer quatorze sous de dépence, c'est à quoy il conxlud, & aux dépens. Ladite Verot reconnoift avoir eu entre les mains vne Piftole, laquelle ledit Prud'homeau luy avoit baillée pour la luy faire peser ; Mais que Ila luy ayant renduë & mife fur la stable, elle fait dénégation de Il'avoir prise, & partant mal convenuë par le Demandeur : & pour Ile regard des trois pieces de treize fols fix deniers legeres, reconnoist les avoir euës, offrant les luy rendre en payant quatorze sols que leur doit ledit Prud'homeau, de dépence ; requerant estre renvoyée

avec dépens. Et par ledit Prud'homeau a esté persisté en ce qu'il a dit cydeffus, & fait dénegation que ladite Verot luy ait rendu ladite Pistole, ny ne l'avoir veu mettre sur la table, ne sçachantsielle la mife ou non, & ne l'avoir veuë du depuis ; c'est pourquoy il conclud à la restitution d'icelle & aux dépens.

Surquoy & apres que les parties respectiuement ont fait plufieurs & divers sermens chacune à ses fins, & voyant que la prevue des faits cy-dessus posez estoit impossible : Nous avons ordonné que le fort fera presentement jetté, & à cét effet avons d'office pris deux courtes pailles ou Buchettes entre nos mains : Enjoint aux parties de tirer chacun l'une d'icelles ; & pour sçavoir qui commenceroit à tirer, Nous avons jetté vne piece d'argent en l'air, & fait choisir pour le Demandeur l'undes coftez de ladite piece, & la croix nu contraire estât apparü : Avons donné à tirer à la Deffenderesse l'une des Buchettes que nous avons ferrées entre le pouce & le doigt index, en sorte qu'il ne paroisoit que les deux bouts par en haut, avec declaration que celle des parties qui tireroit la plus grande des Buchettes gagneroit sa cause. Estant arrivé que la Deffenderesse a tiré la grande : Nous deferant le Jugement de la cause à la Providence divine, avons envoyé icelle Deffenderesse de la demande du demandeur pour le regard de la Pistole, sans dépens : & ordonné que les trois pieces de treize sols six deniers seront renduës, en payant par le Demandeur quatorze sols pour son escot, dont ledit Prud'homeau a déclaré estre appellant ; & de fait à appellé & a requis acte à moy Greffier sous-signé, qui luy a esté octroyé. Donne à..... le 24. Septembre 1644.

Cette piece qu'on a rapportée en propres termes, & en langage Chicanourois pour estre plus authentique, est assez suffisante pour establir la verité que quelque enuieux voudroient contester cette Histoire : apres quoy on ne sçavroit rien dire qui puisse mieux monstrier le caractere & la suffisance de Belastre. C'estoit lonc un digne objet des Satyres & des railleries publiques & particulieres : mais ce ne fut pas là son plus grand malheur, il se fut bien garenty des eferits & des poines des Autheurs, & il ne le put faire des exploits & de la chicane le Collantine. Malheureusement out luy elle eut un procès en sa justice contre un Teinturier, où il se s'agissoit au

plus que de trente nous. Elle n'en eut pas satisfasion ; ce qui la mit tant en contre, qu'elle le menaça en plein siege qu'il s'en repentiroit : Et comme elle ne cherchoit que poises & procès, elle alla fueilleer ses papiers, où elle trouva qu'autrefois il avoit esté deub quelque chose sur la charge de pelastre à quelqu'un de ses parens : mais la poursuite de cette debte avoit esté abandonnée, parce qu'un si grand nombre de creanciers avoient saisi ce qui luy en pouvoit revenir, qu'ils en auroient absorbé le fonds, quand il auroit esté dix fois plus grand.

Quoy qu'elle n'y eust donc aucun veritable interest, elle se mit à la teste de toutes les parties de Belastre qui commençoient des-ja à l'attaquer, mais foiblement, ayant peur de sa qualité de Juge ; & elle fit tant de bruit & de procedures, que le pauvre homme ne pût jamais démesler cette fusée, & vit prononcer deux fois contre luy une injurieuse interdiction. Encore avoit-elle l'adresse de ces Capitaines, qui portant la guerre dans un païs ennemy, y font fubfifter leurs troupes. Car elle tiroit contribution de tous les ennemis & creanciers le Belastre, & encore plus de ceux qui pretendoient au titre ou la commission de sa charge. Mais elle changeoit aussi souvent ce party que jadis les Lansqueets, & sa fidelité cessoit aussioست que sa pension. Cependant cinq ans de plaidoirie aguerrient si bien l'ignorant Belastre, qu'il devint aussi grand Chicaneur qu'il y en eust en France ; aussi ne pouvoit-il manquer d'apprendre bien son mestier estant à æscole de Collantine. A force donc de voir ses Procureurs & ses advocats, il apprit quelques termes de Chicane ; & dés qu'il en sçeut une douzaine, il crut en sçavoir tout le secret & toutes les causes. Il luy arriva donc ce que j'ay remarqué arriver à beaucoup d'autres ; car dés qu'un Gentilhomme ou un paysan se sont mis une fois à plaider, ils y prennent un tel goust qu'ils y passent toute leur vie, & y mangent tout leur bien. De sorte qu'il n'y a point de plus opiniastres ny de plus dangereuses parties, au lieu que ceux qui font les plus entendus dans le mestier font ceux qui plaident le plus tard & qui s'accordent le plustost. Il luy arriva mesme d'avoir quelquefois l'avantage sur Collantine, car il combatoit en suyant, & à la maniere des Parthes ; ce qu'on pratique ordinairement quand on est deffendeur & en possession de la chose contestée. Il faloit qu'elle avançast f tous les frais, ce qu'elle ne pouvoit faire quand ses intributions mariquoient ; pour la patience, elle en

avoit de este, & elle ne se fust jamais las-se Tant y a qu'on peut dire que tant que la guerre dura entr'eux, ; armes furent journalieres. Neantmoins à l'exemple des grands Capitaines qui ne laissent s de se faire des civilitez malé l'animosité des partis, Bestre ne laissoit pas de rendre visite quelquefois à Collantine Quelques-uns croyoient que estoit pour chercher les voyes le s'accommoder avec elle ; mais ceux qui la connoissoient, sçavoient bien que c'estoit une tresgrande ennemie des transactions, : que c'estoit efchauffer la guerre que de luy parler d'accord. Pour luy il prenoit pretexte d'exercer ne vertu Chrestienne qui luy commandoit d'aimer ses ennemis : car quoy que sa conscience luy reprochast qu'il possedoit le bien d'autrui injustement, il ne laissoit pas de faire le devot, qui sont deux choses que beaucoup de gens aujourd'huy accordent ensemble. Quand à Collantine, si elle n'eust voulu recevoir visite que de ses amis, il luy auroit fallu viure dans vne perpetuelle solitude. Elle fut donc obligée de recevoir les visites peut charmantes de cet ennemy ; & la fortune qui cherchoit tous les moyens de le rendre ridicule, luy fit aimer tout de bon cette personne qu'il auroit aimée sans rival ; si ce n'eust esté l'opiniastreté de Charroselles qui s'y attacha alors plus fortement, non pas tant par amour qu'il eust pour le, que pour faire dépit à ce ouveau concurrent.

Je ne pécheray point contre la regle que je me suis prescrite, je ne point dérober ny repeter ce qui se trouve mille fois dans les autres Romans ; si je r'apporte cy la declaration d'Amour que Belastre fit à Collantine, parce qu'elle fut affez extraordinaire. Je ne sçais à la quantiesme visite ce fut, que pour commencer à la cajoller, il luy repeta ce qu'il luy avoit dit des-ja plusieurs fois. Mademoiselle, si je viens icy rechercher vostre amour, ce n'est point pour vous demander ny paix ny trefue : Vous y seriez fort mal venu, Monsieur le Prevost (interrompit brusquement Collantine ;) Mais pour vous declarer (continua Belastre) qu'estant obligé par l'Evangile d'aimer mes ennemis, ie n'en ay point trouvé de pire que vous, & que par consequent je sois tenu d'aimer d'avantage. Vrayement Monsieur le Prevost (répondit Collantine) vous ne me devez pas appeller vostre ennemie, mais seulement vostre partie adverse ; & pourveu que vous vouliez bien que nous plaidions toujours ensemble, nous serons au reste amis tant qu'il vous plaira. J'advouë qu'un petit sentiment de vengeance m'a fait commencer ce

procés : mais je ne le continuë que par l'inclination naturelle que j'ay à plaider. Je vous ay mesme quelque obligation de m'avoir donné l'occasion de feuilleter des papiers que je negligeois, où j'ay trouvé un si beau sujet de procès, & qui a si bien fructifié entre mes mains. Quant à moy (reprit Belastre) avouë que ce procès m'a esté d'abord un grand fujet de mortification ; mais maintenant que ay appris la chicane, Dieu meruy & à vous, j'y prens un goust pout particulier ; & ie vois bien que nous avons quelque Sympathie ensemble, puisque nos inclinations sont pareilles. Tout le regret que j'ay, c'est que ie n'aye plaider contre une autre personne, car je suis tellement disposé à vouloir tout ce que vous voulez, que je vous passeray volontiers condamnation. Ha ! donnez-vous-en bien de garde, Monsieur le Prevost (repliqua brusquement Collantin ;) car le seul moyen de me plaire est de se desfendre contre moy jufqu'à l'extrémité. Je veux qu'on plaide depuis la Justice subalterne, jusqu'à la requeste Civile, & à la cassation d'Arrest au Conseil Privé. Enfin à l'exemple des Cavaliers qui se battent, ie tiens aussi lâche celui qui veut passer un Arrest par appointé, que celui qui en un combat singulier demande la vie au premier sang. J'avouë que cette façon d'agir est nouvelle & fort surprenante ; mais ceux qui s'en estonneront en peuvent rechercher la cause dans le Ciel qui me fit d'un naturel tout à fait extraordinaire. Bien donc (dit alors Belastre) puisque sans vous fascher il faut plaider contre vous : je veux intenter un procès criminel contre vos yeux qui m'ont assassiné, & qui ont fait un rapt cruel de mon cœur ; je pretends les faire condamner, & par corps, en tous mes dommages & interests. Ha voila parler d'Amour bien élégamment (luy repartit Collantine) ce langage me plaist bien plus que celui d'un certain Auteur qui me vient souvent Importuner, & qui me parle comme si c'estoit un Livre de fables. Mais dites-moy, Monsieur le Prevost ? où avez-vous pesché ces Fleurettes ? qui vous en a tant appris ? on dit par tout que vous ne sçavez pas un mot de vostre mestier ? J'en sçais bien d'autres (repliqua Belastre) la Robbe & le Bonnet m'inspirent tant de belles pensées, que mon beau-frere dit qu'il a peine de me reconnoistre, & que j'ay le Genie de la Magistrature. Jene sçay pas bien ce que veut dire ce mot, mais je suis asseuré que bien souvent par hazard, ie juge mieux que je n'avois pensé : témoin une Sentence que par surprise on me fit signer tout à rebours de ce

que je l'avois resolüe, qui fut confirmée par Arrest. Voila comme le Ciel ayde aux gens qui sont inspirez de luy. Ne croyez donc pas ces Calomniateurs, qui disent que je suis ignorant. Il est vray que je n'ay pas esté au College ; mais j'ay des Licences comme l'Advocar le plus huppé, je les ay monstrées à mon Rapporteur, & ce que j'y trouve à redire, c'est qu'elsont escrites d'une chienne d'écriture que ie ne pus jamais lire devant luy. Vrayement Monsieur le Prevost (dit alors Collantine) vous n'estes pas seul qui avez eu des licences, sans sçavoir le Latin, ny les Loix ; & si on ostoit la charge à tous les Officiers qui ont esté receus fur la foy de telles lettres, & apres un examen sur une Loy pipée ; il y auroit bien des Offices vacans aux parties casuelles ; prenez bon courage, vous en apprendrez plus sous moy en plaidant, que si vous aviez esté dix années dans les Estudes.

Un Clerc de Procureur entra comme elle disoit ces paroles ; la qualité de cette personne estant pour elle si considerable qu'elle luy auroit fait quitter l'entretien d'un Roy, l'obligea de laisser là Belastre pour faire mille caresses, & questions à ce petit Basochien. S'il avoit fait donner une telle assignation, s'il avoit leué un tel appointment, s'il avoit fait remettre une telle production, & generalement l'estat de toutes ses affaires ; ce qui dura si longtemps, que Belastre d'ailleurs fort patient s'ennuya de forte, qu'il fut contraint de la quitter, sans mesme obtenir son Audience de congé.

Si-tost qu'il fut arrivé chez luy, voyant l'heureux succès qu'avoient eu deux ou trois mots de pratique qui avoient pleu à Collantine, il se mit à escrire un billet galand dans le mesme stile, & mesme il ne croyoit pas qu'il y en eust un autre plus relevé, ny plus charmant ; Car la science que nous avons apprise de nouveau est d'ordinaire celle que nous estimons le plus ; Or on n'avroit pas pû trouver un plus moderne Praticien. Dans cette resolution, il prit son sujet sur ce que Collantine l'avoit fait emprisonner un peuauparavant pour une amande, d'où il n'estoit sorty que par un Arrest. Il chercha dans un Praticien François, qu'il avoit tousjours sur sa table, les plus gros mots & les plus barbares qu'il y pût trouver, de la mesme maniere que les Escoliers se servent des Epithetes de Textor & des Elegancs Poëtiques pour faire leurs vers : & apres avoir basti un billet qui ne valoit rien, & qui s'entendoit encores moins, il eut recours à son Sifleur

domestique, lequel l'ayant presque tout refait le conceut enfin en ces termes.

LETTRE DE BELASTRE à Collantine.

MADemoiselle,

Si je forme complainte contre vos rigueurs, ce n'est pas de m'avoir emprisonné tout entier dans la Conciergerie ; mais c'est parce qu'au mépris des Arrests qui m'ont eflargy, vos seuls appas ont d'abondant decreté contre mon coeur : dont ayant eu Advis-il s'est volontairement rendu & constiué prisonnier en la Geolle de vostre merite. Il ne se veut point pourvoir contre edit decret, ny obtenir des defenses de passer outre ; ains au contraire, il offre de prester son interrogatoire, & de subir toutes les condamnations qu'il vous plaira : Si mieux vous n'aimez, ne recevant en mes faits justifinatifs, me sceller des Lettres de grace & de remission de ma tenerité, attendu que le cas est fort remissible ; & que si je vous cy offensée, ce n'a esté qu'a mon cœur deffendant : faisant à cét effet toutes les protestations qui sont à faire, & particulièrement elle d'estre toute ma vie.

Vostre tres-humble & tres-patient serviteur, BELASTRE.

Si-tost que cette Lettre fut achevée, Belastre en trouva le stile merveilleux & magnifique, & s'applaudit à luy – mesme comme s'il l'eust composée, parce qu'il y reconnut deux ou trois termes de pratique qu'il y avoit mis ; qui avoient feruy à son Siffleur de Caneuas, pour la mettre en cette forme. Il ne laissa pas d'embrasser tendrement son Docteur, pour le remercier de sa correction ; & il ne l'eut pas fi-tost mise au net, qu'il l'envoya à Collantine. De vous dire quelle impression elle fit sur son esprit, je ne le puis faire bien précisément : parce qu'il n'y a point eu d'espion ou de consident qui en ayent pû faire un rapport fidelle, ce qui est un grand malheur & fort peu ordinaire. Car regulierement en la reception de telles lettres, il se trouve tousjours quelqu'un qui remarque les paroles ou les mouvemens du visage, émoins assurez des sentimens lu cœur de la Dame, & qui es decelle aussi-tost indiscretement. Il y eut encore un malheur plus signalé : c'est que la éponse qu'elle y fit (car elle a eclaré depuis y avoir répondu) ut perduë ; d'autant que, comme Ile n'auoit point de Laquais, elle contenta de mettre sa lettre dans de certaines boëstes qui estoient lors nouvellement atachées à tous les coins des ruës, pour faire tenir des lettres de Paris à Paris ; sur lesquelles le Ciel versa de si malheureuses nfluences, que jamais aucune letce ne fut rcnduë à son adresse, & à l'ouverture des boëites, on trouva pour toutes choses des souris que des malicieux y avoient mises.

Ce qu'on peut apprendre néantmoins du succès de cette lettre par les conjectures, c'est que le stile en plut fort à Collantine, comme estant tout à fait selon son Genie, & celle en conceut une nouvelle estime pour Belastre, le jugeant digne par là d'estre poursuivy plus vivement, comme elle fit en effet. Car elle avoit reformé ce proverbe commun, qui bien aime, bien chastie ; & elle disoit pour le tourner à sa maniere, qui bien aime, bien pourfuit. Belastre de fon, costé poursuivoit sa pointe, & sans prejudice de ses droits & actions, c'est à dire de ses procès qui alvoient tousjours leur train, il ne saisoit pas d'employer ses soins faire la cour à Collantine, & à luy conter des Fleurettes aussi louces que des chardons. Il luy envoyoit mefme les Chef-d'oeutres des Patissiers, des Rotisseurs, & semblables menus presens qu'il recevoit en l'exercice de sa charge. Il luy donnoit les bouquets que luy presentoint les jurées Bouquetieres, ou les Maîtres de

Confrairies. Il luy faisoit pailler place commode dans les jeux publics, pour voir les pendus & les roüez qu'il faisoit executer. Et enfin comme le Singe des autres galands, Poëtes ou non, qui ne croyroient pas bien faire l'amour à leur Maistresse, si ils ne leur envoyoit des vers ; Il ne voulut pas negliger cette formalité en faifant l'amour dans les formes. Mais comme sa temerité ne le porta pas d'abord jusqu'à en vouloir faire de son chef (veu qu'il ne fçauoit par où s'y prendre) & qu'il n'avoit personne à qui il pust commander d'en faire exprés, ou plustost qu'il n'avoit pas dequoy les payer, ce qui est le plus important, & qui n'appartient qu'aux grands Seigneurs : il trouva ce milieu commode de dérober dans quelque Livre ceux qu'il trouveroit les plus propres pour son deffein ; & de les défigurer en y changeant quelque chose, afin de les faire passer pour siens plus aisément. Au reste, parce qu'on auroit facilement découvert son larcin s'il l'eust fait dans quelqu'un de ces nouveaux Autheurs quis sont tournellement dans les mains de tout le monde ; son soin principal fut de chercher les plus vieux Poëtes qu'il pourroit trouver. Or à quoy pensez-vous qu'il connust si un Auteur estoit ancien ou moderne ? (car il ne connoissoit ny leur siecle, ny leur nom, ny leur ftile ; (il alloit sur le Pont-neuf chercher les Livres les plus frippez, dont la couverture estoit la plus déchirée, qui avoient le plus d'oreilles, & tels Livres estoient ceux qu'il croyoit de la plus haute antiquité.

Il trouva un jour un Theophile qui avoit ces bonnes marques, qu'il acheta le double de ce qu'il valoit, encore crut-il avoir fait vue bonne emplette, & avoir trompé le Marchand. Il en fit quelques extraits apres l'avoir bien fueilleté, & pourucu que les vers parlaffent d'amour, cela luy suffisoit pour les trouver bons. Il en envoya quelques-uns à Collantine apres les avoir corrigez & ajustez à sa manirere, c' est à dire, les avoir gastez & corrompus. Le Messenger qui les porta eut ordre de dire qu'il les avoit veu faire à la haste, & que Belastre n' avoit pas eu le loisir de les polir.

Quoy que Collantine ne se connust point du tout en vers, elle ne laissoit pas neantmoins de faire grand estat de ceux qu'on luy envoyoit ; non pas pour estre bons ou mauvais, mais parce seulement qu'ils estoient faits pour elle. Car il n'y a point de Bourgeoife pour fotte & ignorante qu'elle foit, qui n'en tire un grand sujet de vanité, & mesme lavantage que les personnes de

condition qui sont accoustumées en recevoir. Aussi n'y eut-il personne qui vint chez elle à qui elle ne les monftrast, comme une grande rareté ; depuis son Procureur jusqu'à sa Blanchisseuse Mais entre ceux qu'elle croyoit qui les deuoit le plus admirer, elle contoit Charrofelles. Dés la premiere fois qu'elle le vid, elle courut à luy avec des papiers à la main qui le firent blesmir ; car il croyoit encore que ce fussent quelques exploits. Elle luy dit brusquement, Tenez, auriez-vous jamais creu qu'on eust fait des vers ma loüange ? en voila pourtant idea ? & vous qui faites des Livres l'avez jamais eu l'esprit d'en faire un pour moy.

Charroselles luy baragoüina entre les dents, certain compliment qu'il auroit esté difficile de deschiffrer ; & prit ces papiers en tremblant, croyant avoir encore plus à souffrir en la lecture de ces vers, qu'en celle des papiers pleins de chicane. Car il contoit des-jà qu'il luy en cousteroit quelque loüange, qu'exigent d'ordinaire tous ceux qui presentent des vers à lire ; ce qui estoit pour luy un supplice insupportable. Cependant il en fut quitte à meilleur marché, car il n'eut pas si-tost jetté les yeux dessus, qu'il reconnut le larcin. Il dit donc à Collantine qu'ils estoient de Theophile, & que c'estoit se mocquer de dire qu'on les avoit fait exprés pour elle. Il luy apporta mesme le Livre imprimé pour une pleine conviction ; ce que Collantine receut avec grande joye. Elle ne manqua pas de faire insulte au pauvre Belastre dés la premiere sois qu'il la vint voir ; pour premier compliment, elle luy dit qu'elle avoit recouvert une piece decisive qu'elle alloit produire contre luy. Belastre qui croyoit son larcin aussi caché, que s'il l'eût fait chez les Antipodes, crut alors qu'elle vouloit parler de ses procès, & répondit seulement qu'il y feroit fournir de contredits par son Advocat. Mais Collantine le tirant d'erreur, luy parla des vers qu'il luy avoit envoyez, & luy dit ; Vrayment, Monsieur, vous avez raison de dire que les vers ne vous coustent gueres à faire, puisque vous les trouvez tous faits. Belastre qui attendoit de grands remercemens, se trouva fort surpris de cette raillerie ; & néanmoins avec une assurance de faux témoin, il luy confirma, non sans un grand serment, qu'il les avoit fait tout exprés pour elle. Mais que voulez-vous gager (reprit Collantine) que ie vous les monstreray imprimez dans ce Livre ? (dit-elle, en luy montrant un Theophile ?) Tout ce que vous voudrez ' (dit Belastre) qui luy voyant tenir

un Livre relié de neuf, ne se douta aucunement que ce fust le mesme que le sien, qu'il croyoit tres-vieux. La gageure accordée d'une collation, le Livre fut ouvert à l'endroit du larcin, marqué d'une grande oreille ; ce qui surprit davantage Belastre, que si on luy eust revelé sa confession. Il s'enquit aussiest du nom de celuy qui avoit pû découvrir un si grand secret, & apprenant que c'estoit son Rival, il l'accusa soudain de Magie. Il crut qu'il falloit estre devin, ou avoir parlé au Diable, pour trouver vne chose si cachée. Car (disoit-il) ou il faut que cét homme ait leu tous les Livres qu'il y a au monde, & qu'il les sçache tous par cœur ; ou il n'a point veu celuy que j'ay, qui est le plus vieux que j'aye jamais pû trouver. Quelque-temps apres ce ridicule raisonnement, assez commun chez les ignorans, & la gageure acquittée, il minutta sa sortie ; & pour se vanger de son Rival, il ne fut pas si- tost dehors, qu'il demanda à un des Procureurs de son Siege, comment il se falloit prendre à faire le procès à un Sorcier. On luy dit qu'il falloit avoir premierement quelque Denonciateur : He ! bien (dit-il aussitost) où demeurent ces gens-là ? envoyez-m'en querir un par mes Sergens ? Cette ignorance fit faire alors un grand éclat de rire à ceux qui estoient presens ; surquoy il adjousta en colere. Quoy, ne sont-ce pas des gens creéz en titre d'Office ? je veux qu'ils fassent leur charge, ou je les interdiray sur le champ. La risée ayant redoublé Belastre en persistant dit encore ; Vous me prenez bien pour un ignorant, de croire qu'en France, où la Police estsiexacte, & où on chomme si peu d'Officiers ; on ne puisse pas trouver tous ceux qui sont necessaires pour faire le procès à un forcier. Mais il eut beau se mettre en colere, il ne put executer son dessein, & il fallut qu'il remist sa pengeance à une autre occasion.

Pour éviter desormais un pareil affront, & reparer celuy qu'il avoit ceu ; il se resolut, à quelque prix que ce fust, de faire des vers de luy-mesme. Depuis qu'il en eut ne sois tasté, il ne crut pas qu'on se pust passer d'en faire ; on peut bien dire que c'est une maladie semblable à la gravelle du à la goutte ; dés qu'on en a enty une atteinte, on s'en sent pute sa vie. Il estoit fort en peine se sçavoir avec quoy on les faisoit ; & apres avoir feuilleté quelques Livres ; le hazard le fit nomber sur certain endroit, où un Poète s'estonnoit de ce qu'il faisoit si bien des vers, veu qu'il n'avoit point beu de l'Hippocrene. Il crut par la ressemblance du nom, que c'estoit une espece

d'hypocras, & il demanda à un Juré Apoticaire qui eut à faire à luy enuiron ce mesme temps, qu'il luy donnast quelques bouteilles d'hypocras à faire des vers. Il n'en eut qu'une risée pour réponse ; mais il adjousta, Ne faites point de difficulté de m'en faire exprés, je le payeray bien, valust-il un escu la pinte. Une autrefois ayant leu que pour faire de bons vers, il falloir se mettre en fureur, s'arracher les cheveux, & ronger ses ongles, il pratiqua cela fort exactement. Il mordit ses ongles jufques au fang, il se rendit la teste prefque chauve, & il se mit si fort en colere (il ne connoissoit point d'autre fureur) que son pauvre Clerc & son Laquais en pâtirent, & porterent long-temps sur les épaules des marques de sa serve Poétique. Enfin il eut recours à son Siffleur, qui se mésoit aussi de faire des vers (de méchans s'entend) & qui un peu uparavantavoitfait joüer dans la chambre une Pastorale de sa faço, sur un Theatre basti de trois is & de deux futailles, décoré les rideaux de son lit & de deux pieces de Bergame. Cét homme luy enseigna donc les regles des vers qu'il ne fçauoit pas luy-mefme. Il luy apprit à conter les syllages sur ses doigts, qu'il mesuroit auparavant avec un compas : car il ne concevoit point d'autre façon de faire des vers, que de trouver moyen de ranger des mots en haye, comme il avoit veu autrefois ranger des Soldats pour faire un Bataillon.

Ce brave Maistre luy aprit aussi qu'il y avoit des rimes masculines & feminines ; surquoy Belastre luy dit avec admiration ; Est-ce donc que les vers s'engendrent comme des animaux, en mettant le masle avec la femelle ? Enfin apres quelques mois de Noviciat, & apres avoir autant broüillé de papier qu'un scrupuleux faiseur d'Anagrammes ; il fit les trois méchans couplets qu'on verra en suite, non sans suer aussi fort, que ccluy qui auroit joüé quatre parties de six jeux à la paulme. Encore faut-il que je recite de luy une certaine naïfueté assez extraordinaire.

Il avoit oüy dire que les Muses estoient des Diuinitez qu'il falloit avoir favorables pour bien faire les vers, & que tous les grands Poètes les avoient invoquées en commençant leur Ouvrage. Il avoit mesme marqué de rouge, quatre vers dans un Virgile qu'avait son Siffleur, qu'on luy avoit dit estre l'inuocarion de l'Eteïde. Il avoit appris par cœur les quatre vers, & les recitoit comme une Oraison fort deuote, toutes les fois qu'il se mettoit à ce travail de mesme qu' on fait lire la je de Sainte Marguerite pour faise

delivrer une femme enceinte. Quand Belastre eut si bien, à son sens, reüssi dans son entreprise, & se fust applaudi cent fois luy-mesme ; (car les ignorans sont ceux qui se trouvent les plus satisfaits de leurs Ouvrages) il s'en lla avec ce beau Chef-d'œuvre dans sa poche, voir Collantine. Il avoit une fierté nompareille sur son visage, croyant bien effacer la honte qu'il avoit auparavant recevë. Il debuta par ce Cartel ; Jevous deffie (dit-il en luy montrant un papier qu'il tenoit à la main) de trouver que ces vers que je vous apporte soient dérobez ; car dans tous les Livres qui sont au monde, vous n'en verrez point de cette maniere. Ce n'est pas que je me veuille piquer d'estre Auteur, ny faire le bel esprit ; mais vous connoistrez que quand je m'y veux appliquer, je suis capable de faire des vers à la Cavaliere.

Par malheur pour luy Charroselles qui estoit entré un peu auparavant, se trouva de la Compagnie ; il fit un grand cry dés qu'il puyt nommer cette forte de vers, qui importune tant d'honnestes gens ; & sans songer s'il avoit un Antagoniste raisonnable en reevant cette parole, il luy dit brusquement. Qu'entendez-vous par ces vers à la Cavaliere ? n'est-ce pas à dire de ces méchans vers dont tout le monde est si fatigué ? Belastre se hazarda de répondre que c'estoient des vers faits par des Gentilshommes qui n'en sçavoient point les regles, qu'il les faisoient par pure Galancerie, sans avoir leu de Livres, & sans que ce fust leur mestier. Hé ! par la mort, non pas de ma vie, (reprit chaudement Charroselles.) Pourquoi Diable s'en mellent-ils, si re n'est pas leur mestier ? UnMasson seroit t il excusé d'avoir fait une méchante marmite ? ou un forgeron, une pantoufle mal faite ? en disant que ce n'est pas son mestier d'en faire ? Ne se mocqueroit-on pas d'un bon Bourgeois qui ne feroit point profession de valeur ? si pour faire le galand, il alloit monter à la brêche ; & monstrier là sa poltronnerie ?

Quand je voy ces Cavaliers, qui pour se mettre en credit chez les Dames, negligent la voye des armes, des loustes & des Tournois ; pour faire les beaux esprits, & les versificateurs : J'aimerois autant voir les Chevaliers du Port au Foin, faire les galans avec leurs Tournois à la Bateliere, lors qu'ils tirent l'Anguille ou l'Oison, & qu'ils joustent avec leurs lances. Cependant il se coule mille millions de méchants vers sous ce titre specieux de vers à la Cavaliere, qui effacent tous les bons, & qui prennent leur place. Combien

voyons – nous de femmes bien faites, mépriser des vers tendres & excellens, qu’aura faite pour elles un honneste homme avec tout le soin imaginable ? pour admirer deux méchans Quatrains que leur aura donné un Plumet aussi polis que ceux de Nostradamus ? O Muses ! si tant est que vostre secours soit necesfaire aux Amans ; pourquoy souffrez-vous que ceux qui vous barbouillent & qui vous défigurent ? foient fauorifez par vostre entremise ? & que vos plus chers nourrissons soient d’ordinaire si mal receus ?

L’Entousjasme alloit emporter bien loin Charroselles ; car il estoit fort long en ses invectives ; (quoy qu’il n’eust pas grand interest en celle-cy, comme faisant fort peu de vers.) Quand l’impatience de Collantine l’interrompit, en difant fort haut. Or fus, sans faire tant de preambules, voyons ces vers dont est question ; qu’ ils foient bons ou mauvais, il suffit qu’ils soient faits à ma loüange pour me plaira. Belastre ne s’en fit pas prier deux fois, de peur de differer les applaudissemens qu’il en attendoit ; il leur donc ces vers, avec la mesme gravité qu’il auroit deub prononcer ses Sentences.

*Belle bouche, beaux yeux, beau nez,
Depuis que vous me chicanez.
Mon cœur a souffert la migraine ;
Faites faire alte à vos rigueurs,
Quoy ? voulez-vous par vos froideurs,
Egaler la Samaritaine ?*

Vrayment (dit Charroselles) je ne sçay si ces vers ne sentent point plus le Praticien que le Cavalier : mais du moins on ne dira pas qu’ils sentent le Medecin ; car il n’y en a point qui pust dire que la migraine, qui est une maladie de la teste, fust dans le cœur. Cela peut passer neantmoins à la faveur de cette comparaison qui a toute la froideur que vous luy attribuez : continuez donc.

*Vous trapercez si fort un cœur,
Que quand je l’aurois aussi dur
Que celui du Cheval de
Bronze ;
Il faudroit ceder à vos coups,
Et je vous les donneroies trestous
Quand bien j’en aurois dix ou onze.*

Voilà (dit Charroselles) une rime Gasconne ou Perigourdine, & vous la pouvez faire trouver bonne en deux façons, en violentant un peu la prononciation. Car vous pouvez dire un *cœur* aussi *deur*, ou un *cur*, aussi *dur* : mais en recompense la rime de onze est fort bien trouvée. Quant au cinquième vers, si vous l'aviez bien mesuré, vous le trouveriez trop long d'une fillabe. A cela (répondit Belastre) le remede sera facile ; je n'auray qu'à le faire écrire plus menu, il ne fera pas plus long que les autres. Je ne me serois pas advisé de ce remede (dit Charroselles ;) & j 'aurois plustost dit, *donrois* au lieu de *donnerois*, comme faisoient les anciens qui usoient de la Sincope. Qu'est-ce à dire Sincope ? (reprit Belastre) n'est-ce pas une grande maladie ? qu'à telle dc commun avec les vers ? En suite il continua,

*Et qui pis est vostre attentat
Se commet contre un Magistrat,
Doublement peche qui le tuë ;
Quand il s'agit de resister,
Aux coup y qu'il vouq plaisi me porter,
Je n'ay ny force ny vertuë.*

Charroselles estonné de ce dernier mot, demanda le papier pour voir comment il estoit escrit ; mais il fut surpris de voir, que l'Autheur qui estoit mieux fondé en rime qu'en raison, avoit mieux aimé faire un Solœcisme, qu'une rime fausse. Il admira sa naïsveté, & luy demanda s'il en avoit fait encore d'autres. Belastre répondit qu'il y en avoit beaucoup qu'il n'avoit pas eu le loisir de décrire. Charroselles luy repliqua, Ce n'est donc icy qu'un Fragment ? A quoy Belastre repartit, Je ne sçay ; mais je vous prie, dites – moy combien il faut que l'on mette de vers pour faire un Fragment ? Cette nouvelle naïsueté causa un grand esclat de rire, qui ne fut pas si-tost passé, que Belastre voulant recueillir le fruit de son travail, demanda ce qu'on pensoit de ses vers : c'est à dire, exigeoit de l'approbation ; quad Charroselles luy dit. Vrayement, Monsieur, vous faites des vers à la maniere des Grecs qui avuoient beaucoup de licences. Pourquoi non ? (reprit Belastre) n'ay-je pas eu mes licences qui m'ont cousté de bel & bon argent ? Il est vray que je ne sçay de quelle Université elles font, mais Mademoifelle les à veuës, car je les ay produites quand elle ma accusé de ne sçavoir pas le Latin. J'ay fait toutes mes Classes, telque vous me voyez ; il est vray qu'ayant esté long-temps à la Guerre, j'ay tout oublié.

Vous estes donc (luy dit Charroselles) plusque Docteur, car j'ay ouy dire quelquefois qu'un Bachelier est un homme qui apprend, & un Docteur est un homme qui oublie ; vous qui avez tout oublié, estes quelque chose par delà. Pour revenir à vos vers, ils font d'une maniere toute extraordinaire, je n'en aye point veu de pareils, & je ne doute point que vous ne fassiez de beaux Chefs-d'œuvres, s'il vous vient souvent de telles Boutades. Ha (dit Belastre) je voudrois bien sçavoir les regles d'une Boutade, est – il possible que j'en aye fait une bonne par hazard ? Vous estes bien difficiles à contenter, vous autres Messieurs les delicats, (dit là deffus Collantine) pour moy j'aime generalement tous les vers Poëtiques, & sur tout les Quatrains de six vers, tels que sont ceux qui sont faits pour moy. Charroselles souffrit de cette belle approbation, & ensensiblement prit occasion en parlant de vers de déclamer contre tous les Autheurs qu'il connoissoit ; & il n'y en eut pas un bon ou mauvais qui ne passast par sa Critique, sans prendre garde s'il parloit à des personnes capables de cét entretien. Mais j'obmettray encore à dessein tout ce qu'il en dit, car on me diroit que c'est une médisance de reciter celle que les autres font. La conclusion fut que Collantine qui s'éstoit teüe long-temps pendant qu'il parloit de ces Autheurs, dont elle ne connoissoit pas un ; voulant parler de vers à quelque prix que ce fust, vint à dire. Pour moy je ne trouve point de plus beaux vers que ceux de la misere des Clercs des Procureurs, les pointes en font bonnes, & le sujet tout à fait plaifant. Je les leur dernièrement sur le Bureau du Maistre Clerc de mon Procureur, durant qu'il me dressoit une Requete. Si les Clercs (répondit Charroselles) font aussi miserables que ces vers, je plains sans doute leur misere ; mais quoy ce ne sont pas seulement les Clercs qui sont à plaindre, les Procureurs le sont aussi, & encore plus les parties ; enfin tous ceux qui se meslent de ce maudit mestier de chicaner. Pourquoi dites-vous cela ? (reprit Collantine) je ne vois point qu'il y ait de meilleur mestier que celui de Procureur Postulant ? Vous ne voyez point de fils de Paysan ou de Gargotier qui foit entré dans vne telle charge la plupart du temps à credit, qui au bout de sept à huit ans n'achete une maison à Portecochere qu'il se fait adjuger par decret à son marché qu'il veut, & qui ne fasse cependant subsister une assez nombreuse famille. Que s'il ne tient pas bonne saule, & s'il ne fait pas grande dépence, cest plustost par avarice

que par incommodité. Je ne doute point (repliqua Charroseles) que le gain n'en soit assez grand, & je ne m'enquiers point 'il est legitime ; mais il faut avoüer que c'est une triste occupation d'avoir tousjours la veuë sur des papiers dont le ftille estsi légoustant, & de n'aquerir du bien qui ne vienne de la ruine & lu sang des miserables. A leur dam interrompit Collantine) pourquoy plaident-ils ces miserables s'ils ne sont pas bien fondez ? Fondez ou non (adjousta Charroselles) les uns & les autres se ruinent également. Témoin une Embleme que j'ay veuë autrefois de la Chicane, où le plaideur qui avoit perdu sa cause estoit tout nud ; celui qui l'avoit gagnée, avoit vne robe à la vérité, mais si pleine de trous & si déchirée, qu'on auroit pû croire qu'il estoit vestu d'un rezeau : les Juges & les Procureurs estoient vestus de trois ou quatre robes les unes sur les autres.

Vous estes bien hardy (luy dit Belastre en colere) de décrier ainsi nostre mestier ? si j'avois icy mes Sergens, je vous ferois mettre là bas en vertu d'une bonne amande que je vous ferois payer sans éport. Je le décrie moins (répondit Charroselles) que ne font les Advocats, parce qu'on ne les oid jamais avoir de procès en leur nom ; de mesme que les Medecins ne prennent jamais de leurs drogues. J'ay ouy dire encore ce matin à un de mes amis, qu'il n'auoit jamais eu qu'unprocès qu'il avoit gagné avec dépens e amende ; mais qu'il s'est trouvé la fin que s'il eust abandonné és le commencement, la debte pour laquelle il plaidoit, il auroit gagné beaucoup davantage. Mais comment-cela se peut-il faire ? (luy it Collantine.) Voicy comme il je la conté (reprit Charroselles.) luy estoit deub cent pistolles par un mauvais payeur propriétaire d'une maison qui valloit bien environ quatre mil francs. Il a mis son obligation entre les mains d'un Procureur, qui ayant un Antagoniste, aussi affamé que luy, a si bien contesté sur l'obligation & sur les procedures du decret qu'on a fait en suite de cette maison ; qu'il a obtenu jusqu'à sept Arrests contre la partie, tous avec amende & dépens. Or par l'evenement, les dépens ayans esté taxez à 2500. livres, & la maison adjugée à 2000. livres seulement au Beau-frere de son Procureur ; il luy a cousté de son argent 500. livres, outre la perte de sa debte. Mais il m'a juré que son plus grand regret estoit à l'argent qu'il luy avoit fallu tirer, pour payer toutes les amandes à quoy sa partie avoit esté condamnée, faute dequoy on ne luy vouloit pas delivrer ses Arrests.

On avoit raison (repartit Collanne) car nesçait-on pas bien que 'est celuy qui gagne sa cause qui soit avancer l'amande de douze jures ? Mais on luy en donne s'il peut aussi-tost le remboursement sur sa partie. Et que sert le remboursement (adjousta Charroselles) si le debiteur est insoluble ? comme le font tous les chicaneurs ? Ne vaudroit-il pas bien mieux que Monsieur le Receveur perdit la somme qui luy est un pur gain ! que de la faire tomber par l'evenement fur le dos de celuy qui avoit bon droit, & qui est chastié de la faute d'autrui ?

La mesme personne m'a fait encore une grande plainte sur la Declaration de ces dépens qui luy tenoit fort au cœur, & l'a traduite assez plaisamment en ridicule. Il m'a fait voir que pour un mesme Acte, il y avoit cinq ou fix articles separez ; Par exemple pour le conseil, pour le memoire, pour l'assignation, pour la coppie, pour la presentation, pour la journée, pour le parisis, pour le quart en sus, & c. Et il m'a dit en suite, qu'il s'imaginoit estre à la Comedie Italienne, & voir Scaramouche Hostelier, compter à son Hoste, pour le chapon, pour celuy qui la nourry, pour celuy qui la lardé, pour celuy qui la châtré, pour le bois, pour le feu, pour la broche, & c. Vrayment (dit alors Collantine) il faut bien le faire ainsi, puisque c'est un ancien vsage ? j'avouë bien que c'est là où Messieurs les Procureurs trouvent mieux leur compte ; Car pour faire cette taxe, on compte les articles, & tel de ces articles qui n'est que de dixdeniers, couste quelquefois huit sous a taxer, comme en frais extraordinaires de Criées ; sans compter les roles de la Declaration, qui par ce moyen s'amplifient merueilleusement. Aussi disent-ils que c'est la piece la plus lucrative de leur mestier. Mais je vous advoüray (ajousta-t'elle) que j'y trouve une chose qui me choque fort. C'est qu'on y taxe de grands droits aux Procureurs pour les choses qu'ils ne font point du tout, comme les consultations & les revisions d'Ecritures ; & on leur en taxe de trespetits pour celles qu'ils font effectivement, comme les comparutions aux Audiences pour obtenir les Arrests ; c'est un point qu'il sera très-important de corriger, quand on fera la reformation des abus de la Justice. Apres cela (continua Charroselles, qui avoit esté aussi obligé d'apprendre à plaider à ses dépens à cause du procès qu'il avoit eu contre Collantine) n'auoüerez – vous pas que c'est un méchant mestier que de plaider ? puis qu' on est exposé à souffrir ces

mangeries ? Il faut distinguer (répondit la Demoiselle) car on a grand sujet de plaindre ces Plaideurs par nécessité, qui font obliger de se défendre le plus souvent sans en avoir les moyens, quand ils sont attaqués par des personnes puissantes, & attirés hors de leur Pays en vertu d'un Comittimus. Mais il n'en est pas de même de ces Plaideurs volontaires, qui attaquent les autres de gaieté de cœur. Car ils ont redoutables à toutes sortes de personnes, & ils ont l'avantage de faire enrager bien des gens. Vous m'adoucirez vous-même, que c'est le plus grand plaisir du monde ; & qu'on peut bien faire autant de mal par un Exploit, que par une Satyre. Outre que leurs parties sont toujours contraintes pour se racheter de leurs vexations, de leur donner de l'argent, ou de leur abandonner une partie de la chose contestée ; de sorte que quelque méchant procès qu'ils puissent avoir, pourvu qu'ils les sachent tirer en longueur, ils y trouvent plus de gain que de perte.

Vrayment (interrompit Charroselles) à propos de ces gens qui chicanent à plaisir, je me souviens d'une rencontre que j'eus dernièrement au Palais. Je me trouvai auprès d'un Manceau, qui ayant donné un soufflet à un Notaire de ses voisins (ainsi que j'appris depuis) avait été obligé de soutenir un gros procès Criminel dévolu par appel à la Cour ; & pour ce sujet il avait été condamné en de grandes réparations, dommages, & intérêts. L'ouïs un de ses Compatriotes, qui pour le railler lui disait ; Hé bien, qu'est-ce Baptiste ? (ainsi falloit-il que s'appellât ce Tappenotaire,) Tu es bien chanceux, tu as perdu ton procès ? Ce Manceau lui dit pour toute réponse. Vrayment c'est mon, où bien de quoi ? n'en aurai-je pas un autre tout pareil quand je voudrai ? La risée que firent ceux qui oyrent cette réponse, me donna la curiosité d'apprendre le sujet de ce procès, & en suite d'avouer qu'il n'y avait rien de plus aisé que de faire des procès de cette qualité, mais que ce n'étoit pas un moyen de faire grande fortune.

Je n'entends pas parler de ces sortes de procès, (dit alors Collantine) Dieu m'en garde, il n'y a rien de si dangereux que d'être défendeur en matière criminelle ; mais je parle de ces droits litigieux qu'on achète à bon marché de gens foibles & ignorans des affaires, dont les plus embrouillés sont les meilleurs. Car on n'a qu'à se faire recevoir partie intervenante ; & pourvu qu'on sache bien faire des incidens & des chicanes, tantost se ranger

d'unparty & tantost de l'autre, il faut enfin que les autres parties acheptent la paix à quelque prix que ce soit. Tel est le mestier dont je subsiste il y a long-temps, & dont je me trouve fort bien. J'ay des-ja ruiné sept gros Paysans & quatre familles Bourgeoises, & il y a trois Gentilshommes que je tiens au cul & aux chauffes. Si Dieu me fait la grace de viure, ie les veux faire aller à l'Hospital. Collantine commençoit des-ja à leur vouloir conter ses exploits, tant en gros qu'en détail, & n'eust finy de longtemps, quand elle fut interrompuë par Belastre qui luy dit ; Sans aller plus loin, vous me faites faire une belle experience de ce que vous sçavez faire. Il y a assez long-temps que vous me chicanez, sous pretexte d'une vieille recherche de droits, dont il ne vous en est pas deub un Carolus. Quoy (répliqua chaudement Collantine) vous ne me devez rien ? estes-vous affez hardy pour le soustenir ? ie vous vais bien-tost monstrier le contraire : Je m'en rapporte à Monsieur (dit-elle en monstrant Charroselles) il en jugera luy-mesme. Ce fut lors qu'ils se mirent tous deux en deuoir de conter tous les procès & differens qu'ils avoient ensemble, en la presence de Charroselles, comme s'il eust esté leur Juge naturel. Ils prirent tous deux la parole en mesme temps, plaiderent, haranguerent, & contesterent, sans que pas un voulust escouter son compagnon. C'est une coustume assez ordinaire aux Plaideurs de prendre pour luge le premier venu, de plaider leur cause sur le champ devant luy, & de s'en vouloir rapporter à ce qu'il en dira, sans que cela aboutisse neantmoins à sentence ny à transaction : de sorte que si on avoit déduit au long cét incident, il n'auroit point du tout choqué la vray-semblance. Mais cela auroit esté fort plaisant à entendre, & le feroit peu à reciter. A peine s'estoient-ils accordez à qui parleroit le premier (car la contestation fut longue sur ce point) quand on ouyt heurter à la porte. C'estoit le Greffier deBelastre qui l'estoit venu trouver chez Collantine, sçachant qu'il y estoit, pour luy faire signer la minutte d'un Inuentaie qu'il venoit d'achever ; & outre le procès Verbal de scellé qu'il tenoit en main, il avoit encore fous le bras un fort gros sac, contenant tous es papiers inventoriez qui devoient estre deposez au Greffe pour la seveté des vacations des Officiers. Son arrivée fit faire refue à ces deux parties plaidanes ; & apres qu'il eut eu une petite Audiance en particulier de Belastre, ce Greffier (qu'on avoit appellé Volaterran, parce qu'il voloit toute

la Terre) donna son procès Verbal à signer à ce venerable Magistrat. Charoselles qui fouroit son nez par tout, fut curieux de sçavoir ce que c'estoit ; & s'estant baissé sous pretexte de ramasser un de ses gans, il leut au dos du cahier cette inscription.

INVENTAIRE

DE

MYTHOPHILACTE.

COmment (s'escria-t'il aussitost) le pauvre Mythophilacte est donc mort ? Quoy, cét homme qui a esté si fameux dans Paris, & par sa façon de vivre, & par ses Ouvrages ? Je m'asscure qu'o aura trouvé chez luy de belles curiositez. Si vous les desirez voir (dit le Greffier assez civilement, contre l'ordinaire de ces Messieurs qui ne sont point accusez d'estre civils) vous n'en sçauriez trouver un memoire plus exact que cét Inventaire que j'enay dressé. Vous ne me sçauriez faire un plus grand plaisir, (dit Charroselles,) & à moy aussi (dit de son costé Collantine) qui estoit ravie d'ouïr toute sorte d'Actes & d'expeditions de justice. Belastre qui estoit aussi bien aise d'entendre lire une piece intitulée de son nom, & qui croyoit se faire beaucoup valoir par ce moyen à Collantine ; non seulement applaudit à cette curiosité, mais mesme par l'autorite qu'il avoit sur le Greffier, luy commanda de lasatisfaire. Le Greffier luy obeyssant s'assit auprès d'eux ; & apres qu'ils eurent repris leur place & fait silence, Volaterran commença de lire ainsi.

INVENTAIRE

DE

MYTHOPHILACTE.

L'An mil six cens..... Je vous prie (interrompit Charroselles) passez cette intitulation qui ne contient que des qualitez inutiles. Inutiles (reprit Collantine avec un grand cry) vous vous trompez fort, il n'y a rien de plus essentiel en une affaire que de bien establir les qualitez. Cela seroit bon (reprit Charroselles) sion avoit à inftruire ou à juger un procès ; mais comme nous n'avons icy que la curiosité de voir les effets de Mythophilacte, ce ne seroit que du temps & des paroles perduës. Cette raison ayant prevalu au grand regret neantmoins de Belastre, qui prenoit grand plaifir à entendre lire ses qualitez ; Volaterran passa plusieurs pages de l'intitulation, apposition & levée des scellez, & continua de lire.

Premierement un lit où estoit gisant ledit deffunt, consistant en trois aix posez sur deux tresteaux, une pallasse, avec une vieille valise servant de traversin, & une couverture faite d'un morceau de tapisserie de Roüen, prisez le tout ensemble vingt-cinq sous, cy 25. sous.

Item, deux chaises de paille, avec un fauteüil boiteux garny de mocquette, prifées dix fous, cy 10 fous.

Item, un coffre de bois blanc sur lequel avons reconnu nos scellez sains & entiers & dans icelu ne s'est trouué que les papiers cy – apres inuentoriez, ledit coffre prisé douze sous cy. 12. Sous.

De grace (dit Charroselles) allons vistement à ces papiers, c'est la seule chose que je desire de voir, m'imaginant qu'il y en aura de fort bons. Car pour le reste de ses meubles, il est aisé d'en juger par l'eschantillon, & je me doute bien que le pauvre Mythophilacte est mort dans la derniere pauvreté. Je ne m'estonne plus qu'il apprehendast si fort les visites, & qu'il eust tant de soin de cacher la maison où il demouroit à ses plus intimes amis, auxquels elle estoit aussi inconnuë que la source du Nil. Mais comme je m'attends bien que par tout l'Inventaire nous trouverons une pareille gueuserie ; je vous prie Monsieur le Greffier de couper court, & de commencer à lire le Chapitre des papiers, puisque la curiosité de la Compagnie ne s'estend que là. Ainsi fut dit, ainsi fut fait, alors Volaterran ayant sauté plusieurs sueillets, continua de lire.

Premierement le Testament ou Ordonnance de derniere volonté dudit deffunt en datte du 13. Avril

Hé de grace encore un coup (dit Charroselles ;) nous n'avons que faire des dattes, je vous prie voyons seulement les dispositions de ce Testament, & sur tout sautez le preambule, & ce stile des Notaires qui ne fait que gaster du parchemin. Le Greffier prit donc en main ce Testament, & en ayant parcouru en bredouillant deux ou trois roolles pleins de ces vaines formalitez ; il commença à lire plus intelligiblement ces clauses.

En premier lieu, à l'égard de mes funerailles & enterrement, j'en laisse le soin à l'Hoste du logis où je seray decédé, me confiant assez d'ailleurs en son humanité, qui prendroit cette peine de luy mesme, quand je ne l'en prierois point. Jem' attends aussi qu'il le fera sans pompe, sans tenture & sans luminaire en toute humilité Chrestienne, & convenablement à ma qualité & à ma fortune.

Item, à chacun des pauvres Autheurs qui se trouveront à mon enterrement, je donne & legue un exemplaire d'un Livre par moy composé, intitulé l'Exercice Journalier du Poëte, dont la delivrance leur sera faite si-tost que ledit Livre sera achevé d'imprimer : dans lequel ils trouveront un bel exemple de constance pour supporter la faim & la pauvreté, avec une

Oraison tres-ardente que j'ay faire en leur faveur, afin que les riches ayent plus de compassion d'eux, qu'ils n'ont eu de moy.

Item, je donne & legue à Claude Catharin et mon meilleur amy & second moy mesme, mon grand Agenda ou mon Almanach de disners, dans lequel sont contenus les noms & les demeures de toutes mes connoissances : avec les observations que j'ay faites pour découvrir le foible des grands Seigneurs, pour les flatter & gagner leurs bonnes graces ; ensemble celles de leurs Suisses & Officiers de cuisine : esperant que par le moyen de cét Ouvrage, il pourra sustenter sa vie, comme j'ay fait la mienne jusqu'à present.

Item, à tous mes pretendus Mecenas, je donne & legue la liberation de ce qu'ils me doivent pour le prix de l'encens que je leur ay fourny & livré, tant par Epistres Dedicatoires, Panegyriques, Epithalames, Sonnets, Rogatons, quen quelque autre sorte & maniere quece soit : ne desirant pas que leur amesoit tourmentée en l'autre monde, comme elle le pourroit estre pour avoir retenu le salaire deub à mes grands travaux. L'en fais la mesme chose à l'égard de ces méchans Libraires qui ont mangé tout le fruit des mes veilles, & qui m'ont tant fait souffrir depuis que j'ay esté à leur discreton. Et quoy qu'ils ayent souvent pris à tasche de me faire damner), je prie Dieu qu'ils ne leur impute point le mal qu'ils m'ont fait ; mais qu'il use envers eux de sa misericorde, de toute l'estenduë de laquelle ils ont grand besoin.

Item, je donne & Legue à Georzes Soulas, cy-devant mon valet & Scribe, & maintenant à force de manier mes Ouvrages devenu mon Colleague & Confrere en Apollon ; tant pour payement des gages que je luy puis devoir, que par pure liberalité, donation à cause de mort, en la meilleure forme que pourra valoir tout le reste de mes Ouvrages & papiers, tant imprimez qu'à imprimer : luy faisant don de tous les profits qu' il en pourra retirer des Comediens, des Libraires, & des personnes à qui il les pourra dédier ou presenter. A la charge, non autrement qu'il sera imprimer lesdits Manuscrits sous mon nom, & non sous le sien, & qu'il ne me privera point de la gloire qui m'en peut reuenir, comme je sçay que quelques Autheurs escrocs en ont cy devant usé. Et pour Executeur du present Testament, je nomme Iean Freyar, Libraire au Palais ; veu que j'espere de sa courtoisie, que comme il se forme sur le modelle de Courbé : quine dédaigne pas d'

estre Agent General des Auteurs de la haute Claffe : luy qui commence de venir au monde, ne dédaignera pas de rendre cét office à la memoire de son tres – humble ferviteur & chaland. Voulant en cette confideration que Georges Soulas, legataire uniuerfel de mes Ouvrages, lors qu’il en voudra faire faire l’impreffion, luy donne la preferance à tous les autres pour le recompenser des pertes qu’il a faites sur les méchants Ouurages qu’il a imprimés de moy, dont il n’a pas eu de débit. Car ainfi le tout a esté par ledit Testaeur dicté, t nommé, leu & releu, & c.

Vrayment (dit alors Charoselles) j’avois grande estime pour le pauvre Mythophilacte, mais je luy sçay fort mauvais gré de ce qu’il destourne ces petits Libraires du soin de faire des recueils. Chacun sçait combien ceux qui sont haut hupez, font les rencheris quand on leur offre des coppies à Imprimer. Ils ne veulent prendre que celles d’une certaine Caballe qui leur plaist, encore les payent-ils à leur mode, & il leur faut jetter les autres à la teste, encore n’en veulent-ils point imprimer.

Vous m’avez fait cent fois la mesme plainte de vos Libraires (dit Collantine,) pourquoy les voudriez-vous obliger à imprimer vos Livres, si le debit n’en est pas heureux ? Que ne les faitesvous imprimer à vos frais à l’exemple d’un certain Auteur, dont j’ay ouy parler au Palais, qui en a pour cinquante mille francs sur les bras. J’aimerois mieux, si j’estois en vostre place, vendre mes Chevaux & mon Carrosse, pour acheter la gloire qui m’en reviendrait, puisque vous en estessiaffamé. Ou plustost que ne quittez-vous tout ce satras de compositions Philosophiques, Historiques, & Romanesques, pour compiler des Arrests, des Plaidoyers, ou des Maximes de droit ; Dame ce sont des Livres qu’on achete tousjours quels qu’ils soient, & il n’y a point de Libraire qui n’en fust aussi friand que des Heures à la Chancelliere. Mais je vous prie brisons-là, car je vois bien que vous voudriez faire en replique une longue doleance. Puisque la Compagnie est curieuse de voir ces papiers, passons aux titres & contracts d’acquisitions de Maisons & de constitutions de rente ; car ce sont les principaux articles d’un Inuentaie.

Ha ! pour cela (dit Belastre) nous n’en avons trouvé aucuns, mais seulement beaucoup d’exploits pour debtes passives : de sorte que tout le reste de cét Inventaire ne contient que le Cathalogue de quantité de

Livres & Ouvrages Manuscrits, qu'un des legataires nous à requis d'inventorier, pour luy en faire en suite la delivrance ; parce qu'il dit que le deffunt luy en a fait don. Nous n'avons affaire que de cela (reprit Charroselles) & c'est icy assurément le legs fait à Georges Soulas, dont vous venez d'entendre parler. Lisons viste, je vous prie, ce Cathalogue. Je m'y oppose (dit Collantine) & je veux auparavant qu'on m'explique un article de ce Testament, touchant ce grand Agenda, & cet Almanach de disners qu'il colegue à Catharinet, & qu'il dit estre fuffifant pour sa subfiftance.

Je le veux bien (répondit Belastre) je le vais faire chercher tout à l'heure par mon Greffier, car je me souviens bien de l'avoir fait inventorier. J'aurois bien de la peine à vous le trouver maintenant (repartit Volaterran ;) car ce n'est qu'un petit cahier de cinq ou six feuilles qui est meslé parmy un grand nombre d'Ecrits & de paperasses : mais je vous diray bien ce qu'il contient en substance, car je l'ay considéré assez atentivement, lors que j'en ay fait a description. Cét Almanach de disners est fait en forme de Table livisée par colonnes, & contient une liste de tous les gens qui tiennent table à Paris, ou des autres connoissances du deffunt qui il alloit demander à disner. cela est distribué par mois, par semaine, & par jours, tout de mesme qu'un Calendrier. De sorce qu'en la mesme maniere que des pauvres Prestres vont deman-der leurs Messes le Samedy à Nostre-Dame, le Lundy au Saint Esprit, le Vendredy à Sainte Gemeuiefue ; de mesme il assignoit ses repas à certains jours chez certains Grands ; Le Lundy chez tel Intendant, le Mardy chez tel Prelat, le Mercredy chez tel President, & ainsi il subsistoit toute l'année. Jusques là qu'il avoit marqué subsidiairemnt, & en cas de besoin pour son pis aller, les Auberges Allemandes & Françaises.

Voila qui suffit (dit Charroselles) pour nous donner l'intelligence de tout l'Ouvrage, sur lequel sans l'avoir veu, je pourrois bien faire des illustrations & des Commentaires. Car je me doute bien que pour faire un Almanach parfait, il y avoit bien des jeusnes & des jours maigres marquez, & peut estre plus qu'il n' en est obserué dans l'Eglise. Je crois bien aussi que pour le Pronostique qu'on a coustume d'y mettre à chaque Lunation, on pouvoit souvent y escrire, *grande famine, secheresse d'amis,*

table rompuë, & c. prediction plus claire & plus certaine que celles de Jean Petit & de Mathurin Questier. Je m'imagine encore qu'il pouvoit faire un Almanac Historial des Jours de Nopce & de grands festins où il avoit assisté, & qu'il avoit marqué à part ces jours-là dans son Calendrier, comme les Jours heureux ou malheureux revelez au bon Joseph.

Il falloit, (interrompit Collantine) que cét homme fust bien miserable, puis qu'il ne pouvoit viure sans escornifler ; car c'est à mon sens le dernier de tous les mestiers, & indigne d'un homme qui a du pain & de l'eau. Ce ne croit pas là une bonne consequence (dit Charroselles ;) Car Il y a bien des Marquis & des gens accommodés qui ne font point de scrupule d'estre escornifleurs habitez à certaines bonnes Tables ; & j'ay veu souvent nostre pauvre Mythophilacte se plaindre de ce desordre. Car (disoit-il) sous pretexte que ces gens ont quelque capacité ou experience sur le chapitre des sauces, & qu'ils pretendent avoir le goust fin ; ils croyent avoir droit d'aller censurer les meilleures tables de la Ville, qui ne peuvent estre en reputation de friandes & de delicates ; si elles n'ont leur approbation. Jusques-là qu'il soustenoit quelquefois que ces gens estoient des larrons & des sacrilèges, qui déroboient & venoient manger le pain des pauvres. Pour luy, qui n'y alloit point par goinfrerie, mais par necessité ; je ne puis que je ne l'exuse : car comment pourroit vivre autrement un Autheur qui n'a point de patrimoine ? il auroit beau travailler nuit & jour, dés qu'il est à la mercy des Libraires, il ne peut pas gagner avec eux de l'eau pour boire.

il me souvient de l'avoir veu une fois en une grande peine. Je le trouvay en la place de Sorbonne querellant avec un autre Autheur, qui entr'autres injures luy reprocha tout haut qu'il estoit un Caymand de gloire, & que de tous costez il en alloit mendier. Ce dernier mot fut ouy par des Archers qui cherchoient tous les Mendians pour les mener à l'Hospital General. Ils le saisirent au collet en ce moment (aussi bien estoit-il d'ailleurs assez déchiré) & j'eus bien de la peine à le faire relascher. J'en vins pourtant à bout, sur ce que je leur remonstray que le mestier de Poëte, dont il faisoit profession, le conduisoit naturellement à l'Hospital ; & qu'il ne failloit point d'autres Archers que ceux de son mauvais Destin pour l'y faire aller en diligence. j'aurois bien d'autres particularitez assez plaisantes à vous en reciter ; mais l'impatience que j'ay de voir ce Cathalogue de Livres, ne me

permet pas de m' arrester fur cecy d'avantage. Ce fut lors que Volaterran, qui vit bien que Belastre par un signe de teste avoit dessein qu'on luy donnast prompte satisfaction, continua de lire.

CATALOGUE DES LIVRES DE MYTHOPHILACTE.

L'AMADISIADE, ou la Gauléide, Poëme Heroïcomique, coteant les Dits, Faits & Proïesses d'Amadis de Gaule, & autres Nobles Chevaliers : divisé en vingt-quatre Volumes, & chaque Volume en vingt-quatre Chants, & chaque Chant en vingt-quatre Chapitres, & chaque Chapitre en vingt-quatre Dixains, œuvre de 1 724 800. vers, sans les Argumens.

APOLOGIE de Saluste du Barras, & d'autres Poëtes anciens, qui ont essayé de mettre en vogue les mots composez : ou il est raonftré que les François en cette occasion n'ont esté que des pagnottes en comparaison des Grecs & des Romains, par l'exemple d'Aristophane, de Plaute, & d'autres Autheurs.

LE RAPPE du Parnasse, ou Recueil de plufieurs vers anciens, corrigez & remis dans le stile du temps.

LAVIS sans fin, ou le Projet & dessein, d'unRoman universel, divisé en autant de Volumes que le Libraire en voudra payer.

LA SOURICIERE des enuieux, ou la Confutation des Critiques & Censeurs de Livres, Critiques & Censeurs de Livres, Ouvrage fait pour la consolation des Princes Poétiques détrônés. Où il est montré que ceux-là sont maudits de Dieu, qui découvrent la turpitude de leurs parens & de leurs freres.

LA LARDOIRE des Courtisans, ou Satyre contre plusieurs ridicules de la Cour, qui y sont si admirablement piquez que chacun y a son lardon.

LA CLEF des Sciences, ou la Croix de par Dieu du Prince, c'est à dire l'art de bien apprendre à lire & à escrire, dédié à Monseigneur le Dauphin. Avec le Passepartout de Devotion, ou un Manuel d'Oraison pour l'Exercice Journalier du Chrestien.

Imitation des Thresnes de Jeremie, ou Lamentation Poétique de l'Autheur, sur la perte qu'il fit en déménageant de quatorze mille Sonnets, sans les Stances, Epigrammes, & autres pieces.

Vrayment (dit Charroselles) j'ay esté present à la naissance de cét Ouvrage, jamais je ne vis un Autheur plus déconforté que fust celui-cy en recevant la nouvelle de cét accident. Je taschay à le consoler de tout mon possible suivant le petit Genie que Dieu m'a donné ; & comme j'avois appris du Crocheteur qui avoit esté chargé de ces papiers, qu'il falloit qu'ils eussent esté perdus vers le Marché-neuf ; j'asseuray Mythophilacte que quelque Beurriere les auroit ramassez, comme estant à son usage, & qu'il n'avoit qu'à aller acheter tant de livres de beurre, qu'il peust recouvrir jusqu'à la derniere piece qu'il avoit perduë. Vrayment (répondit belastre) voila une consolation bien maligne, & qui est fort de nostre Genie, comme vous dites ; mais ne faites point perdre de temps à mon Greffier à qui j'orlonne de continuer. Volaterran deprenant où il en estoit demeuré, peut du mesme ton qu'il avoit commencé.

DISCOURS des principes de la Poësie, ou l'introduction la vie libertine.

PLACET rimé pour avoir Privilege du Roy de faire des vers le Ballet, Chansons nouvelles, Airs de Cour & de Pont-neuf : avec deffenses à toutes personnes le travailler sur de pareils sujets ; recommandé à Monsieur le B..... Grand Privilegiographe de France.

Forsantiados libri quatuor, De vita & rebus gestis Fatharelli.

LE GRAND Sottisier de France, ou le dénombrement des sottises qui se font en ce vaste Royaume, par ordre Alphabetique.

Vrayment (interrompit encore Charroselles.) Ce dessein est beau, j'avois eu envie de l'entreprendre avant luy, & je l'aurois fait, si je ne fusse point tombé en la disgrâce des Libraires ; car cela est fort selon mon Genie. J'en ay conferé plusieurs fois avec le pauvre dessunt ; il me disoit qu'il avoit dessein d'en faire trente Volumes, dont chacun seroit plus gros que le Theatre de Lycosthene, ou que les Centuries de Magdebourg. Il est vray que je luy ay tousjours predit que quelque laborieux qu'il fust ; & quoy qu'il ne fist autre chose toute sa vie, il paisseroit tousjours cét Ouvrage imparfait. Mais Monsieur (dit-il tu Greffier) excusez si je vous ay interrompu, je vous prie de continuer. Volaterran leut donc en continuant.

DICTIONNAIRE Poétique, ou Recueil succinct des mots & Phrases propres à faire des vers ; comme *appas, attraits, charmes, fléche, flammes, beauté sans pareille, merveille sans seconde, & c.* Avec une Preface, où il est monsté qu'il n'y a qu'environ une trentaine de mots, en quoy consiste le levain Poétique pour faire enfler les Poèmes & les Romans à l'infiny.

ILLUSTRATIONS & Commentaires sur le Livre d'Ogier le Danois, où il est monsté par l'explication du sens Moral, Allegorique, Anagogique, Mythologique, & Ænigmatique ; que toutes choses y sont contenuës, qui ont esté, qui font, ou qui seront. Mesme que les secrets de la pierre Philosophale, y sont plus clairement que dans l'Argenis, le Songe de Polyphile, le Cosmopolite, & autres. Dedié à Messieurs les Administrateurs des petites Maisons.

TRAITE de Chiromance pour les mains des Singes, œuvre non encore veuë ny imaginée.

IMPRECATION contre Thersandre qui apprit à l'Autheur à faire des vers, ou Parphrase sur ce texte. *Hinc mihi primamali labes.*

RUBRICOLOGIE ou de l'invention des Titres & Rubriques, où il est monsté qu'un peu Titre est le vray Proxeneté l'un Livre, & ce qui en fait faire le plus prompt debit. Exemple à ce propos tiré des Precieuses.

PLAIDOYERS Harangues prononcées dans l'Assemblée Generale des Libraires, consultants sur l'impression de plusieurs Livres qu'on leur avoit presentez. Avec le Jugement intervenu sur iceux, Midas Presidant, par

lequel le Cuisinier, le Patissier, & le Iardinier François ont esté receus, & plusieurs bons Autheurs anciens & modernes rebutez.

DESCRIPTION merveilleuse d'un grand Seigneut prophetisé par David, qui avoit des yeux & ne voyoit point, qui avoit des oreilles & n'entendoit point, qui avoit des mains & ne prenoit point : mais qui en recompense avoit des gens qui voyoient, entendoient, & prenoient pour luy.

DE L'USAGE du Thelescopophore, ou de certaines lunettes dont se servent les grands qui s'appliquent aux yeux d'autrui. Exemptes de l'incommodité de les porter, mais sujettes à tous les accidens, cottez au traité de *Sallacys visus*.

ADVIS & Memoires à Monsieur le Procureur du Roy, pour deriger en Corps de Maistrise Jurée les Poètes & les Autheurs, & les afaire incorporer avec les autres Arts & Mestiers de la Ville. où il est traité des estranges abus qui se sont glissez dans cette profession & que l'ordre de la police demande qu'on y mette des Jurez & Maistres Gardes, comme dans tous les autres Corps moins importants.

SOMME DEDICATOIRE, ou Examen general de toutes les questions qui se peuvent faire touchant la Dedicace des Livres, divisée en quatre Volumes.

Ha ! je vous prie (interrompit Charroselles) abandonnons le geste de cette lecture, quelque agreable qu'elle soit ; & nous arestons aujourd'huy à voir ce Livre-cy en détail. Car j'en ay souvent ouy parler, & puis c'est un sujet nouveau & fort necessaire tous les Autheurs.

Je voudrois bien (dit le Greffier,) satisfaire vostre curiosité ; mais quelle apparence y a – t'il, de vous lire ces quatre Volumes que nous aurions de la peine à voir en douze vacations ? Parcourons-en au moins quelque chose (reprit l'opiniastre Charroselles) nous en tirerons quelque fruit. Je trouve (dit le Greffier qui feüilletoit cependant le Livre) le moyen de vous contenter aucunement. Car je vois icy une table des Chapitres, dont je vous feray la lecturesivous voulez. La Compagnie l'en pria, & il continua de lire.



SOMME DEDICATOIRE

TOME PREMIER.

CHAPITRE I.

DE la Dedicace en general, & de ses bonnes ou mauvaises qualitez.

CHAPITRE II.

SI la Dedicace est absolument neccessaire à un Livre. Question decidée en saveur de la negative, contre l'opinion de plusieurs Auteurs anciens & molernes.

CHAPITRE III.

QUI fut le premier Inuen-teur des Dedicaces. Ensemble quelques conjectures Historiques qui prouvét qu' elles ont esté trouvées par un Mendiane.

CHAPITRE IV.

LAquelle est la plus ancienne des Dedicaces, celle des Theses, ou celle des Volumes : & de la profanation qui en a esté faite en les mettant au bas des simples Images par Baltazar Moncornet.

CHAPITRE V.

LE Pedant Hortensius aigre-ment repris de sa ridicule opinion, pour avoir appelle un Livre sans Dedicace. *Liber ἀκίφαλος*

CHAPITRE VI.

JUgement des Dedicaces railleuses & Satyriques ; comme de celles faites à un petit Chien, à une Guenon, à Personne, & autres semblables : & du grand tort qu'elles ont fait à tous les Autheurs trafiquans en Maroquin.

CHAPITRE VII.

REsutation de l'erreur populaire qui a fait croire à quelques-uns qu'un Nom illustre de Prince, ou de grand Seigneur mis au devant d'un Livre, servoit à le deffendre contre la médisance & l'envie. Plusieurs exemples justificatifs du contraire.

CHAPITRE VIII.

DES Dedicaces Bourgeoises, & faites à des Amis non reprouvées, & comparées à l'Onguent miton-mitaine, qui ne fait ny bien ny mal.

CHAPITRE IX.

PLainte & denonciation contre Rangouze, d'avoir fait un Livre de telle nature, qu'autant de Lettres sont autant de Dedicaces : sur laquelle l'Autheursoûtientque son procès luy doit estre fait, comme à ces Magiciens qui se servent de Pistoles volantes.

CHAPITRE X.

SOus quel aspect d'Astres, il fait bon semer & (planter des Eloges pour en recueillir le fruit dans la faison. Avec l'Horoscope d'un Livre infortuné qui ne fut pas seulement payé d'un grand mercy.

CHAPITRE XI.

Distinction & Catalogue des jours heureux & malheureux pour dedier les Livres : où on découvre le secret & l'observation de l'heure du Berger, pour presenter un Livre : sçavoir quand le Mecenas fort du jeu, & a gagné force argent.

TOME SECOND.

CHAPITRE I.

DE la qualité & nature des Mecenas en General.

CHAPITRE II.

DES diverses cotrées ou nais-sent les vrais Mecenas : Et que les meilleurs se trouvent en Flandres, & en Allemagne, comme les meilleurs Melons en Touraine, & les meilleurs Asnes en Mirebalais. La Serre cité à propos.

CHAPITRE III.

DES vrais & faux Mecenas, & de la difficulté qu'il y a de les connoistre. Si c'est une Pierre de touche affeurée, de sonder ou pressentir la liberalité qu'ils feront au futur Dedicateur.

CHAPITRE IV.

DE la disette qu'il y a eu des Mecenas en plusieurs siecles, & particulièrement de la merveilleuse serilité qu'en a celui-cy.

CHAPITRE V.

PREvue de l'Antiquité de la Poësie, à l'occasion de ce que la plus ancienne de toutes les plaintes, est celle des Poëtes sur le malheur du temps, & fut l'ingratitude de leur siecle.

CHAPITRE VI.

COntinuation du mesme sujet, avec la liste des hommes de lettres morts de faim ou à l'Hospital : Illustrée des exemples d'Homere & de Torquato Tasso.

CHAPITRE VII.

EXamen de la comparaison faite par quelques-uns d'un vray Mecenas au Phœnix : Où il est montré quesielle est iuste en considerant sa rareté, elle cloche, en ce qu'il ne dure pas 500. ans, & qu'il n'en renaist pas un autre de sa cendre.

CHAPITRE VIII.

DU choix judicieux qu'on doit faire des Mecenas, & que les plus ignorans sont les meilleurs, verifié par raisons & inductions.

CHAPITRE IX.

Difference des Mecenas de Cour, & des Mecenas de Robe : Avec une observation que ceux-cy sont tres-dangereux, à cause que d'ordinaire ils se contentent de promettre de vous faire gagner un procès, ou de vous servir en temps & lieu.

CHAPITRE X.

ELoges de Monsieur de Montauron Mecenas Bourgeois premier de ce nom, recüeillis des Epistres Dedicatoires des meilleurs esprits de ce temps. Avec quelques regrets Poëtiques sur sa decadence.

CHAPITRE XI.

PAradoxe tres-veritable, que les plus riches Seigneurs ne sont pas les meilleurs Mecenas. Où il est traité d'une soudaine paralysie à laquelle les Grands sont sujets, qui leur tombe sur les mains, quand il est question de donner.

CHAPITRE XII.

CInquante ruses & échapatoires des faux Mecenas, pour se garantir des pieges d'un Auteur Dediant & Mendiant.

CHAPITRE XIII.

REcit d'un accident qui arriva à un tres-mediocre Auteur, à qui la teste tourna à cause de l'honneur qu'il reçeut de la Dedicace d'un Livre que luy fit un sçavant Illustre.

CHAPITRE XIV.

INdignation de l'Auteur contre les Dedicaces faites à d'indignes Mecenas. Comme pour s'en venger il prepara une Epistre Dedicatoire au Bourreau pour le premier Livre qu'il feroit.

TOME TROISIEME.

CHAPITRE I.

DE la Remuneration en General qu'on doit faire pour les Epistres Dedicatoires : Et si elle est de Droit naturel, de Droit des gens, ou de Droit civil.

CHAPITRE II.

SI en telle occasion on doit avoir égard à la qualité de celui qui Dedie. Par exemple, si on doit donner un plus beau present à un Auteur riche, qu'à un pauvre : avec plusieurs raisons alleguées de part & d'autre.

CHAPITRE III.

SI on doit mettre en consideration les frais faits à la Relievre, Desseins, Estampes, Vignettes, Lettres Capitales, & autres despences faites pour contenir les Portraits, Chifres, Armes, & Deuises du Seigneur encensé. Avec une notable observation que toutes ces forfanteries font presumer, que le merite du Livre de soy-mesme n'est pas fort grand.

CHAPITRE IV.

PAreillement s'il faut rembourser à part & hors d'œuvre, les frais d'un voyage qu'aura fait un Auteur pour aller trouver son Mecenas en un pays fort éloigné, & pour luy presenter son Livre.

CHAPITRE V.

LA juste Balance des Livres, & si on les doit considerer par le poids ou par le merité ; par la grosseur du Volume, ou par l'excellence de la matiere.

Question traittée sous une Allegorie dramatique, & l'introduction des personnages de l'Asne laborieux, & du fin Renard.

CHAPITRE VI.

QuesTion incidente (*si cæteris Paribus*) on doit payer davantage la Dedicace des Livres *in folio* que des *in quarto*, & des *in quarto* que des *in octavo*, ou des *in douze*. Avec un combat notable de Calepin contre *Velleins Paterculus*.

CHAPITRE VII.

AUtre question, si le mes-me Livre imprimé in douze en petit caractere, doit estre aussi bien payé que s'il estoit imprimé en gros caractere & en grand volume. Avec l'observation de la difference des enfans corporels & spirituels : car les premiers sont petits en leur naissance, & croisset avec le temps ; & les autres tout au contraire, d'abort s'impriment en grand, & avec le temps en petit.

CHAPITRE VIII.

DEs Epistres Dedicatoires des Reimpressions, ou secondes Editions : Sçavoir quelle taxe leur est deuë. Plaisant trait d'un Mecenaz qui donna pour recompense à un Auteur qui luy avoit fait un pareil present, un habit vieux & retourné.

CHAPITRE IX.

DE ceux qui sont imprimer les anciens Auteurs, & en sont des Dedicaces sous pretexte de les dire corrigez, illustrez, nottez, commentez, apostillez, ou rapsodiez. Exemple d'une Dedicace de cette nature payée de l'argent d'autruyparun Partisan qui fit le lendemain banqueroute.

CHAPITRE X.

DE ceux qui mettent au joux les anciens manuscrits non encore imprimez : Ou il est montré qu'on leur doit au moins le mesme salaire qu'à une Sage femme, qui ayde à faire venir les enfans au monde.

CHAPITRE XI.

SI on doit faire quelque consideration d'un Libraire qui dediera l'Ouvrage d'autrui, ou un Livre qu'il aura trouvé sans adueu. Juste parallele de ces gens avec ceux qui empruntent des enfans, ou qui en vont prendre aux enfans trouvez, pour mieux demander l'aumosne.

CHAPITRE XII.

DES Glaneurs du Parnasse ou des gens qui font des Recüeils de pieces de vers & de prose ; & qui les dedient comme des Livres de leur façon. Telle maniere d'agir condamnée, comme estant une exaction & levée injuste sur le peuple Poëtique. Avec les memoires d'un Donneur d'avis pour faire créer des charges de Garde-Ouvrages à l'instar des Garde-bois ou Gardemoissons pour empescher ces inconueniens.

CHAPITRE XIII.

S'Il y a lieu & action de se pourvoir en Justice contre un Mecenas pour avoir payement d'une Epistre Dedicatoire ; & si elle se doit payer au dire d'experts. Question decidée par un article de la Coustume au Chapitre *des fins de non recevoir*, & par le droit de *his que sine causa*.

CHAPITRE XIV.

SI au contraire un Mecenas ayant payé un Livre sans le voir, peut estre relevé pour læsion énorme, en cas que le Livre ne vaille rien, ou qu'il n'y soit pas assez loüé : & s' il a cette action qu'on appelle en droit *condictio indebiti*.

CHAPITRE XV.

SI les heritiers ou creanciers d'un Auteur dessus, sont de droit subrogez en son nom & actions ; & s'ils peuvent tirer en Justice le mesme émolument de la Dedicace de son Livre, quand ils le mettent au jour. Examen du titre *de actionibus que ad haredes transeunt*.

CHAPITRE XVI.

ARrest notable rendu au profit d'un pauvre Auteur qui avoit fait une Epistre Dedicatoire sous le nom d'un Libraire, moyennant 30. sous ; lequel fut reçu à partager la somme de 150. livres qu'un Allemand avoit donnée au Libraire pour la Dedicace. Avec les Plaidoyers des Advocats, où sont de belles descriptions de la grande misere de quelques Auteurs, & de l'estrange coquinerie de tous les Libraires.

CHAPITRE XVII.

FActum d'un Procés, pendant entre un Libraire & un Auteur qui travailloit à ses gages & à la journée ; sur la question de sçavoir à qui appartiendroit la Dedicace du Livre, de laquelle il n'avoit point esté fait mention dans leur marché.

CHAPITRE XVIII.

SI c'est un Stellionnat Poétique (c'est à dire vendre plusieurs fois une mesme chose) de vendre une piece de Theatre, premierement à des Comediens, & puis à un Libraire, & puis à un Mécenas. Question décidée en faveur des Auteurs fondez en droit coustumier.

CHAPITRE XIX.

SI un Domestique ou Commensal d'un Mécenas est obligé de luy dedier ses Ouvrages privativement, & à l'exclusion de tous autres ; & s'il Mécenas luy doit pour cela une recompense particuliere ; ou s'il logement & la nourriture luy en doivent tenir lieu. Le droit des esclaves est icy traité, qui veut qu'ils ne puissent rien acquerir que pour leur Maistre. Où il est montré que les esclaves de la Fortune, sont encore moins favorables que les esclaves pris en guerre.

CHAPITRE XX.

D'Un moyen facile & general qu'ont trouvé les Mécenas, de foudre toutes les difficultez cy dessus, en ne donnant rien. Description à ce propos

de l'Avarice, & du déménagement qu'elle a fait en nos jours ; où on voit qu'elle habite dans les Hôtels & dans les Palais, au lieu qu'elle estoit cy-devant logée dans les Collèges & dans les Gargoteries.

TOME QUATRIESME.

CHAPITRE I.

DEs Eloges en general avec leur distinction, nature & qualitez.

CHAPITRE II.

QUE les Eloges immoderez sont de l'essence des Epîtres Dedicatoires. Avec la preuue experimentale que l'encens qui enteste le plus, est celuy qui est trouvé le meilleur, contre l'opinion des Medecins & Droguistes.

CHAPITRE III.

SI le Mecenas doit payer la Dedicace du Livre à proportion de l'encens qu'on luy donne dans l'Epistre. Avec l'invention de faire le trebuchet pour le pezer.

CHAPITRE IV.

SI l'Encens qu'on donne au Mecenas dans le reste du Livre, où on trouve bonne ou mauvaise occasion de parler de luy ; ne doit pas faire doubler ou tripler la dose du present qu'il avoit destiné pour la seule Epître.

CHAPITRE V.

SI les autres personnes dont on fait une honorable mention dans le Livre par occasion, doivent un present particulier à l'Auteur, chacune pour sa part & portion des Eloges qu'on luy donne.

CHAPITRE VI.

DU Titre ou Carat de la loüage. Où il est monsté que pour estre de bon alloy, & en avoir bon debit, elle doit estre de 24. Carats, c'est à dire portée dans le dernier excés.

CHAPITRE VII.

SI un Auteur qui aura donné à son Mécenas la Divinité ou l'immortalité, doit estre deux fois mieux paye que celuy qui l'aura seulement appelé demy Dieu Ange ou Heros. Exemples de plusieurs Apotheoses qui ont esté plus heureuses pour l'agent que pour le patient.

CHAPITRE VIII.

PARadoxe tres-veritable que la loüange la plus mediocre est la meilleure, contre l'opinion du siecle & des grands. Avec une table des degrez de consanguinité de la Flaterie & de la Berne, où on void qu'elles sont au degré de Cousins issus de Germain.

CHAPITRE IX.

DE la loüange qui est notoirement fausse, avec la preuve qu'elle doit estre payée, & recompensée au double, par deux raisons. La premiere, parce qu'il faut recopenser l'Auteur du tort qu'il se fait en mentant avec impudence. La seconde, parce que le Mécenas seroit le premier à en confirmer la fausseté, si par un ample payement il n'en faisoit l'Approbtion.

CHAPITRE X.

SI les femmes qu'on flatte souvent pour rien, & qui croient que toutes les louanges leur font deuës de droit ; doivent payer autant que les hommes, les Eloges que leur donnent les Auteurs dans leurs Livres, ou dans leurs Epistres Dedicatoires.

CHAPITRE XI.

SI l'on doit un plus grand present pour les Eloges couchez dans les Histoires, que dans les Poësies ou Romans.

CHAPITRE XII.

Divers avantages qu'ont les Historiens sur les Poètes & Romanciers, & des belles occasions qu'ont ceux-là d'obliger plusieurs personnes. Sçavoirsila licence qu'ont ceux-cy de mentir & d'hyperboliser, les peut égaler aux autres.

CHAPITRE XIII.

SI les Historiens se doivent contenter des pensions que leur donnent les Rois ou les Ministres ; ou s'ils peuvent honnêtement dedier leurs Livres à d'autres, & en recevoir des presens pour avoir bien parlé d'eux.

CHAPITRE XIV.

QUels gages ou pensions on doit à un Auteur qui a écrit l'Histoire ou la Genealogie d'une famille. Du nombre odigieux de personnes que tels Escrivains ont annobly, & que c'est tres-proprement qu'on peut appeller cela Noblesse de Lettres.

CHAPITRE XV.

S'Il est permis à un Autheur qui n'a rien reçu d'une Dedicace, de la changera, & de dédier le mesme Livre à un autre. Où la question est decidée en faveur de l'affirmative, suivant la regle de Droit, qui permet de reuoquer une donation par ingratitude.

CHAPITRE XVI.

QQuestion notable ; supposé qu'un Mecenas vint à estre degradé, pendu, ou executé pour quelque crime ; s'il faudroit supprimer ou changer l'Epistre Dedicatoire, ou bien continuer toûjours le debit du Livre.

CHAPITRE XVII.

EN une seconde impression du mesme Livre *quid juris* ?

CHAPITRE XVIII.

APologie des Docteurs Italiens, qui n'exemptent pas de crime ceux qui excroquent les personnes qui se sacrifient à leurs plaisirs ; Où il est montré par identité de raison, que les Mecenas qui excroquent les pauvres Auteurs qui ont prostitué leur nom & leur plume pour leur reputation, commettent un crime qui crie vengeance à Dieu ; comme celui de retenir le falaire des Serviteurs & pauvres Mercenaires.

CHAPITRE XIX.

EXtrait d'un procès de reglement de luges intenté par un Auteur contre un Mecenas, pour le payement de quelques Eloges qu'il luy avoit vendus. Avec l'Arrest du Conseil donné en consequence, qui a renuoyé les parties pardevant les Juges Consuls, attendu qu'il s'agissoit de fait de Marchandise.

CHAPITRE XX.

SI le Relieur qui a fourny le Maroquin pour couvrir le Livre Dedié, ou le Marchand qui a vendu le Satin pour imprimer la These, ont une action réelle ou personnelle, & s'il suffiroit à l'Auteur de faire cession & transport du present futur du Mecenas jusqu'à la concurrence de la debte. Contrariété des decisions sur ce sujet de la Cour du Parnasse, & du Siege du Chastelet.

CHAPITRE XXI.

FIn ménage d'un Auteur qui presenta à son Mecenas un Livre couvert simplement de papier bleu ; disant que c'estoit ainsi qu'on habilloit les pauvres Orphelins & les enfans de l'Hospital : témoin ceux du Saint Esprit & de la Trinité.

CHAPITRE XXII.

DE la Loy du Talion, & si elle est reçeuë chez les Auteurs. Par exemple, si avec des complimens on peut payer les Eloges que donne un Auteur dans sa Dedicace.

CHAPITRE XXIII.

EXamen de l'exemple d'Auguste, cité sur ce sujet, qui donna à un Poète des vers pour des vers. Prevue qu'il ne doit point estre tiré en consequence.

CHAPITRE XXIV.

SI le Mecenas qui fait valloir la piece de l'Auth eur, ou qui met son Livre en credit par des recommandations ou applaudissemens publics ; s'acquie d'autant envers luy de la recompense qu'il luy doit donner. Raisons de douter & de decider.

CHAPITRE XXV.

CONseils utiles à un Auth eur pour faire reüssir une Dedicace. De la necessité qu'il y a d'importuner les Mecenas pour arracher quelque chose d'eux.

CHAPITRE XXVI.

AUtre conseil très-important, de faire de grandes civilitez & des presens de ses Livres à tous les Valets du Mecenas, afin qu'ils fassent commemoration de l'Auth eur en son absence, & qu'ils fassent valloir le Livre auprès de leur Maistre.

CHAPITRE XXVII.

Digression pour parler de la Nature des Mules aux talons, à l'occasion de ce que les Auth eurs font fujets à les gagner, en attendant l'heure favorable, pour presenter leurs Livres à leurs Mecenas.

CHAPITRE XXVIII.

MAxime verifiée par experience & par induction, que tous les Auth eurs qui ont fait fortune aupres des Grands ; ne l'ont point faite en vertu de leur merite, mais pour leur avoir esté utiles en quelques autres affaires, ou par l'intrigue ou recommandation de quelqu'un.

CHAPITRE XXIX.

CONclusion de tout ce discours. Auquel est adioustée une Table dressée à *l'instar* de celle de la liquidation d'interests : contenant la juste prisee & estimation qu'on doit faire des differens Eloges. Ensemble le prix des places d'Illustres & demy Illustres qui sont à vendre, dans tous les Ouvrages de vers ou de prose, suivant la taxe qui en a esté cy – devant faite.

Vrayment (dit Charroselles) en attendant que je voye tout cét Ouvrage dont j'ay vue grande curiosité, monstrez-nous aumoins ce dernier Chapitre, ou plustost cette Table si necessaire à tous les Autheurs. Je le veux bien (dit Volaterran) Mais ie ne sçaurois vous fatisfaire tout à fait : car comme elle est dans le dernier feiüllet du Livre, la pourriture ou les rats en ont mangé toute la marge où les sommes sont tirées en ligne. Hé bien, nous nous contenterons de voir seulement les articles (dit Charrofelles ;) Le Greffier s'y accorda, & leut ainsi.



ESTAT ET ROOLE DES
*sommes auxquelles ont esté
moderement taxées dans le Conseil
Poëtique, les places
d'Illustres & demy-Illustres, dont la
vente a esté ordonnée pour faire un
fonds pour la Subsistance des pauvres
Auteurs.*

POur un principal Heros d'un Roman de dix Volumes..... 000.liu.parisis.

Pour une Heroïne & Maistresse du Heros..... 00.l.par.

Pour une place de son premier Escuyer ou Confident.... 0..... sis

Pour une place de Demoiselle suivante & considente... 3... par...

Pour ceux de 5. Volumes & au dessous, ils seront taxéz à proportion.

Pour un Rival malheureux & qui est Prince ou Heros.....

Pour le Heros d'un Episode ou Histoire incidente.

Pour la Commemoration d'une autre personne faite par occasion....

Pour un Portrait ou caractere d'un personnage introduit. 20.l. tournois.

Nota que selon qu'on y met de beauté, de valeur ou d'esprit, il faut augmenter la taxe.

Pour la description d'une Maison de Campagne qu'on déguise en Palais enchanté, pour la façon seulement sera payé.....

Pour la louange qu'on donne par occasion à des Poèmes & à des Ouvrages d'autrui ; *Neant*. Et n'est icy couché que pour memoire, attendu qu'on les donne à la charge d'autant.

Pour l'Anagramme du nom du personnage dépeint quarante sous.

Pour le fard dont on l'aura embelly : à discretion.

Pour faire qu'un amant ait avantage sur son rival, & qu'il soit heureux dans les combats & intrigues. *Idem*.

Le juste prix de toute sorte de Vers.

Pour un Poème Epique en Vers Alexandrins. 2.000.l.

Nota que cela s'entend de pension par chacun an tant que durera la composition, pourveu que ce soit sans fraude.

Pour les Personnages introduits dans ces Poèmes, la taxe s'en fait au double de celle qui est faite pour pareilles places de Prose.

Pour les Odes Heroïques de 10. ou 12. vers chacune Strophe. 100.f.

Pour les autres de Sixains ou Quatrains.....

Pour un Sonnet simple. trois l.

Pour un Sonnet de Bouts-rimez. deux fous six deniers.

Pour un Sonet Acroftiche. 24.f.p.

Pour un Madrigal tendre & bien conditionné..... trente sous.

Pour une Epigramme douce.....

Pour une Elegie.....

Pour une Chanson....

Pour un Rondeau.....

Pour un Triollet.....

Il y a apparence qu'il y en avoit encore quantité d'autres ; mais non seulement le Chiffre a esté mangé, mais encore le texte de l'article ; dont il ne reste plus qu'une assez grande liste de pour, que vous pouvez voir.

Vrayment c'est dommage (dit Charroselles), je voudrois qu'il m'eust cousté beaucoup, & en avoir l'Original sain & entier ; Je le donnerois à

Cramoisy Imprimeur du Roy pour les Monnoyes, qui seroit bien aise de l'imprimer. Mais pour ne vous pas importuner davantage ; je vous prie M. le Greffier, & vous Monsieur le Prevost que je devois nommer premierement ;) de me prêter ces manuscrits pour les lire en mon particulier, je vous en donneray mon Recepissé, & je vous les rendray dans deux fois 24. heures.

Je m'en donneray bien de garde, que je ne fois payé de mes vacations, (reprit brusquement Be-Iastre ;) & moy de ma grosse (adjousta Volaterran.) Et tous deux en mesme temps dirent, que s'il vouloit lever le procès verbal & payer les frais du scellé, qu'ils luy ils luy donneroient tout ce qu'il voudroit. Vous devez mesme remercier Mademoiselle que voila (dit Belastre,) en montrant Collantine) de ce que je vous en ay tant fait voir : c'est une prevarication que j'ay faite en ma charge, & à laquelle les Juges de ma sorte ne sont gueres sujets. Charroselles dit alors qu'il ne vouloit point payer si cher une-si legere curiosité, & qu'il auroit patience que ces livres fussent imprimez. Si est ce pourtant (dit Collantine à Belastre,) puisque vous en avez tant fait, quil faut que vous me monstriez encore une piece, dont vous avez parlé dans ce dernier Livre que vous avez leu, en certain endroit où j'avois bien envie de vous interrompre, & où il est parlé du Boureau. Car comme c'est un Officier de Justice, & que je les respecte tous, je seray bien aise de sçavoir ce qu'on dit de luy. Fort volontiers (reprit Belastre) j'auois la mesme curiosité, & je n'aurois pas manqué de la satisfaire si- tost que j'aurois esté chez moy : Mais puisqu'il est ainsi, nous la verrons tout à cette heure. Aussi-tost il commanda au Greffier de chercher dans le corps du Livre cette piece dont il avoit veu le titre dans la Table des Chapitres. Le Greffier obeït, la trouva, & la leut en cette sorte.

EPISTRE DE DICATION du premier Livre que je feray.

A TRES-HAUT ET TRES-

redouté Seigneur Jean Guillaume, dit S. Aubin, Maistre des
Hautes Oeuvres de la Ville, Prevosté, & Vicomté de Paris.

GUILLAUME,

*Voicy assurément la première fois qu'on vous dedie des
Livres ; & un present de cette nature est si rare pour vous, que
sans doute sa nouveauté vous surprendra. Vous croirez peut-estre
que ie brigue vos sauveurs, comme tous les Autheurs font
d'ordinaire quand ils dedient ; Cependant il n'en est rien, je ne
vous ay point d'obligation, & ne veux point vous en avoir. Voicy
la premiere Epistre Dedicatoire qui a esté faite sans
interest, & qui sera d'autant plus estimable, que je n'y mettray
point de sentimens deguisez ny corrompus. Il y a longtemps que je
suis las de voir des Autheurs, encenser des personnes qui ne le
meritent peut-estre pas tant que vous. Ils sont leurrez par l'esper
d'obtenir des pensions des recompenses qui ne leur arrivent
presque jamais : Ils n'obtiennent pas mesme les graces qu'on ne
leur peut refuser avec Justice : j'ay veu encore depuis peu un
homme de merite, acheter cherement une place pour servir un
faux Mecenas ; qui en avoit esté exclus par la brigue d'un*

Goinfre & d'un hableur qui avoit gagné ses valets. Depuis que j'ay veu louer tant de faquins qui ont des equipages de Grands Seigneurs, & tant de Grands Seigneurs qui ont des ames de saquins, il m'a pris enuie de vous louer aussi : & certes ce ne sera pas sans y estre aussibien fondé que tous ces flatteurs. Comblen y a-t-il de ces gens qu'on vante si hautement qu'il faudroit mettre entre vos mains, afin de leur apprendre à vivre ? Ils ne sont pas si bien leur mestier, comme vous sçavez faire le vostre ; Car il n'y a personne qui execute plus ponctuellement les ordres de la Justice, dot vous estes le principal Archoutant. Ce n'est pas pourtant que je veuille establir un Paradoxe, ny faire comme socrate & les autres Orateurs, qui ont loué Busire, Helene, & la Fièvre quarte. Je trouve qu'on vous peut louer en conscience, quand il n'y auroit autre raison, sinon que c'est vous qui monstre à beaucoup de gens le chemin de salut, à qui vous ouvrez la porte du Ciel, suivant le proverbe qui dit, que de ces pendus, il n'y en a pas un perdu. Quant à la Noblesse de vostre employ, n'y a-t-il pas quelque part en Asie ou en Afrique ? un Roy qui tient à gloire de pendre luy-mesme ses sujets ? & qui est si persuadé que c'est un des plus beaux appennages de sa Couronne, qu'il puniroit comme un attentat, celui qui luy voudroit ravir cet honneur ? Lors que les saints Peres ont appelé Attila, Saladin, & tant d'autres Roys, les Boureaux de la Justice Divine, ne vous ont-ils pas donné d'illustres Confreres ? Vostre equipage mesme se sent de vostre dignité ; & quand vous estes dans la fonction de votre Magistrature, vous ne marchez jamais sans Gardes, & sans un Cortege fort nombreux. Il y a une infinité d'Officiers qui ne travaillent que pour vous, & qui ne taschent qu'à vous donner de l'employ. Que plust à Dieu qu'ils vous fussent fidelles ! vous seriez trop riches si vous teniez dans vos filets tous ceux qui sont de vostre gibier. Cependant ils ont beau frauder vos droits, vos richesses sont encore assez considerables. Il n'y a point de revenus plus asseurez que les vostres, puisque leur fonds est assigné sur la malice des hommes qui croist de jour

en jour, & qui s'augmente à l'infini. Il faut pourtant que vous ne soyez pas sans moderation, puisque vous avez le moyen de faire vostre fortune aussi grande que vous voudrez ; Car on dit quand un homme fait bien ses affaires, qu'il a sur luy de la corde depedu, & certes il n'y a personne qui en puisse avoir plus que vous. Aussi vostre merite a tellement esté reconnu, qu'on s'est detrompé depuis peu du scrupule qu'on avoit de vous frequenter. Au lieu de vous suyver comme un pestiferé, on a veu beaucoup de gens de naissant, ne faire point de difficulté d'aller boire avec vous, parceque vous aviez de bon vin. De sorte qu'il ne faut pas qu'on s'étonne qu'insensiblement vous vous trouviez parmy les Heros & les Mecenas. Comme on a poussé si loin l'Hyperbole & la Flatterie, j'ay souvent admiré qu'après avoir placé au rang des Demydieux, tant de Voleurs & de Coquins, on ne vous Ayt pas mis de leur nombre. Car je sçay que vous estes leur grand Camarade, & je vous ay veu bien des fois leur donner de belles accolades. Il est vray que vous leur donniez incontinent après un tour de vostre mestier : Mais combien y a-t-il de Courtisans qui vous imitent ? & qui en mesme temps qu'ils baisent un Homme & qu'ils l'embrassent ? le trahissent & le précipitent ? Si on vous reproche que vous dépouillez les gens, vous attendez du moins qu'ils soient morts : Mais combien y a-t-il de luges ? de Chicaneurs ? & de Mailotiers ? qui les succent jusques aux os ? qui les écorchent tous vifs ? Enfin tout conté tout rabatu, je trouuve que vous meritez une Epistre Dedicatoire aussi bien que beaucoup d'autres. Je craindrois pourtant qu'on ne crust pas que c'en fust une, si je ne vous demandois quelque chose. Je vous prie donc de ne pas refuser vostre amitié, à plusieurs pauvres Autheurs qui ont besoin de vostre secours charitable. Car l'injustice du Siecle est si grande, que beaucoup d'Illustres abandonnez de leurs Mecenas, languissent de faim ; & ne pouvant supporter leur mépris & la pauvreté, ils sont reduits au desespoir. Or comme ils n'ont pas un courage d'iscariot pour se pendre eux-mesmes, si vous en vouliez prendre

la peine, vous les soulageriez de beaucoup de chagrin & miseres. J'aurois finy en cét endroit, si je ne m'estois souvenu, qu'il falloit encore adioûter une chose qui accompagne d'ordinaire les Eloges que donnent à la haste les faiseurs de Dedicace. C'est la promesse d'écrire amplement la vie ou l'Histoire de leur Heros. J'espert m'aquiter quelque jour de ce devoir, dans le dessein que j'ay de faire des Commentaires sur l'Histoire des Larrons ; Car ce sera un lieu propre pour faire de vous une ample Commemoration, & pour celebrer vos proüesses & vos actions plus memorables. En attendant croyez que je suis, autant que vôtre merite & vostre condition me peuvent permettre,

GUILLAUME,

Vostre, & c.

Volaterran n'eut pas si-tost achevé cette lecture, que de crainte qu'on ne luy en demandast encore une autre ; il se leva brusquement, remit à la haste ses papiers dans son sac, & en disant, Vrayment je ne gagne pas icy ma vie, il s'en alla sans faire aucun compliment pour dire Adieu. Mais cét empressement avec lequel il reserra ces papiers, fut cause que deux glisserent le long du sac, sans qu'il s'en apperceust ; dont l'un fut ramassé par Charroselles, & l'autre par Collantine. Celle-cy ouvrit vistement le sien, & trouva que c'étoit un Escriteau en grand Volume, & en gros Caractere, comme ceux qu'on achete à S. Innocent pour les Maisons à loüer ; où il y avoit écrit :

CEANS ON VEND DE LA GLOIRE A JUSTE PRIX, ET SI
ON EN VA PORTER EN VILLE.

La nouveauté de cét Escriteau les surprit tous ; car on n'en avoit point encore veu de tels affichez dans Paris. Quand Belastre leur dit, prenant la parole. J'en ay esté surpris le premier, en ayant trouvé une assez grosse liasse lorsque j'ay fait cét Inventaire. Ce qui m'a donné sujet d'interroger là dessus Georges Soulas, pour sçavoir ce que le deffunt en vouloit faire. Il

m'a répondu que ce pauvre homme pressé de la nécessité, & ne trouvant plus si bon débit de sa Marchandise, pretendoit mettre cét Escriteau à sa porte ; & qu'il ne doutoit point qu'il n'y eust beaucoup d'autres Auteurs, qui à son imitation ouvriroient des Boutiques de Gloire. Je crois (dit Collantine) qu'elles viendroient aussi-tost à la mode que celles des Limonadiers qui sont si communes aujourd'huy, & dont le mestier il n'y a gueres estoit tout à fait inconnu.

Vrayment Monsieur le Prevost (dit alors Charroselles) vous avez interest que ce nouveau mestier s'établisse en vostre justice ; mais il le faudra aussitost unir & incorporer avec les vendeurs de Tabac, parce qu'ils ont cela de commun qu'ils vendent tous deux de la fumée. Oüydea (dit Belastre) je le pourray bien faire, mais je leur promets d'aller sou-vent en Police chez eux, car on dit que c'est une Marchandise fort sophistiquée. Collantine prenant à son tour la parole, & l'adressant à Charroselles, Vous ne me monstrez point (dit-elle) le papier que vous avez ramassé, il y a si long-temps que vous le considerez : n'est-ce point quelque obligation ou Lettre de change ? Jecrois (dit Charroselles, apres l'avoir encore quelque temps examiné,) que vous avez touché au but. C'est en effet une Lettre de change de reputation, tirée par Mythophilacte sur un Academicien Humoriste de Florence. Car il luy envoie un Ouvrage d'un de ses amis, & il le prie à piece veuë de luy vouloir payer douze Vers d'Approbation pour valeur reçeuë ; luy promettant de luy en tenir compte, & de le payer en mesme monnoye. Cette Monnoye (reprit Collantine) ne se trouve point dans aucun Edit ou Tarisse qui ait esté publié, de sorte que si on la portoit au marché on mourroit bien de faim aupres. Il est vray (repliqua Charroselles) qu'elle est aujourd'huy fort décriée avec toutes les especes legeres, qu'on a ordonné de porter au Billon ; car il n'y a rien de plus leger que de la fumée. Il alloit là-dessus donner carriere à son esprit, & dire force méchantes pointes ; estant fort grand ennemy des donneurs de loüanges. Mais il en fut empesché par Belastre, qui ayant esté aduerty par son Greffier qu'il y avoit quelques interrogatoires fort pressez qu'il devoit faire en sa Justice, fut obligé de quitter la partie, & de s'en aller : non sans un grand regret d'avoir esté interrompu par Volaterran, en voulant plaider son procès devant Charroselles.

Il se consola par l'esperance qu'il eut d'en trouver une autrefois l'occasion, ce qui ne luy fut pas mal-aisé. Car en continuant ses visites, il y trouva plusieurs fois aussi Charroselles, qui pour ce jour-là n'y resta gueres plus longtemps que luy. Mais je serois fort ennuyeux si je voulois décrire par le menu toutes les aventures de ces amours ; (c'est ainsi que je les appelle à regret, chacun les pourra nommer comme il luy plaira) car elles durerent assez longtemps, & continuerent toûjours de mesme force. Il y eut sans cesse querelles, differens & contestations ; au lieu des fleurettes & des complimens qui se debitent en semblables entretiens. La seule complaisance qu'eut Charroselles pour Collantine, ce fut deluy laisser deduire tout les procès qu'elle voulut, à la charge d'entendre lire de ses Ouvrages par apres en pareille quantité. Et certes il luy rendit bien son change, ne luy ayant pas esté à son tour moins importun. Je m'abstiendray de reciter les uns & les autres, & je croy, Dieu mepardonne, que je serois plustost souffert en recitant au long ces procès, qu'en faisant lire ces Ouvrages maudits, qui sont condamnez à une prison perpetuelle.

Jugez donc du reste de l'Histoire de ces trois personnages, par l'échantillon que j'en ay donné ; & sans vous tenir d'avantage en suspens, voicy quelle en fut la conclusion.

A l'égard de Belastre, son procès le minasibien avec le temps, ayant affaire à une partie qui sçavoit mieux son mestier que luy ; que non seulement il se vid entierement ruiné, (ce qui n'eut pas esté grand chose, car il l'estoit desia devant que d'arriver à Paris) mais mesme interdit & depossédé de sa charge, qui estoit le seul fondement de sa subsistance. Ses amys qui prevoyoient bien cette cheute, voulurent avant qu'elle fust arrivée, tenter les voyes d'accommodement avec Collantine, qui le pressoit le plus. Ils luy monstrent si bien qu'il n'avoit plus que ce moyen de se maintenir, qu'ils le firent re foudre à luy faire faire des propositions de l'épouser, malgré le peu de bien qu'elle avoit. Mais l'esprit de Collantine estoit bâty de telle sorte, que cette esperance d'accommodement qui la devoit porter à faire faire ce mariage, fut ce qui l'en empescha. Car comme elle vint à considerer, que si-tost qu'elle seroit mariée à Belastre, il luy falloit quitter les pretentions qu'elle avoit contre luy ; elle ne s'y put jamais resoudre, ny abandonner lâchement ce procès

qui estoit son plus grand favory, à cause qu'il estoit le plus gros. Cette seule pensée de paix qu'avoit eüe Be-Iastre, fut caufe qu'il eut tout à fait son congé ; depuis elle n'a point quitté prife, elle l'a poursuivy jusqu'à son entiere défaite.

A l'égard de Charroselles, il n'en alloit pas de mesme, ils n'avoient plus de procès ensemble qui fust pendant en Justice, & qui pust estre assoupi par un Mariage ; de sorte qu'il n'avoit pas une pareille exclusion. Car tous les differens qu'ils avoient ensemble, c'estoient de ces contestations qui leur arrivoient tous les jours par leur opiniastreté & par leur mauvaise humeur ; & tant s'en faut que le Mariage les appaise, qu'au contraire il les multiplie merveilleusemēt. Je ne sçay pas ce qui le put porter à songer au Mariage, luy qui avoit tant pesté contre ce Sacrement, aussi bien que contre toutes les bonnes choses : Et sur tout, avec une persone qui n'avoit ny bien, ny esprit, ny aucune qualité sociable. Il faut qu'il l'ait voulu faire par dépit, & en hayne de luy-mesme, pour monstrier qu'il faisoit toutes choses au rebours des autres hommes : ou plustost que ç'ait esté par un secret Arrest de la Providence, qui ait voulu unir des personnes si peu sociables, pour se servir de supplice l'une à l'autre.

Quoy qu'il en soit, le Mariage fut proposé & conclud ; Mais hélas ! qu'il y eut auparavāt de contestations ? Jamais Traitté de Paix, entre Princes ennemis, n'a eu des articles plus debattus ; jamais Alliance de Couronnes n'a esté plus scrupuleusement examinée. Collantine voulut excepter nommement de la Communauté

qu'on a coutume de stipuler dans un contract quelle solliciteroit ser-
vir apart; qu'a cette fin son mari lui donnoit une generale ven-
dication et quelle se reservoit des Executeurs de depens & domages
interet liquidier et exliquidier et autres simplement de prouver quelle
roit faire valoir comme un pécule particulier. Il fut aussi consenti
le seroit divorce et licé a part toutes fois et quenter; et la clau-
se étoit que sans cette condition expresse le mariage n'eust point es-
té accompli. Mais ce qui y eut de plaisant c'est que les autres
vener quand elles font des contractes tâchent d'y mettre des ter-
mes et intelligibles et toutes les clauses qu'elles peuvent imaginer
d'exempter de prouver; Mais collantine tout au contraire tâchoit
d'être remplie le lieu de termes obscurs et équivoques; mesme d'y
tendre des clauses contradictoires pour avoir l'occasion et en suite
laisser de plaider tout son sacul. Encore qu'ils eussent signé en fin
contract ils n'étoient pas pour cela d'accord: leur contract étoit
et encore a l'égise et devant les preteurs. Car ils étoient si accoutumés
à contredire que quand l'un disoit ou l'autre disoit non: ce qui dura
un temps, qu'on étoit sur le point de les renvoyer: Lors que comme
il étoient cela mourut, que ne l'accord en que par hazard; ils dirent
deux ou en même temps, chacun dans la pensée que son
époux non dirait le contraire et cet heureux moment fut menagé
le preteur qui a l'instant les conjoignit; et ce fut presque le seul
brayent ^{par} d'accord. Cette Ceremonie faite on fit celle des noces
il y eut quelques avantures qui tinrent de celles des centouses et de
d'effray et le mauvais augure s'étendit si loin que les violons ^{ou même} n'y
urent accorder leur Instruiment. Les noces étoient a peine achevées
collantine et charoseller furent un proces qu'on peut dire en vérité
re fondé sur la pointe d'une aiguille car le lendemain en s'habill^{ant}
avoit mis sur sa toillotte une aiguille de teste qui étoit d'or avec
petit rubis fin dont elle se servoit pour accommoder ses cheveux
charoseller en badinant s'en voulut cuever un dent creux; mais
comme il avoit la dent mal lignée, l'aiguille se rompit desquelle y
touché: aussitôt collantine vomit contre lui plusieurs injures
et reprocha entre les quelle elle vouloit par delui se reprocher le défaut
de s'adonner étoit accusée. charoseller qui vouloit se dire d'usur la com-
plance d'un quatre genres d'humour (c'estoit pour lui un grand effort)
dit d'elle en apporter une autre plus belle; et il lui dit mesme qu'il
lui en feroit donner une en prose par quelque libraire, a qui il
verroit plus tost a imprimer un de ses livres sans autre recompen-
sement. Cert mon dit collantine) vous me renvoyez la. adieu belle
je vous n'en aurai jamais rien tiré: et puis quand vous
en donneriez cent je ne serois pas satisfait; je veux celle la
non point une autre; j'en fais état a cause quelle vient de
la grande mere qui m'en a donnée a la charge. de la garder
moderaineur d'elle l'affection que j'ay pour ce. Bien mes-
me souffrir des dommages et interet qui ne peuvent

par tomber en estimation et en même temps elle re-
mença à lui dire que c'étoit un mauvais ménage
qu'il vouloit ruiner qu'il lui avoit ôté le plus précieux joyau
qu'elle avoit; toutes les quelles parolles ne s'en étant pas
sans répliques et dupliquer la querelle se chauffa si
que cela aboutit à dire quelle se vouloit séparer et au-
tost elle lui fit donner un exploit en séparation de
et de bien que quelques uns assurent quelle avoit fa-
dressé tout prest dès le jour des fiançailles. Si le vou-
ra conter à mesme subcintement tous les procès et les
broüilleries qui sont survenues entre eux depuis, je suis
obligé d'écrire plus de dix volumes et je passerois au-
delà de la borne que nos écrivains modernes ont prescrite à
romans les plus boursoufflés. Mais encor le lecteur avo-
que de finir je serois bien aise de vous faire deviner
quel fut le succès de ce plaideur et qui fut le plus op-
astre de collantine ou de charroiseller; j'aime mieux po-
tant vous tirer de peine car je voi bien que vous n'en
viendrez jamais about; Mais auparavant il faut
je vous fasse un petit conte. Dans le pays de fée il y avoit
deux animaux ^{fort} privilégiez l'un estoit un chien fée qui avoit
qui avoit obtenu le don qu'il atraperoit toutes les bêtes sur
quelles on le lascherait. L'autre estoit un lièvre fée qui
son costé avoit eu le don de n'être jamais pris par que-
sion qui le poursuivoit. Le Garand voulut qu'un tout
chien fée fut lasché sur le lièvre fée on demanda la-
dessus quel seroit le don qui prevaudroit si le chien pre-
roit le lièvre ou si le lièvre échapperoit du chien com-
il estoit écrit dans la destinée de chacun. La résolution
de cette difficulté est qu'ils courent encore il en est
de même des procès de collantine et de charroiseller
ont toujours plaide et plaident encore et plaideront
tant qu'il plaira à dieu de les laisser vivre.

Fin





lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Le Roman bourgeois, ouvrage comique. [Par A. Furetière.]

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6553055p>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. ADVERTISSEMENT du Libraire, au Lecteur.
3. LE ROMAN BOURGEOIS. OUVRAGE COMIQUE. LIVRE PREMIER.
4. HISTOIRE DELUCRECE LA BOURGEOISE.
5. TARIFFE OU EVALUATION DES PARTIS SORTABLES, POUR FAIRE FACILEMENT LES MARIAGES.
6. EPISTRE AMOUREUSE. A MADEMOISELLE LA VOTTE MADEMOISELLE,
7. HISTORIETTE DE L'AMOUR ESGARE.
8. SUITE DE L'HISTOIRE DE JAVOTTE
9. LE ROMAN BOURGEOIS LIVRE SECOND.
10. HISTOIRE DE CHARROSELLES, DE COLLANTINE, ET DE BELASTE.
11. JUGEMENT DES BUCHETTES RENDU AU SIEGE DE.....
12. LETTRE DE BELASTRE à Collantine.
13. INVENTAIRE DE MYTHOPHILACTE.
14. INVENTAIRE DE MYTHOPHILACTE.
15. CATALOGUE DES LIVRES DE MYTHOPHILACTE.
16. SOMME DEDICATOIRE
 1. TOME PREMIER.
 2. TOME SECOND.
 3. TOME TROISIEME.
 4. TOME QUATRIESME.
17. ESTAT ET ROOLE DES sommes ausquelles ont esté modérement taxées dans le. Conseil Poétique, les places d'Illustres & demy-Illustres, dont la vente a esté ordonnée pour faire un fonds pour la. Subsistance des pauvres Auteurs.
18. EPISTRE DE DICATOI re du premier Livre que je feray.
19. À propos de cette édition numérique